UNIV. OF ARIZONA
PQ2613.U495 D6 1930
Guilloux, Louis/Dossier confidentiel
3 9001 03923 0829

DOSSIER CONFIDENTIEL

PAR

LOUIS GUILLOUX

LES CAHIERS VERTS
mil neuf cent trente

DOSSIER CONFIDENTIEL

DU MÊME AUTEUR

La Maison du Peuple, chez Bernard Grasset *(Les Ecrits)*.

Lettres de Proudhon, en collaboration avec Daniel Halévy; chez Bernard Grasset *(Les Ecrits)*.

La Nymphe au cœur fidèle, roman traduit de l'anglais de Margaret Kennedy, chez Plon *(Feux Croisés)*.

A PARAITRE

Souvenirs sur Georges Palante, chez Bernard Grasset.

Robert Browning, traduit de l'anglais de C.-K. Chesterton, à la N. R. F..

Stevenson, aux éditions Rieder.

EN PRÉPARATION

L'Indésirable, roman.

Angelina, récit.

« LES CAHIERS VERTS »
PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE DANIEL HALÉVY
10

PQ
2613
L495
D6
1930

DOSSIER CONFIDENTIEL

PAR

LOUIS GUILLOUX

PARIS
BERNARD GRASSET, ÉDITEUR
61, RUE DES SAINTS-PÈRES, PARIS, 6e

ALFA

Nº 00,202

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.

Copyright by Bernard Grasset, 1930.

A

MONSIEUR ET MADAME

DANIEL HALÉVY

I

La tempête, cet hiver-là, soufflait avec tant de violence, que les ardoises du toit s'entre-choquaient comme des castagnettes. « Les ardoises grelottent », disait la tante. Et si le vent en arrachait une, on l'entendait glisser, siffler en l'air et s'abattre sur le pavé de la cour, avec un claquement bref et plat, pareil à celui de deux mains frappées l'une contre l'autre. Près du fourneau, allumé toute la journée, je demeurais assis les jours de congé, un livre ouvert devant moi. La tante s'occupait à recoudre des hardes, à repriser des bas. Elle paraissait s'effacer, pour que l'oncle ne la vît pas, et ne lui fît pas de reproches. Étendu dans sa chaise longue, près de la fenêtre, son éternel cigare aux lèvres, l'oncle lisait et feignait parfois de s'assoupir. Dans la salle à manger, haute et glaciale, séparée de la cuisine par une étroite cloison de briques, battait sans arrêt le balancier d'une ancienne horloge de campagne. Jamais le vent n'était assez fort pour en couvrir la voix. Les lourds rideaux de cretonne, à la fenêtre, repoussaient déjà la lumière du jour, mais, dès que l'orage montait

dans le ciel ou que la pluie tombait, une nuit plus épaisse encore descendait sur la fenêtre, comme un voile palpable, ou comme des fumées qui se déroulent lentement. La tante allumait l'électricité. Aussitôt, la voix de l'oncle s'élevait : « Pourquoi de la lumière? Il est trois heures après midi. C'est brûler le jour. » Il fallait rester dans les ténèbres, ne rien faire, écouter le vent et la pluie.

J'abandonnais ma lecture. Je rêvais au port, où j'aurais voulu être malgré le mauvais temps. Mais l'oncle avait en moi un prisonnier si bien dressé qu'on pouvait, sans crainte de le voir s'échapper, laisser grande ouverte la porte de sa cellule. Il arrivait en effet que mon oncle m'oubliât. J'aurais pu alors rejoindre mes camarades, si j'en avais eu, passer des journées entières au port, m'enfuir même. Mais une force, une crainte plus puissantes que mon désir me retenaient à la maison près de la tante et tout se passait en rêveries.

Il faut que, dès cette époque, j'aie été un esprit docile, privé d'audace, un rêveur incapable d'agir et qui se cache à lui-même sa faiblesse. Les images exerçaient sur moi une séduction si forte, qu'elles suffisaient à tout. Pourtant, quand je rêvais de m'embarquer, mon rêve n'était pas celui d'un adolescent qui, pour aller courir les aventures, veut se faire mousse. Je n'avais pas l'imagination troublée par des lec-

tures romanesques, et mon désir venait d'un malaise où la tyrannie de l'oncle et la tristesse de la tante n'avaient que leur part légitime. Ce malaise, je n'en comprenais pas encore le sens, il ne m'avait pas encore livré son secret. Je savais seulement qu'il était né en moi dès les premiers jours de la guerre.

Partir, un matin, seul. Seul? J'associais parfois Laurent à ma fuite. Laurent était un « nouveau », un réfugié venu des Ardennes. Il était plus âgé que moi de deux années au moins. C'était un grand garçon d'allure dédaigneuse qui ne prenait part ni aux jeux ni aux conversations. Pendant les récréations, il demeurait immobile, adossé contre un mur ou contre un pilier. Mais, si on lui adressait la parole, ses yeux prenaient aussitôt un éclat dur et concentré, et dans le bleu des prunelles étincelaient mille petits points d'or. En général, il répondait fort sèchement. Ses joues pâles se contractaient alors, et ses lèvres tremblaient.

Je rêvais de conquérir son amitié. Tout ce qu'il y avait en lui de silencieux m'attirait, car je croyais saisir quelque chose des raisons de ce silence, mais la fierté et les embarras propres à mon âge m'avaient retenu de faire les premiers pas. Un soir où mon oncle, contre toute attente, avait voulu nous emmener en promenade, nous avions rencontré Laurent dans un petit chemin. Il était accompagné d'une jeune fille,

une fillette, grêle et pauvrement vêtue. Tous deux paraissaient discuter avec animation. Laurent ne vit pas le salut que je lui adressai, mais je ne songeais pas à m'en trouver offensé. Je pensais qu'un jour je deviendrais son ami, et quand je rêvais de partir, c'est lui, je l'ai dit, que je choisissais pour compagnon...

...Au port, les goélettes légères, gracieuses, semblaient fragiles près des lourds cargos. Un marin, en bleu de chauffe, les joues barbouillées de cambouis, était accoudé sur le bastingage d'un charbonnier. Il fumait, dans une petite pipe noire. Ses manches retroussées montraient la chair grasse de ses bras. Il s'écriait tout à coup : « Mind the steam! » Un jet de vapeur giclait en sifflant, rasait le quai, m'aveuglait. Je sautais en arrière. Des cris retentissaient. L'homme de treuil, d'une voix profonde et monotone, répétait : « Tiens bon... Largue... Laisse aller. » Un mousse, accroupi sur un pont, piquait la rouille à coups de marteau pointu. Mais mon image préférée, la plus secrète, était celle du quai à la chute du jour. La lueur d'un réverbère se reflétait dans l'eau étale du bassin. On voyait briller les hublots, les feux suspendus dans les mâts et sur les passerelles, et parfois, au loin, le point rouge d'un fanal ou d'un phare. Le vent soufflait. Un tramway à vapeur, venu de la côte, remontait vers la ville et stoppait près d'un pont. Un homme passait sous le

réverbère, en courant. C'était le courtier maritime Olov Nygren, le Suédois. Le vent lui jetait son manteau dans les jambes. Il grimpait dans le tramway qui sifflait, repartait en grondant, découvrait les petites lumières des maisons. On n'entendait plus que les pas ferrés d'un douanier sur les pierres noires et luisantes du quai, quelque chanson de matelot, la mélodie lointaine d'un accordéon, un appel en langue étrangère.

Ces images, reflets d'un monde déjà mort, je les gardais en moi avec amour. Je savais bien que si j'étais revenu au port aujourd'hui, je n'y aurais plus trouvé, au lieu des cargos, que des barques de pêcheurs, et peut-être un chalutier, armé, à l'arrière, d'un canon revolver camouflé sous une bâche. A ma dernière visite, quelques semaines après la mobilisation, il était vide. Sur l'eau verte et nue du bassin, si claire qu'on distinguait le fond, pas une tache d'huile, pas un bouchon! Les quais étaient propres comme un parquet. C'était jour de soleil : un cadenas neuf étincelait sur la porte d'un hangar. Mais, depuis, des artilleurs étaient venus baraquer au port, qui n'était plus qu'une caserne. Par où fuir, désormais?

...Dès qu'elle voyait la tête de l'oncle s'appesantir, et qu'elle l'entendait ronfler, la tante, levant les yeux vers moi, se posait doucement le doigt sur les lèvres. Cela voulait dire : « Prends

garde! » Mais il arrivait aussi que l'oncle s'endormît pour de bon, soit que la fatigue l'entraînât, soit qu'il se laissât prendre lui-même à son propre piège. Son livre lui échappait, et le cigare froid roulait par terre. La tante s'approchait sur la pointe des pieds, elle ôtait le livre des genoux de l'oncle, en marquait la page ouverte d'une corne et le posait sur la cheminée. Puis elle me faisait signe : « Prends garde! » Nous attendions. Et quand nous étions sûrs que l'oncle dormait vraiment, nous rapprochions nos chaises et nous nous mettions à parler à voix basse.

D'autres fois, l'oncle quittait sa chaise d'un bond. Il jetait son cigare et s'apprêtait à sortir. Le vent pouvait faire trembler la maison, il ne paraissait pas l'entendre. Il décrochait son waterproof, dans l'antichambre, et un instant plus tard je le voyais traverser la cour, sans hâte, gonflant le dos sous la pluie, sa pesante canne de buis à la main. Bien que mon oncle fût incapable de résister, à une tentation ou à un caprice (je croyais, du moins, qu'il ne cherchait jamais à y résister), dans l'instant même où il obéissait à sa fantaisie, il paraissait encore agir après une longue réflexion. C'était là, chez cet homme violent et emporté, un trait qui m'avait frappé toujours. Il était sans cesse absorbé en lui-même, profondément attentif, comme le sont les hommes passionnés, même dans sa colère et dans son ivresse. Ivre, il ne l'était

jamais au point de perdre la raison, et les terribles colères qui le prenaient alors étaient, comme les autres, des comédies. C'est ainsi qu'un soir il me saisit à la gorge en criant : « Je vais te tuer ! » Mais il était lâche et je le savais. Aussi, j'eus peu de mérite à répondre : « Soit ! Tue-moi. » Il fit une grimace bien laide et relâcha son étreinte. Puis il sortit et nous ne le revîmes pas de plusieurs jours.

Ma tante ne lui posait jamais de questions sur ses sorties. Elle savait qu'il répondrait : « Je vais à mes affaires. » Or, s'il se disait représentant, s'il avait gardé une « carte de vins », c'était là une façade qui ne trompait personne. Façade ? Le mot est faux. Il ne pouvait s'agir de sauver les apparences, car il se moquait des apparences comme du reste. Il ne parlait de ses affaires que pour se donner la joie de nous contraindre à déclarer vraie une chose évidemment fausse. De la même façon, il nous eût fait convenir qu'il était pape, ou Dieu. Et c'était sans l'ombre d'un sentiment d'ironie que la tante pouvait, lorsque l'oncle la priait de lui préparer ses vêtements pour le lendemain, lui demander si ses affaires le retiendraient longtemps dehors. Il répondait qu'il n'en savait rien et que cela dépendrait des circonstances.

L'oncle parti, la tante se mettait à parler, à parler... Elle racontait sa vie. Sa manière de chuchoter ajoutait à la tristesse de ses récits. A tout

moment, elle disait : « Je n'ai plus que toi. » Il y avait beau temps que l'oncle s'était brouillé avec sa propre famille et celle de la tante. Des scènes excessives, souvent brutales, s'étaient produites. « Et pourquoi, pour des riens... Je n'ai plus que toi », répétait la tante, de sa petite voix plaintive. Elle parlait pendant des heures, sans interrompre son travail.

Un jour, elle ouvrit le buffet, en tira une bouteille de malaga et deux verres, et me dit :

— Allons ! tant qu'il n'est pas là...

Je ne sus me contenir.

— De quoi aurions-nous l'air, tante? Laisse ce malaga.

— Quel mal vois-tu là? fit-elle. Et, haussant les épaules : Nigaud, ce n'est pas pour une goutte de malaga...

En disant ces mots elle eut une assurance, un sourire qui me percèrent le cœur. Je pris le verre cependant, et je trinquai.

Souvent, le soir nous surprenait dans la cuisine. La vieille horloge, derrière la cloison, sonnait sept coups. La tante sursautait. Elle dressait le couvert, tout agitée. Puis elle tendait l'oreille aux pas de l'oncle dans la cour. Il se produisait alors quelques instants de silence. Mais bientôt, si la clé de l'oncle ne criait pas dans la serrure, la tante disait : « Assieds-toi. Nous ne le verrons pas ce soir. Il soupe encore avec ses putains. »

II

Du vivant de mes parents, si on parlait, chez moi, de l'oncle, les visages s'assombrissaient. On m'avait parfois menacé, quand je n'obéissais pas, de m'envoyer chez lui en pension. « Là, disait mon père, tu obéiras, de gré ou de force. » L'idée d'aller vivre à la maison du Grand Vent m'avait toujours inspiré tant de frayeur, que, lorsque j'étais devenu orphelin, et que mon oncle avait décidé que je serais interne au lycée, je m'étais senti joyeux. Mais je n'avais jamais cessé d'avoir l'esprit obsédé par l'image de cette maison où je retournais aux vacances, et où, malgré la bonté de la tante, j'étais si malheureux.

C'était une maison bourgeoise, en granit noirci par le temps, la dernière, la plus haute de la rue des Rosiers, en un point de la ville fort exposé aux vents de mer. On voyait bien que mon oncle n'en prenait pas soin. Depuis des années, il n'y avait fait faire que les réparations les plus urgentes, ce qui lui valait la réputation d'un avare. En réalité, il ne souffrait chez lui la présence de personne, ni ouvriers ni domestiques...

Dans la façade nue de la maison du Grand Vent, abrupte comme une falaise, les planches des volets étaient si anciennes qu'elles avaient pris la couleur de la pierre. Et le toit épais, trop penché, mal entretenu, serrait, comme dans des coquilles, les petites fenêtres des mansardes. Un mur gris, chargé de lierre, entourait la maison, fermant, du côté de la rue, une cour pavée et derrière, un jardin abandonné. La porte d'entrée, lourde et basse, était enserrée dans ce mur, et un jour où, enfant, je m'étais aventuré jusqu'auprès de cette porte, j'avais vu que le nom de mon oncle, M. Gauvin, y était gravé sur une plaque de cuivre. Je ne sais pourquoi, à cette vue, ma frayeur avait redoublé... A présent, je ne pensais pas sans mépris à ces mouvements enfantins.

Je venais d'entrer dans ma quinzième année... Cette année-là, première de la guerre, l'internat avait été supprimé au lycée et les dortoirs réquisitionnés par l'autorité militaire, aménagés en hôpitaux. Contraint, mon oncle m'avait recueilli. Il m'avait donné une mansarde, inhabitée depuis vingt ans peut-être, une pièce étroite, avec un lit de fer pareil à mon lit d'interne, et des rayonnages en bois. « Tu seras là au calme pour travailler », me dit-il.

Il eût aisément pu m'accorder, dans cette grande maison, une pièce plus confortable, et aussi tranquille, mais, en me logeant ainsi à

l'écart, il obéissait à un calcul. Comme je me croirais moins surveillé, il pourrait, pensait-il, mieux me surprendre en faute. Depuis six mois que j'habitais la maison du Grand Vent, il avait plusieurs fois fait irruption dans ma mansarde, et à deux reprises il m'avait battu. Je savais, par ma tante, qu'il venait m'observer au trou de la serrure, comme un valet de comédie. L'oncle, qui avait refusé de me recueillir quatre ans plus tôt, quand j'étais devenu orphelin, et qui n'avait pas caché sa mauvaise humeur en apprenant que l'internat était supprimé, ne m'aurait pas, aujourd'hui, lâché pour un royaume.

Par ruse il avait su échapper à la mobilisation, et il interdisait qu'on prononçât devant lui le moindre mot sur la guerre. Ce n'était pas, assurément, qu'il trouvât honteux de s'être embusqué, et à l'occasion il était bien capable de s'en vanter, mais il avait déclaré, une fois pour toutes, que la guerre était une « saloperie » et qu'il ne voulait pas en entendre parler. Je devais tenir enfermés en moi-même les questions, les spectacles dont mon esprit était plein, respecter un silence dont le poids était sur moi comme celui d'une faute, et qui aurait fait apparaître comme une niaiserie le mot que j'aurais pu dire, et qui aurait exprimé le plus secret de mon effroi.

Pour l'oncle, pour la tante, qui ne savait que soupirer et parfois prier, rien n'était changé du

train ordinaire des choses. Leur vie, je le devinais, était aujourd'hui ce qu'elle avait toujours été, ce qu'elle devait être jusqu'à la fin, chaque heure apportant la même somme de cruauté patiente. Par une incroyable exception, personne, ni de la famille de la tante ni de celle de l'oncle, n'était au front. Et ils n'avaient pas d'amis. La guerre se déroulait comme à leur insu. Les journaux même ne franchissaient pas notre porte.

Au contraire, pour moi, la guerre était partout : dans les rues, au lycée, où les professeurs ne cessaient d'en parler, où des blessés se promenaient dans les cours; elle était derrière les grilles des casernes, où s'agrippaient les nouvelles recrues. Souvent, le matin, comme je me rendais en classe, il m'arrivait de croiser un détachement de prisonniers allemands, raides et lourdement bottés, qui allaient à quelques travaux de terrassement, ou, quand je sortais à dix heures, après la classe, de me trouver arrêté sur le champ de mars par une prise d'armes, une remise de décoration, une revue d'essai ou de départ. Des officiers à cheval criaient des ordres. Je voyais luire les baïonnettes, s'ouvrir et se refermer, comme des éventails, les colonnes neuves des troupes. La fanfare éclatait, un sabre brillait et les hommes se mettaient en marche. Devant la caserne, le poste de garde sortait pour leur présenter les armes. De tous les

spectacles auxquels je pouvais assister dans ma petite ville si éloignée du front, c'était là un de ceux qui me troublaient le plus. Je pouvais bien être ému, et même pleurer, ma colère était plus forte que mes larmes. Ils obéissaient tous! Je ne pouvais croire qu'ils partaient ainsi de leur propre gré, ou alors on les trompait. Mais qui? Et pourquoi?

III

La terre était dure comme du fer, et les gens disaient que depuis plus de vingt ans on n'avait pas vu chose pareille. L'eau gelait dans les robinets et, des gouttières qui éclataient, la glace pendait en longues grappes.

On avait beau faire, on était engourdi par le froid. Il fallait sauter, courir, et je me souviens que, pendant les récréations, nous rabattions nos casquettes sur nos oreilles, nous nous enveloppions le visage dans nos cache-nez, et, formant une longue chaîne, les uns derrière les autres et chacun s'appuyant des mains sur les épaules de son voisin, nous courions en cadence, au rythme sec de nos sabots. Le froid élargissait l'espace. Le bruit de nos pas, le son de nos voix portaient plus loin. Et comme cette glace, où la lumière jetait des reflets mauves et roses, nous donnait un air délicieux à respirer !

Seul, au fond de la cour, sous les grands arbres raidis, Laurent faisait les cent pas. Les mains dans les poches, le col de son pardessus monté jusqu'aux oreilles, il allait, à petits pas rapides, égaux, et d'un coup se retournait comme

une sentinelle qui monte la garde. A l'autre bout le surveillant battait la semelle. Je l'avais vu une fois s'approcher de Laurent. Il lui avait sans doute demandé pourquoi il ne voulait pas participer à la chaîne, pourquoi il se tenait ainsi à l'écart. Mais Laurent avait secoué la tête et le surveillant s'était écarté. Ah! si j'avais osé aborder Laurent à mon tour. Mais il m'aurait repoussé comme les autres.

Un soir, en sortant de l'étude, la lune était claire et le ciel d'un bleu de cendre. La glace étincelait, comme du diamant. Dans la cour, qu'il nous fallait traverser pour sortir, l'ombre des arbres était longue par terre. Des nuages passaient sur la lune. Cela faisait autour d'elle comme une lumière d'arc-en-ciel. C'était si beau, que je m'arrêtai, et tandis que je contemplais cette lumière, ces gros nuages pareils à des montagnes ou à des rochers dans une mer d'argent, mes camarades s'éloignèrent et je me trouvai seul au milieu de la cour. C'était le silence, et un grand silence se fit en moi aussi. Je ne sais combien de temps je restai ainsi, peut-être quelques secondes à peine, mais cela me parut infini. Quand j'arrivai à la sortie, je fus arrêté : on amenait des blessés.

Des brancardiers s'avançaient lourdement, sans dire un mot, et leurs gros souliers ferrés grinçaient sur les dalles. Un vent glacé s'engouffrait dans le passage, faisait vaciller la lumière du

gaz, qui semblait près de s'éteindre. Alors les ombres des gens s'allongeaient sur les murs, et, un instant, nous étions plongés dans l'obscurité. Debout sur le seuil de sa loge, le concierge tenait un enfant dans ses bras et, de chaque côté de la porte d'entrée, certains de mes camarades, surpris comme moi par l'arrivée des blessés, s'étaient arrêtés. On entendait, dehors, un cheval battre le pavé du bout de son sabot. Des bruits de voix nous arrivaient, des pas sur le sable durci des allées.

On amenait les blessés, l'un suivant l'autre. Sous la mauvaise lumière du gaz, je les voyais passer, étendus sur des brancards, raides comme des morts. Dans l'amas des couvertures, où des bouts de paille demeuraient accrochés, des capotes déchirées et sanglantes, saillaient des visages durs comme la pierre, blêmes, où de grands yeux battaient à peine. A chaque fois qu'on amenait un nouveau blessé, il semblait que le silence des spectateurs se fit plus profond. Les brancardiers marquaient un temps d'arrêt avant de franchir la porte. Parfois même, ils déposaient un instant leur fardeau, tant la montée avait été pénible, tant le froid leur raidissait les doigts. Le vent soulevait leurs tabliers blancs, les faisait claquer et, derrière eux, s'élevaient des cris d'impatience et des ordres. Alors ils se hâtaient de reprendre leur charge, le visage crispé sous l'effort.

Les blessés étaient indifférents à tout ce manège. Leurs grands yeux ouverts, brûlés de fièvre, ne regardaient nulle part.

Devant moi, dans les vitres d'une porte, noires comme de l'eau, la lumière se reflétait en longues flammes d'incendie qui montaient et s'abaissaient sans repos. L'enfant, sur les bras du concierge, se mit à pleurer et le concierge s'enferma dans sa loge. Un chef parut, cria un ordre. Des pas précipités retentirent sous les galeries : c'étaient de nouveaux brancardiers qu'on appelait en renfort.

Le froid, d'instant en instant, devenait plus vif, et le vent plus désagréable. Un homme dut aller chercher un gros pavé pour caler la porte d'entrée. Et toujours de nouveaux blessés survenaient. On ne s'était pas attendu, sans doute, à ce qu'il y en eût tant. C'était un défilé sans fin. Et toujours ces grands yeux ouverts, pleins d'attente, de crainte et d'étonnement.

« Ils sont attendus quelque part, me disais-je, ils sont pour d'autres toute la vie. Mais que ce soit moi qui les voie, quand ces autres ne les verront sans doute jamais plus... ». C'était de la compassion que j'éprouvais, et cette compassion eût été douce, mais j'étais plein de remords. « Non, non, me disais-je, cela n'est pas juste. On m'a menti. » C'était comme si j'avais menti moi-même. J'avais honte. Et ce qui me jetait dans un plus grand trouble, c'était de sentir com-

bien ces moribonds étaient étrangers à cette honte et à ce mensonge, combien ils étaient indifférents à ma compassion. Ils appartenaient à un autre monde, un monde où les questions que je pouvais me poser n'avaient plus de sens, et où ils ne *pouvaient plus* accepter ma compassion, ni celle de personne. On les avait vendus!

— Qu'avez-vous? interrogea quelqu'un près de moi, à voix basse.

C'était Laurent. Il avait posé sa main sur mon épaule et penchait la tête vers moi. Je me sentis rougir.

— Non, non, dis-je. Je n'ai rien. Rien, ajoutai-je, seulement...

Il m'adressa un regard chargé de tristesse et d'amitié. Puis, il retira sa main de dessus mon épaule, et il dit :

— Ils sont beaucoup...

A ce moment, il se fit un arrêt. L'officier reparut. Il nous ordonna d'évacuer la place. Je cherchai Laurent des yeux, il avait disparu.

La lune s'était cachée. Devant la porte du lycée une file de charrettes était arrêtée, et je voyais à la lueur des falots, s'agiter des hommes. Un attroupement s'était formé, malgré le froid, et l'on racontait que les blessés venaient de Dixmude et d'Ypres, qu'il y avait parmi eux des Allemands amenés par bateau de Dunkerque à Cherbourg, où on les avait embarqués dans le

train. Je restai là un long moment, puis je me décidai à remonter vers la maison du Grand Vent et, tout le long du chemin, je me disais : « Cela n'est pas juste, il ne se peut pas que cela soit juste ! »

IV

Le lendemain dimanche, comme on n'avait pas fait de feu dans ma mansarde, j'étais venu m'asseoir à la cuisine, et je feignais de lire, tout occupé que j'étais du spectacle de la veille et de ma prochaine rencontre avec Laurent. La tante était sortie, et l'oncle, suivant son habitude, était venu s'étendre dans sa chaise longue. Il lisait, lui aussi. Comment retrouverais-je Laurent? me disais-je. A l'idée de le revoir et de lui parler je n'étais que confusion.

L'oncle me tira de ma rêverie.

— Eh bien, parle-moi un peu de tes études.

Je ne sus que répondre. Mon oncle avait posé son livre par terre, et il me regardait avec bienveillance, à ce qu'il me sembla.

— De quoi te parle-t-on, au lycée? reprit-il.

— Mais, oncle, répondis-je, de tout...

— A ce compte-là, tu deviendras trop savant. Quels sont tes auteurs?

— Pascal, dis-je, Montaigne...

— Il est vrai, poursuivit mon oncle, que ces grimauds-là se mêlent aussi de parler de Montaigne et de Pascal. De mon temps, j'avais un

professeur qui disait : Monsieur Pascal, en se grattant le bout du nez... Te montre-t-on des images?

— Non, oncle.

— Pas un portrait, rien?

— Il y a des portraits dans les livres.

— Cela ne suffit pas. Et l'art? Est-ce qu'on te parle, quelquefois, des statues grecques, égyptiennes, des grands peintres?

— Oui, oncle.

— Et on te montre des images?

— Non.

Je répondais en tremblant. Jamais mon oncle ne m'avait parlé de cette manière.

— Suis-moi, dit-il, viens au salon.

Je me levai. Il alla prendre dans sa bibliothèque, un épais volume relié en rouge et vint s'asseoir auprès de moi. Posant son cigare dans une petite coupe d'albâtre, sur la table, à portée de la main, il se mit à feuilleter le livre en me disant :

— C'est Rembrandt. Ouvre bien tes yeux.

Près de toute autre personne, ç'eût été pour moi un grand bonheur que de regarder ces belles images, mais l'oncle m'inspirait tant de crainte, et son amabilité inattendue présageait de si rudes colères, que je demeurai figé. L'oncle tournait lentement les pages, s'arrêtait pour me donner des explications auxquelles je répondais en balbutiant.

— Comprends-tu, me disait-il, voilà ce qu'ils devraient te montrer, tes magots, au lycée. Est-ce beau! Regarde ceci...

L'image que l'oncle tenait sous son pouce figurait une descente de croix. Les saintes femmes priaient au pied de la croix, tandis qu'un homme, auquel le peintre avait donné l'apparence d'un paysan, et qui était grimpé sur une échelle, soutenait le corps meurtri et sanglant du Christ. Rien, dans ce tableau, qui ne me fût connu, sauf un personnage étrange, un hercule vêtu d'un long manteau qui lui tombait aux talons, le front ceint d'un turban comme en portent les Hindous. Il tenait une canne à la main, et, le corps droit, la tête un peu rejetée en arrière, il observait ce cadavre divin, comme un spectateur. Comme le regard de cet homme était assuré et froid!

— Qui est-il? demandai-je.

L'oncle haussa les épaules, comme pour signifier que je ne pourrais sans doute pas comprendre, et enfin il dit :

— Eh bien, à mon avis, cet homme est un marchand. Il sait ce que vaut un sac de blé, comprends-tu, une pièce d'or, mais sait-il ce que vaut ce cadavre? Il pense sans doute que Judas a roulé les prêtres du Temple. As-tu compris? C'est trop fort pour toi, ajouta-t-il, en riant.

Il continua de tourner lentement les pages,

mais je ne regardais plus rien. J'étais oppressé, si loin de ce que l'oncle me montrait à présent que j'oubliai de répondre à une nouvelle question. Furieux, il ferma le livre d'un coup et se leva.

— On m'y reprendra à te montrer toutes ces belles choses, imbécile. Ça ne t'intéresse donc pas?

Je voulus me défendre.

— Ce n'est pas cela, oncle. Mais tu as dit...

— Tais-toi.

Il sortit en haussant les épaules, remportant le livre et comme il avait laissé entre-bâillée la porte de son bureau, j'entendis qu'il fermait sa bibliothèque à clé.

« Judas a roulé les prêtres du Temple », me répétai-je, et j'étais saisi d'horreur pour le mystérieux personnage du tableau, si plein d'assurance et de calcul devant les mystères. Quoi, le Christ ne *valait* pas trente deniers? Etait-ce là ce qu'il avait voulu dire? Il n'était donc plus rien qu'un cadavre comme les autres, pourrissable, dérisoire? Assurément, il y avait déjà des années que je ne fréquentais plus l'église et que j'avais perdu l'habitude de la prière, mais il n'était pas nécessaire d'aller à l'église, il n'était même pas nécessaire de croire en Dieu pour sentir l'horreur de ces affreuses paroles. Et bientôt, entre ce personnage et l'oncle, je découvris des ressemblances frappantes. L'oncle avait

aussi ce regard sec et calculateur, cette sûreté dans la manière de se tenir et de porter sa canne. Ces terribles paroles qu'il avait dites, à propos de Judas, exprimaient sans doute la pensée de *l'autre*, mais, à la manière dont il les avait prononcées, il était clair qu'elles exprimaient aussi la sienne propre. Etait-ce donc possible? Je résolus de l'interroger. A plusieurs reprises, au cours du dîner, je fus sur le point de parler, mais, à chaque fois, je rencontrai un regard glacé, semblable à celui de l'autre, le même peut-être, sûrement le même, me disais-je, avec un désespoir d'autant plus cruel qu'en dépit de la haine que je portais à l'oncle je l'admirais secrètement et malgré moi. Comment croire qu'un pareil homme puisse se tromper? C'était impossible. L'oncle *devait* avoir raison. Pourquoi? Je ne le savais. C'était ainsi. Et mon désespoir redoublait.

V

Au lycée, dès le seuil, je rencontrai Laurent. Mais, comme nous allions, croyais-je, nous aborder, il m'adressa un léger signe de tête, en souriant, et s'éloigna. Je le vis traverser la cour, tourner au coin d'une galerie, disparaître. Je compris alors tout ce que j'avais espéré de cette rencontre. Pour qu'il eût agi de la sorte, il devait avoir une raison sérieuse, car je ne pouvais attribuer son geste ni à l'étourderie ni au dessein de me blesser. Je résolus d'imiter sa discrétion, et dès cet instant je fis en sorte de l'éviter.

Je le voyais toujours seul, comme avant, se promenant parfois, mais le plus souvent immobile dans un coin. Il semblait qu'il ne voulût plus jamais m'adresser la parole, mais, à chaque rencontre c'était le même regard et le même sourire que le soir où nous regardions les blessés. De quoi était-il occupé? J'aurais tout donné au monde pour le savoir, et je croyais bien le deviner.

Un après-midi, j'appris par la rumeur que Laurent était renvoyé du lycée. On racontait que cette décision avait été prise séance tenante, à la suite d'une violente altercation entre Lau-

rent et un professeur. Laurent, disait-on, s'était levé au milieu d'une classe. Il avait brusquement fermé ses livres.

— Mais à quel propos, demandai-je?

— Je ne sais pas.

— Et qu'a-t-il dit?

— Il a traité le professeur de lâche.

— Ah! m'écriai-je, je savais bien que c'était cela. Il a eu ce courage...

Laurent chassé, dans de telles circonstances, j'avais donc deviné juste! Désormais rien ne pourrait nous séparer. Rien, sinon, peut-être, ma propre lâcheté...

Dès que je le pus, je courus à la maison de mon ami. Le ciel était bas, paisible, et la ville silencieuse. Elle paraissait endormie, abandonnée, presque déserte en cette fin d'après-midi. Laurent habitait une petite rue éloignée. « Il m'attend, pensais-je en me hâtant, il sait que je dois venir... » Je tirai violemment la sonnette, et j'attendis.

Un long moment s'écoula, et, sans que le moindre bruit de pas eût retenti dans la maison, la porte s'ouvrit. Un domestique à favoris, en gilet jaune et tablier blanc, m'interrogeait du regard. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, rasé, les cheveux gris et pommadés séparés par une raie sur le sommet de la tête.

— Je veux voir M. Laurent, dis-je.

Sans que rien parut bouger dans le visage du domestique, j'entendis :

— Monsieur Laurent n'est pas visible.

— Mais dites-lui, je vous prie...

— Que Monsieur m'excuse, interrompit le domestique. Monsieur Laurent n'est visible pour personne.

Je restai confondu. L'avait-on enfermé? J'allais le demander au domestique, le prier de vouloir bien, au moins, informer Laurent de ma visite, mais la porte s'était déjà refermée, en silence, comme elle s'était ouverte. Je n'avais plus qu'à partir.

Je ne pus me résoudre à prendre tout de suite le chemin de la maison du Grand Vent, à traverser le centre de la ville, toujours si animé à la fin de la journée. L'heure où j'aurais dû être rentré était passée depuis longtemps, mais je ne redoutais ni les questions ni les coups de l'oncle. L'idée que j'allais être enfermé à mon tour, qu'il me faudrait demeurer dans ma mansarde jusqu'au lendemain matin, sans le moindre espoir d'en sortir, me causait de l'effroi. Tant que j'étais dehors, il me semblait que je pouvais quelque chose pour lui. On l'avait séquestré, je n'en doutais plus. L'air du domestique, la façon dont il m'avait répondu, et quelque chose de plus encore, une voix secrète en moi, me le disaient. Ce n'était pas Laurent qui avait donné cet ordre de ne pas me recevoir. Il m'attendait,

j'en étais sûr. Et moi, je ne pouvais qu'errer dans les rues. On l'avait frappé, peut-être! Les lâches, qu'allaient-ils faire de lui?

Quand je rentrai à la maison du Grand Vent, la nuit était venue depuis longtemps.

— D'où viens-tu? me demanda la tante en ouvrant la porte. Il est près de huit heures. Comme j'étais inquiète!

— Pardonne-moi, tante, répondis-je. Je voulais voir un de mes camarades...

— Viens t'asseoir. Ton oncle est sorti. Tu dois avoir faim?

— Oui, tante.

...Quand l'oncle ne devait pas dîner à la maison, la tante dressait le couvert dans la cuisine. Je pris place. Elle s'empressa autour de moi. Elle me parlait; je lui répondais du bout des lèvres, et son bavardage m'impatientait. Elle se mit tout à coup à plaisanter sur l'absence de l'oncle, avec un air d'indépendance qui me rappela le jour où elle m'avait obligé à trinquer. Je n'y tins pas.

— Tante! dis-je...

— Quoi donc, mon petit?

— Tu ne devrais pas plaisanter de ces choses!...

— Oh! me répondit-elle, tu es trop jeune pour comprendre. Attends de vieillir, comme moi...

Souvent, je surprenais en moi certains sentiments d'hostilité envers la tante, sentiments que je me reprochais comme une preuve d'ingrati-

tude. Ses souffrances me touchaient, elles excitaient ma pitié et, depuis longtemps, j'étais résolu à me sacrifier pour elle; je l'aimais. Et pourtant je désirais m'éloigner, m'enfuir dans un pays lointain d'où je ne reviendrais jamais plus. Ces pénibles mouvements, dont j'avais honte, je me suis demandé, depuis, s'ils n'étaient pas suscités en moi par le spectacle même de la souffrance de ma tante. Toute sa vie, elle avait reçu des coups sans rien dire. N'était-ce pas là le secret de ces sentiments hostiles? L'amour que nous portons aux offensés n'est peut-être jamais pur...

Il s'était fait un profond silence dans la cuisine. J'avais blessé ma tante par mon reproche, et je le regrettais. Mais, comme je m'apprêtais à parler, le tintement grêle de la sonnette retentit dans l'antichambre. La tante redressa la tête.

— Qui vient là? dit-elle à mi-voix, pensant que c'était l'oncle qui rentrait, bien qu'il ne fût pas dans ses habitudes de sonner.

Je m'étais levé d'un trait et, traversant la cour, j'avais couru à la porte. L'humidité avait fait gonfler le bois et la porte résistait. Elle céda enfin, et s'ouvrit toute grande sous mon effort. Laurent était devant moi. Dans l'encadrement de la porte, sa silhouette apparaissait, un peu courbée.

— Puis-je entrer? demanda-t-il, d'une voix faible.

— Entrer? Bien sûr... Mais qu'avez-vous, demandai-je en le voyant si pâle, un mouchoir à la main.

— Tout à l'heure.

Je l'entraînai. La tante, qui avait passé la tête dans l'entre-bâillement de la porte de la cuisine, se retira en apercevant Laurent.

J'avais bien des fois imaginé la visite de Laurent chez moi, quoique la chose m'eût toujours paru impossible. Mais il ne m'était jamais arrivé de penser qu'il pût venir à une heure aussi tardive, avec une mine aussi défaite. Je le vis pénétrer dans ma mansarde, d'un pas mal assuré.

— Puis-je m'étendre? demanda-t-il.

Et il fit un pas vers le lit.

VI

— Vous vous sentez mal?

Sous la lumière dure, son visage paraissait livide. J'y cherchai des traces de coups : il n'y en avait pas. On aurait dit que tout son sang était remonté à ses lèvres, et son regard était retourné vers quelque douloureuse image intérieure.

— Attendez, fis-je en me hâtant d'arranger un oreiller, je vais vous aider.

Il s'appuya sur mon épaule. Je voulus appeler : il me retint et s'étendit sur le lit. Ainsi, il ressemblait à quelqu'un de ces blessés que nous regardions ensemble l'autre soir. Ses cheveux noirs coupaient la blancheur de l'oreiller.

— Vous avez pu vous évader, demandai-je quand, au bout d'un instant, il rouvrit les yeux.

— Comment cela? Je n'étais pas prisonnier.

— On ne vous a pas non plus... frappé?

— Moi?

— Oh! tant mieux, tant mieux... J'avais peur. Je suis allé chez vous cet après-midi, mais un domestique...

— Il vous a mis à la porte? Comme c'est stupide, dit-il, sans qu'il y eût pourtant dans le ton

de ses paroles l'ombre d'un sentiment de reproche à l'égard du domestique.

Je repris :

— On m'a tout raconté au lycée.

Il hocha la tête.

— A la fin, je n'ai pu supporter leurs mensonges, dit-il.

— C'est bien cela! Je suis souvent tenté...

Mais il se dressa sur le lit, et ses yeux s'enflammèrent.

— Prenez garde : ne vous laissez entraîner par personne. Ne prenez conseil que de vous-même. C'est là une des choses les plus importantes que j'aie à vous dire. Je suis venu en partie pour cela. Ne prenez conseil que de vous-même.

Sa tête, qu'il avait soulevée, retomba lourdement sur l'oreiller et pendant quelques instants il demeura silencieux. Puis il fit un geste, comme pour s'asseoir, et son ombre s'étendit et s'allongea démesurément sur le mur.

— Ils me renvoient, reprit-il. Ce n'est pas cela qui m'amène ici ce soir...

— Quoi donc?

— J'ai pensé que vous deviez savoir. Tant que je n'étais encore résolu à rien, je n'avais pas le droit de vous dire le moindre mot. Mais depuis quelques heures je suis résolu.

— A quoi êtes-vous résolu, Laurent?

— Vous le saurez bientôt, me répondit-il, sans vouloir s'expliquer davantage.

Dehors, la pluie s'était mise à tomber. A travers la fenêtre ouverte, quelques gouttes rebondirent jusque sur le plancher, avec un petit bruit sec. Les premières notes du couvre-feu, lointaines, assourdies par l'eau et la distance, nous parvinrent. C'était comme une plainte, traversée bientôt d'un cri aigu, et de nouveau longue et triste. Les derniers sons se perdirent. Une fois encore elle retentit, plus proche, puis une troisième, à peine distincte. Le clairon répétait la sonnerie aux quatre coins d'une caserne. On aurait dit que nous n'étions attentifs qu'à cela et que nous attendions la quatrième reprise, comme un signal qui nous rendrait à nous-mêmes. Mais sans doute la distance que le clairon devait, cette fois, parcourir, était-elle plus longue. Et tout à coup la sonnerie éclata, forte, cuivrée, chassée par le vent jusqu'au rebord de la fenêtre comme une éclaboussure. Puis elle s'évanouit, mourut, et le silence retomba dans la chambre, à peine troublé par le tapotement doux de la pluie. Nous restâmes encore longtemps sans rien dire, puis Laurent se mit à parler :

— Tout s'est passé avec une grande rapidité. D'abord ce renvoi. Et puis, ce soir, est arrivé chez moi mon cousin l'aumônier. Oh, c'est un homme bon, ajouta-t-il avec hâte, comme si, par le ton de ses paroles, il avait pu laisser entendre le contraire; il n'agit que par amour. Mais, moi, est-ce que je puis...

Laurent avait ramené ses mains sur sa poitrine, et je vis aux contractions de son visage qu'il souffrait et cherchait à se souvenir.

— Il n'aurait pas dû accompagner ce petit soldat au poteau d'exécution, poursuivit-il d'une voix rêveuse, et sans penser que je ne pouvais comprendre de quel soldat il s'agissait : « Oui. Il faut que vous sachiez cela. »

— Quoi? Quel soldat?

— Un mutin, fusillé.

— Fusillé?

— Oui. Fusillé. Comprenez-vous? Un mutin condamné à mort.

— C'est cela qui vous a amené ici?

— Attendez. Tout s'est passé au point du jour, a dit mon cousin. Pourquoi au point du jour? C'était en pleine forêt. Le condamné était très courageux. Il refusait de se laisser bander les yeux, de s'agenouiller...

— Il est mort debout?

— Non. Un capitaine, ou un lieutenant, enfin un chef, arriva. Quand il vit l'homme debout, sans bandeau sur les yeux, il se mit en colère, jura et, lui ordonna de se mettre à genoux et de se laisser bander les yeux. « Espèce de vache, s'écria le condamné, j'ai bien le droit de mourir comme je veux ».

Laurent avait prononcé ces dernières paroles en brandissant le poing et, comme tout à l'heure, l'ombre énorme de son bras couvrit le

mur. Je le vis, avec surprise, laisser retomber son bras sur le lit d'un geste las, et il poursuivit :

— C'est alors que l'aumônier, mon cousin, s'approcha du condamné. « Mon enfant, lui dit-il, au nom de Dieu, obéissez. Mettez-vous à genoux. »

Je me cachai le visage dans les mains et je me mis à sangloter.

— Ecoutez donc, continua Laurent, en m'attirant près de lui. Savez-vous, dit-il, d'une voix à peine distincte, ce que répondit le condamné? « Tout de suite, mon père, tout de suite. » Et, ajouta Laurent, il se mit à genoux, comme on le lui demandait.

...La pluie continuait à tomber, mais d'un mouvement plus hardi. Des pas retentirent dans l'escalier, une porte battit : c'était la tante qui allait se coucher. Laurent se mit debout.

— Adieu, dit-il.

— Allez-vous déjà partir? répondis-je, interdit. Non, non. Reposez-vous encore. Vous êtes pâle. Et puis... vous ne m'avez pas dit : qu'avez-vous résolu?

— Adieu, répéta Laurent, en marchant vers la porte.

Son front s'était barré. Il paraissait se souvenir tardivement d'une chose importante à accomplir. Je n'osai plus l'interroger et je le suivis. A mi-escalier, il se retourna.

— Croyez-vous que les circonstances soient seules responsables? demanda-t-il, d'une voix pleine d'ironie, en appuyant sur le mot « circonstances ». La guerre n'est pas un contraire, ni un moment, mais une suite, comprenez-vous? L'homme est le même, dans la guerre et dans la paix, et le monde est le même, c'est-à-dire pourri. Non, non, je ne crois pas aux « circonstances », sauf, pourtant, qu'elles m'ont permis de comprendre plus tôt un monde qui, sans elles, me serait encore resté longtemps caché.

Il se remit en marche. Ses pas retentirent pesamment sur l'escalier.

— Ah! m'écriai-je, Judas les a roulés.

Il s'arrêta si court, que je dus m'appuyer sur ses épaules pour ne pas tomber.

— Judas? dites-vous...

A voix basse, je lui racontai l'histoire du fameux tableau, et, comme je répétais les paroles de l'oncle :

— Il a dit cela? demanda-t-il

— Oui, oui, il l'a dit...

— Eh bien, eh bien, c'est... possible.

Et il n'ajouta plus rien jusqu'au moment où il se trouva devant la porte. Alors il se retourna et il me saisit la main :

— Adieu.

— Ne vous reverrai-je donc plus?

— Je m'engage demain, me répondit-il, et il s'élança dehors sous la pluie.

Je restai debout devant la porte; je le vis courir, tourner au coin de la rue. Alors je revins à moi et je m'élançai à sa poursuite. « Laurent! criai-je, Laurent! » Ma voix se perdit dans la nuit. Il avait disparu. « Non, pensai-je, non, ce n'est pas la crainte de passer pour un lâche qui le pousse, je ne le reverrai jamais, jamais... »

VII

Je ne le revis jamais, en effet. Moins de quinze jours après son arrivée au front, il fut tué raide d'une balle en pleine tête.

Depuis son départ, il n'avait écrit à personne. On apprit avec scandale que sa famille elle-même n'avait pas reçu le moindre mot de sa main, durant ces longues semaines. La nouvelle fut répandue par la lettre d'un ancien condisciple, engagé volontaire, qui disait s'être trouvé aux côtés de Laurent à l'instant même de sa mort. « Laurent est tombé près de moi comme une poutre », écrivait-il, « le visage dans la boue. » Il ajoutait : « Dans les quinze jours que Laurent a passés au front, j'ai eu l'occasion de le voir quatre ou cinq fois. Il ne m'a pas dit vingt mots en tout. »

La lettre fit le tour du lycée. Mais qu'avais-je besoin de la voir? Tout ce qu'elle annonçait, je le savais depuis longtemps, et il n'était pas nécessaire qu'on vînt me dire : « Laurent est mort sans avoir prononcé une parole », pour que je comprisse qu'il était resté fidèle à lui-même jusqu'à la fin. La pensée d'une pareille fidélité me fit

trembler d'enthousiasme; c'était comme si l'acte désespéré de Laurent m'avait donné du courage pour vivre. Dans l'instant même où je connus sa mort, je me jurai de rester maître de moi, de ne rien montrer de mon trouble. Et je tins ma promesse. Rarement, peut-être, j'avais été plus lucide, moins passif qu'au cours de cette matinée. Dans les classes, je provoquai les interrogations des professeurs, sûr d'y répondre avec succès. Il s'en fallut de bien peu que je ne me montrasse brillant. Et cependant il vint un moment où je faillis perdre le contrôle de moi-même. Ce fut quand, peu après la récréation de dix heures, comme nous assistions à un cours d'histoire, le dernier de la matinée, le proviseur entra en classe. Dès que je le vis paraître, je compris ce qu'il venait faire. Le proviseur, homme corpulent et barbu, s'était découvert en entrant, et nous nous étions tous levés. Il s'approcha du professeur, avec qui il échangea, à voix basse, quelques paroles, et, se tournant vers nous : « Messieurs, nous dit-il, l'un de vos camarades vient de tomber au champ d'honneur. » Ces paroles furent suivies d'un long moment de silence. « Que son exemple, reprit le proviseur, reste à jamais gravé dans vos esprits. Et tâchez de vous rendre dignes de lui. » Il sortit sur ces mots après avoir serré la main du professeur. « Qu'importe! me dis-je. Ces paroles sont méprisables, et méprisable celui qui les prononce.

Mais il était nécessaire que Laurent reçût ce dernier outrage. Outrage? Rien de leur part ne peut plus l'atteindre... »

De cette journée, je me rappelle jusqu'aux détails les plus furtifs. Tout m'y frappa, la douceur du ciel qui se lavait de ses brumes, sous le printemps, le goût d'un vent mou, plein d'espace et de liberté, le bruit de mes pas sur les pavés des rues, comme je remontais à la maison du Grand Vent, la rencontre que je fis d'un jeune chien, avec lequel je jouai un instant, le visage silencieux de l'oncle au déjeuner, grave, détendu, comme s'il avait, pour une fois, goûté un moment de repos. Tout m'est encore présent, jusqu'à une sensation d'aisance dans mon corps, le sentiment d'un certain *bonheur* et la façon dont je me répétais : « Je ne dirai rien à personne, je connais seul le secret de cette mort et sa portée, je sais, seul, à quoi elle m'engage... »

Pourtant, au fur et à mesure que les heures passaient et que je m'éloignais de l'instant où j'avais appris cette mort, quelque chose en moi se relâchait. A plusieurs reprises, vers la fin de l'après-midi, j'éprouvai l'irritante sensation d'une distance devenue soudain plus grande du monde à moi. Cette sensation s'accompagna d'une crainte dont je n'aurais su définir la nature, et qui, me semblait-il, n'avait pas de rapport avec la mort de Laurent, mais bien plutôt avec une faute que j'aurais commise, dont j'aurais

perdu le souvenir, et pour laquelle j'allais être châtié. Mais ce ne furent que des sensations courtes, douloureuses dans leur brièveté, et qui cessèrent de se produire dès que je fus rentré dans ma mansarde. Là je retrouvai le calme, la maîtrise entière de moi-même, dont j'avais été si fier, et que je m'étais promis de garder en dépit de tout. Et je l'aurais gardée en effet sans la sonnette. Comme je venais de me coucher, elle retentit dans l'antichambre, de la même manière grêle qu'elle avait retenti le soir où Laurent était venu me voir. Je me dressai alors sur mon lit. On venait chercher l'oncle... mais moi, je venais seulement d'apprendre que Laurent était mort...

VIII

C'est dans la semaine suivante que je fis la rencontre d'un étrange gamin, à mon avis un monstre, que je détestai du premier instant. Tout en lui était faux, appris, du moins je voulais me le persuader. Mais le rôle qu'il a joué dans mon histoire n'est qu'épisodique. Il n'y a pas lieu de s'étendre à son sujet ni de se laisser aller à cette irritation que me causait sa présence, et qui s'empare encore de moi, à son souvenir.

Un matin, je fus abordé dans la rue.

— Voici pour vous, citoyen.

Devant moi, debout sur le trottoir, dans une attitude dégagée, sûre de soi, se tenait le gamin. Il pouvait avoir une douzaine d'années. Tête nue, il me fixait droit dans les yeux, et dans son visage rien ne bougeait.

— Comment, dis-je... un billet? C'est pour moi?

— Oui. Il y a une réponse.

Je pris le billet. C'était une simple feuille portant quelques lignes dactylographiées. On me priait de me rendre, le soir même, dès après

la classe, au jardin public. L'endroit du rendez-vous était désigné avec précision : derrière le Palais de Justice. Il n'y avait pas de signature.

— Qui t'envoie? demandai-je. A coup sûr, il ne pouvait s'agir d'une de ces farces dont mes camarades avaient l'habitude.

— Je ne dois rien dire, me répondit le gamin, sur le ton d'une sentinelle qui obéit à la consigne.

— Mais toi-même, qui es-tu?

— Paul Hervé, fit-il, hardiment. Je ne devais pas dire mon nom, à moins que vous ne me le demandiez, car il est entendu qu'on ne peut m'obliger à me cacher.

Que signifiait cette mise en scène? Pourquoi ces défenses?

— Ne crains rien, lui dis-je.

— Craindre? Je n'ai rien à craindre, citoyen.

J'avoue que son regard franc, hardi m'en imposa. « S'il a une vertu » me dis-je, « c'est assurément le courage. » Je le saisis par la manche.

— Pourquoi m'appelles-tu citoyen? Est-ce pour te moquer?

— Quelle idée! s'écria-t-il avec mépris. Vous ne savez donc pas que nous sommes tous des citoyens? Comment pouvez-vous demander une chose pareille!

Je ne trouvai rien à répondre, mais je me sentis

vivement irrité. C'est de ce moment-là, je pense, que date l'hostilité que je n'ai cessé, par la suite, d'éprouver à son égard.

— Irez-vous?

— Oui.

— C'est bon, citoyen.

Il fit un demi-tour sur place et s'éloigna en courant. Les pans de sa veste grise, trop large, battirent comme de lourdes ailes et la rue s'emplit du fracas de ses grosses socques de bois. Je restai à le regarder, mon billet à la main, et il avait disparu que j'étais encore là, immobile, et me demandant : « Que signifie tout cela? Que me veut-on? »

L'aventure était bien inattendue, pour un garçon comme moi qui vivais aussi retranché du monde qu'un reclus, et cette façon de me faire remettre un billet anonyme, me semblait bien romanesque. J'aurais hésité à prendre la chose au sérieux, si le billet m'avait été remis par tout autre personne que ce Paul. Mais Paul était un garant bien sûr qu'il n'y avait pas là l'ombre d'une tricherie. Il suffisait de le voir pour comprendre qu'il était l'être au monde le moins capable de se prêter à une plaisanterie, ou à un mensonge. Toutes ces réflexions, je me les fis cent fois dans la journée. J'avais beau m'en défendre, je ne pensais qu'à ce rendez-vous, et quand vint l'heure mon impatience était si forte, que je dus me contraindre

pour ne pas courir. Et pourtant j'arrivai en avance.

L'endroit était désert, mais, même alors, l'idée qu'on avait pu se jouer de moi n'effleura pas mon esprit. Les allées bordées de peupliers qui commençaient à s'enfeuiller étaient longues et nues comme des routes. Sans doute, les menaces d'averses qui couraient dans le ciel d'arrière-saison avaient-elles vidé le jardin de ses visiteurs ordinaires. Je m'assis sur un banc de pierre, épaisse dalle de granit, posée bas sur deux blocs à peine dégrossis. J'étais résolu à attendre aussi longtemps qu'il le faudrait. Le paysage, devant moi, était si largement ouvert, si tentant, qu'en toute autre circonstance, je me fusse perdu en lui avec délices. C'était un paysage que je connaissais bien et dont mes rêves se nourrissaient sans repos. A la limite de la ville, le jardin n'était séparé que par une route d'une vallée profonde et resserrée qui menait au port. D'étroits sentiers rudes, sauvages, coupés de racines et de pierres, descendaient à pic jusqu'à la prairie où, par endroits, les eaux lentes d'un ruisselet avaient débordé. J'entendais son murmure, mêlé au souffle léger du vent qui, par dessus la vallée, venait jusqu'à moi de la mer. Au loin, la mer était calme et grise, sans une voile. Je cherchais des yeux les balises qui marquaient la passe. C'est par là que j'avais rêvé de partir...

Une silhouette connue de moi apparut sur la route. Je ne pouvais me tromper! C'était bien ce même petit corps fluet de fillette, noire et vive, que j'avais aperçu un soir auprès de Laurent. Elle venait vers moi, à travers la pelouse. Elle tenait une baguette à la main.

— Je savais bien, me cria-t-elle, que vous m'attendriez.

Le souvenir de Laurent m'étreignit d'une manière si douloureuse, que je restai muet. Ce ne fut qu'au bout d'un long moment que je lui dis : « J'avais résolu de vous attendre aussi longtemps qu'il le faudrait. » Elle put croire, à mes paroles, que, dès l'instant où Paul m'avait remis le billet, j'avais compris que c'était elle qui me l'envoyait. Et moi-même je n'étais pas éloigné de le croire. Sa présence me paraissait si naturelle!

— Voulez-vous que nous descendions dans la vallée? dit-elle.

— Oui.

— Nous irons à mon bosquet...

Elle était coiffée d'un petit chapeau de feutre noir, et il me sembla qu'elle portait la même robe que le jour où je l'avais rencontrée. L'amie de Laurent! Qu'avait-elle été pour lui? J'étais frappé de la vivacité de son allure, de la manière dégagée dont elle m'avait abordé. Tout en marchant devant moi, elle jouait avec sa baguette.

— Il vous a bien reconnu, me dit-elle, en se retournant.

— Qui? Paul?

— Oui. Je lui avais fait un bon portrait... C'est ici, ajouta-t-elle, prenez garde, il y a une branche contre laquelle on pourrait se cogner.

C'était, à flanc de colline, un petit bosquet de sapins et de bouleaux, une sorte de niche assez spacieuse qui d'abord me parut fort sombre, mais un instant plus tard cette impression disparut. Le tronc d'un chêne était jeté au travers du bosquet et le sol couvert de mousse et de branchages qui craquaient sous les pieds. Dans un coin, trois pierres posées en foyer, montraient qu'un vagabond avait dû récemment s'y réfugier. On était caché aux yeux de tous, mais, dans l'ouverture d'entrée, on découvrait le sentier qui coulait brusquement jusqu'au fond de la vallée et, en face, le versant tout couvert d'ajoncs et de genêts. Elle s'était assise sur le tronc du chêne et baissait la tête sans rien dire. Je compris qu'ils avaient dû venir là souvent, et je ne cherchai pas à troubler son silence.

— Vous le connaissiez, me dit-elle, d'un ton calme, semblable à celui qu'elle avait eu tout à l'heure en me demandant si je voulais bien descendre dans la vallée. Mais aussitôt, elle se leva, en s'écriant : « Je veux tout savoir! Oh, comme j'ai été jalouse de vous, comme je vous ai détesté... »

Ce n'était plus le petit visage volontaire que j'avais vu jusqu'alors, mais une figure toute

convulsée. Sans un geste, elle attendait. Lui avait-il *parlé*?

— Oui, dis-je, je le connaissais.

— Il est allé vous voir... avant?

— La veille de son départ.

— C'est bien cela, je le savais. Il vous a dit pourquoi. Je veux tout savoir, tout, répéta la jeune fille. Il vous faisait donc, à vous, des confidences?

— Et à vous?

— C'était inutile. J'ai tout compris... sans confidences. Mais je veux pourtant savoir...

— N'oubliez pas, me hâtai-je de dire, que je n'ai eu avec lui qu'une seule conversation.

— Est-ce vrai? Il ne vous parlait jamais, au lycée?

— Jamais un mot.

— Ni à personne?

— Il s'en gardait bien.

— Ah, dit-elle, c'est mieux ainsi, vraiment mieux.

Ses paroles me parurent pleines d'arrière-pensées. « Elle sait, pensais-je, pourquoi Laurent se taisait. Mais elle paraît avoir craint quelque chose. »

— Ce n'est pas à nous à le juger, dis-je.

— Oh, non, non... nous n'en serions pas dignes. Il était...

Elle fondit en larmes, Je ne m'étais pas attendu à cela. Elle me tournait le dos. A travers

les branches, une lumière tendre comme une lumière d'église éclairait sa silhouette penchée. Ce qui provoquait ses larmes, c'était quelque pensée secrète dont elle ne pouvait encore me faire part, la pensée qu'il avait pu l'abandonner et que malgré tout elle n'était pas digne de le juger. Oui, ce ne pouvait être autre chose. Il n'avait donc pas cru à son amour? Pourtant c'était cela, l'amour!

— Oubliez!... me dit-elle, en se retournant vers moi. Promettez-moi d'oublier...

— N'ayez pas honte de vos larmes.... pas devant moi.

— Oubliez!

— Je vous le promets.

Ses yeux étaient redevenus secs et sa parole tranchante. Ce n'était pas une prière qu'elle me faisait : elle me donnait un ordre.

— Ce n'est pas pour pleurer que j'ai voulu vous voir, me dit-elle, et d'ailleurs vous ne me verrez plus pleurer. J'ai voulu vous voir... pour vous demander ce que vous alliez faire?

— Faire?

— Oui. Est-ce que vous voulez ne rien faire?

— Mais... vous-même, est-ce que vous prétendez faire quelque chose?

— Assurément.

— Faire?

— Oui, entendez-vous... Mais c'est encore un secret, tant que vous ne me dites pas si vous-

même... oui, si vous, Raymond, et moi, Lucie, nous pouvons... Ah, fit-elle, voyant que je ne répondais pas, je me suis trompée, et Laurent s'était trompé aussi. Vous n'êtes capable de rien. Adieu, adieu...

Je voulus la retenir. Elle me toisa méprisamment et me cria : « N'approchez pas! »

Je ne répondis rien.

Longtemps je restai assis dans le bosquet, après son départ, et, quand je me décidai à remonter, il faisait nuit. Du haut du sentier, j'aperçus l'étincelle d'un phare. « Fuir, fuir », me dis-je!

L'oncle m'attendait. Il ne me posa pas la moindre question, mais il me battit cruellement et me renvoya dans ma mansarde, sans me permettre de dîner. Je me moquais bien de cela! Sans cesse, je revoyais les yeux de Lucie, et je pensais : « Laurent a renoncé à tant d'amour... Est-ce que cet amour était, comme le reste, pourri? Mais c'est impossible... impossible! »

Tard dans la soirée, la tante vint m'apporter du lait chaud, une tartine et des fruits.

— Où étais-tu? me demanda-t-elle.

— Dehors, tante.

Elle s'approcha de moi, et se mit à me caresser les cheveux, puis elle m'embrassa.

— Comme il t'a battu! comme il t'a battu! Mais tu ne me quitteras pas, dis, tu ne me laisseras pas seule avec lui?

IX

Faire! Je comprenais bien son désir, et dans le fond de moi-même j'en partageais l'ardeur, mais quoi! me disais-je, c'est puéril, après la mort de Laurent. Cette mort, dont le souvenir ne me quittait pas, avec laquelle je vivais comme en amitié, semblait d'abord m'enseigner l'inutilité misérable de toute action qui ne s'engagerait pas dans mon propre cœur, et qui n'aurait pas pour enjeu le oui ou le non que je dirais au monde, c'est-à-dire à moi-même. Je comprenais enfin qu'en mourant comme il l'avait fait, ce n'était pas seulement une condamnation du monde que Laurent avait prononcée, et, s'il n'avait voulu dire que cela, son acte m'eût été, sans doute, à peu près indifférent, mais il s'était agi de sa propre condamnation. Un cœur aussi généreux était donc, lui aussi, souillé! Il fallait qu'il en fût ainsi, et qu'il eût été tourmenté par la honte d'être un homme comme les autres. Devant cela, que signifiait « l'action » de Lucie? Ce n'était pas plus qu'un vain sursaut de la douleur.

« S'il ne s'agissait que de « faire », pensais-je

comme ce serait simple! Je ne manquerais pas d'enthousiasme ». Et désormais Lucie n'aurait plus pour moi que mépris! J'appartenais, à ses yeux, à la race des tièdes et des lâches... Et cependant! Mais elle était comme inspirée. Je revoyais l'éclat de son regard, quand elle m'avait demandé ce que je comptais faire, l'attitude immobile de toute sa personne à ce moment-là, et, quand elle avait quitté le bosquet, ce petit geste de répulsion qu'elle avait eu pour moi. J'avais compris qu'elle me maudissait, comme seuls ont le droit de maudire ceux qui ont reçu quelque mission spirituelle, qu'elle me considérerait dorénavant comme un traître et comme un ennemi. La reverrais-je jamais? Et fallait-il souhaiter la revoir? J'en éprouvais à la fois la crainte et le désir. Tantôt je regrettais qu'elle fût partie si brusquement, tantôt je me répétais que tout était bien ainsi.

Mais, que je la revisse ou non, sa rencontre avait changé quelque chose en moi et il vint bientôt un jour où je ne fus plus aussi sûr que la mort de Laurent comportât tout l'enseignement que j'avais cru. Il se fit en moi un doute, et je me dis qu'il avait dû se tromper en quelque chose, que ni le monde ni les hommes n'étaient aussi pourris qu'il l'avait prétendu, puisqu'un amour comme celui de Lucie existait. Cela valait bien quelque chose! Je ne comprenais pas comment il avait pu renoncer à tant

d'amour. Il n'avait pu y renoncer sans raison.

Les jours passèrent; ce fut le printemps. A présent, quand je sortais du lycée, il ne faisait pas encore nuit. Je traînais dans les rues, avec l'espoir de rencontrer Lucie, ou peut-être Paul. Mais ni l'un ni l'autre n'apparaissait, et je pensais que, sans doute, ils m'évitaient. Dès que les jours allongèrent et qu'il fit tout à fait beau, je m'échappai deux ou trois soirs de suite, jusqu'au bosquet. Plus le temps s'écoulait et plus je désirais la revoir. Qu'avais-je à lui dire? Je ne le savais pas bien moi-même; j'étais, me semblait-il, poussé.

A la maison du Grand Vent, les heures passaient, monotones, dans les plaintes de la tante, les colères de l'oncle, et c'était toujours le même silence sur la guerre. On aurait dit que nous vivions bien loin d'elle, étrangers à ses lois.

J'étais devenu plus patient envers la tante et son bavardage ne m'irritait pas comme autrefois. Au contraire, j'éprouvais pour elle une compassion de plus en plus vive. Elle vieillissait, devenait faible et sujette à des malaises qui la prenaient à tout moment. Le sang lui montait à la tête, d'un coup; elle était oppressée, ses mains brûlaient de fièvre. Il lui fallait s'asseoir, laisser son ouvrage, boire quelque chose, « pour se remonter. » Je courais à la cuisine chercher le malaga, mais elle prétendait que cette boisson était trop douce, et il lui fallait croquer un mor-

ceau de sucre trempé dans du rhum. Je laissais la bouteille auprès d'elle, et je remontais dans ma mansarde.

Les après-midi, le soleil faisait gonfler mon papier sur ma table. Le bois craquait. Dans la rue, j'entendais le pas des gens, pressé et joyeux. Je ne travaillais pas. Je restais à réfléchir, cherchant le moyen de rencontrer Lucie qui se cachait et je remettais aux professeurs des copies blanches, ce qui m'attirait des réprimandes et des punitions. Que m'importait? L'oncle serait informé que j'étais devenu un cancre? Et puis?

Un dimanche matin, je sortis, sûr de rencontrer Lucie dans les rues. C'était la Fête-Dieu. Toute la ville était dehors. Je me hâtai vers l'église Saint-Michel, où la procession devait se rendre. Le soleil était doux, le ciel clair. Les cloches sonnaient à toute branle. Sur le parcours que devait suivre la procession, les murs étaient tendus de draps blancs, bordés de rouge, et des gens, grimpés sur des échelles, y piquaient des roses et des feuillages. Toutes les fenêtres étaient garnies de drapeaux et de banderoles. Il y en avait aussi, jetées d'une fenêtre à l'autre, au travers de la rue. Les insignes religieux bleus et blancs se mêlaient aux couleurs vives des drapeaux alliés. Cela faisait comme de gros bouquets trop touffus. Par terre, on jetait des fleurs et, avec de la sciure de bois colorée, de jeunes prêtres, la soutane rele-

vée, tête nue, aidaient les fidèles à dessiner des inscriptions. C'était partout une animation joyeuse. Des promeneurs allaient parmi les groupes, s'arrêtaient pour admirer un motif plus hardi et plus difficile à réaliser que les autres, repartaient plus loin, en attendant la venue de la procession. Au soleil, les dorures d'une croix de bois étincelaient. Sur un drap blanc, un cœur rouge et flamboyant s'entourait d'épines. Devant l'église Saint-Michel, au fronton de laquelle se lisait sur une longue bande de toile blanche l'inscription : *Duce Michaeli Galli Victores*, un grand reposoir avait été dressé. Quatre canons de soixante-quinze, entourés de verdure, étaient rangés devant l'autel. On avait construit deux tranchées, fermées à chaque bout par un amas de sacs. Des soldats les occupaient, de vrais soldats, disait-on. Enfin, au-dessus de l'autel, se trouvaient suspendus plusieurs drapeaux alliés et on avait placé, plus haut encore, sur la plate-forme de l'église, deux grands canons sans les roues. Le reposoir était tout fleuri, et des faisceaux de fusils, avec des clairons, des tambours et des cors de chasse, y avaient été installés.

Par les portes grandes ouvertes de l'église, je voyais que les voûtes disparaissaient sous les drapeaux.

L'heure s'avançait. Les gens, qui craignaient de n'être pas prêts assez tôt, s'affairaient. Cer-

tains s'impatientaient. On se hâtait d'enlever les échelles et les outils, de balayer les trottoirs couverts de déchets. Dix heures sonnèrent. Quelqu'un cria : « Elle arrive ! » Alors, des deux côtés de la rue, on fit la haie. Des jeunes gens, qui n'avaient pas trouvé d'endroit commode, s'en furent en courant, espérant voir la procession plus bas, à un carrefour. J'étais debout contre une porte...

La procession arrivait en effet. J'entendais comme une rumeur encore lointaine, où, sous la mélodie grave des cantiques, se devinaient les murmures des prières. Un groupe d'enfants marchaient en avant. L'un d'eux portait une croix d'argent. Les gens découvraient à son passage. Autour de lui, allait une escorte de petits garçons et de fillettes habillés en anges, avec des ailes de carton, et portant des corbeilles remplies de pétales de roses. Ils y plongeaient leurs menottes et répandaient sur leur parcours une pluie légère. Ensuite venait la musique d'un patronage. Elle fit entendre tout à coup des sons puissants qui couvrirent la voix des chanteurs. Puis ce furent les tambours...

La procession s'avançait. Les gens reculèrent sur les trottoirs. Des prêtres en surplis, un doigt passé dans les feuilles de leur livre de prières, allaient d'un groupe à l'autre, rétablissant l'ordre qui se défaisait sans cesse, exhortant les fidèles. Le son voilé des tambours se mêlait au froisse-

ment des pas. Une autre musique, plus loin, sans doute à la fin de la procession, jouait une marche. Dans la foule des spectateurs, c'était le silence.

Alors, ce fut un défilé de religieuses, baissant la tête sous leurs cornettes blanches et leurs grands manteaux, de femmes tenant des enfants par la main, de jeunes filles qui portaient en sautoir le ruban bleu des Enfants de Marie, de jeunes gens. Tous priaient ou chantaient. Certains visages étaient si beaux que je me sentis comme frappé au cœur. Il y avait, dans les yeux baissés des religieuses, dans le pli de leurs joues, quelque chose de si doux, et chez certaines une telle douleur, que j'en étais comme transporté et je courbai la tête à mon tour. Un enthousiasme me gagnait.

La foule des fidèles devenait de plus en plus épaisse. Elle envahissait les trottoirs, roulait dans la rue étroite, à pleins bords. Il se fit un arrêt. On récita un *Ave*, puis la procession se remit en route. La seconde musique passa. Aussitôt après, ce fut un long cortège de prêtres en chasubles d'or. Ils précédaient le dais qui arrivait dans la fumée de l'encens. L'évêque bénissait, les gens se prosternaient. C'était la fin. Une foule en désordre suivait. Déjà la procession se rassemblait devant l'église. On s'écartait pour laisser à l'évêque le passage libre jusqu'au reposoir. Il y monta, un prêtre tenant sa

traîne, et de là il bénit la foule. J'avais suivi.

Les chants reprirent. Ce fut une clameur immense. On invoquait Dieu, on le suppliait de protéger les armées alliées, de sauver la France, de faire que nos soldats fussent des héros dans la bataille. Devant le reposoir, entouré de ses prêtres, l'évêque, coiffé de sa mitre et la crosse en main, tournait vers la foule un visage grave et plein d'onction. Les affûts des canons, brillaient au soleil comme des glaces et, dans les tranchées, les baïonnettes des soldats lançaient des éclairs au moindre mouvement. L'évêque fit un signe. Les chants s'arrêtèrent aussitôt et l'on récita des prières. Un long murmure parcourut la foule et de temps en temps la forte voix d'un prêtre s'élevait parmi les autres. Puis ce fut encore le silence. Alors l'évêque parla. Tous l'écoutèrent, immobiles. C'est à peine si l'on entendit quelques bruits de pieds vite étouffés. Sa voix était claire, profonde et distincte. « Mes Frères, disait-il, vous devez mettre vos espoirs en Dieu qui nous a envoyé cette guerre pour nos péchés. Cette guerre que nous n'avons pas voulue... le droit... la vaillance de nos troupes héroïques... le péril de la paix... consentons humblement au sacrifice... »

Personne ne bougeait dans la foule. Quand l'évêque eut terminé sa harangue, il se tourna vers l'autel. Les chants recommencèrent. On allait célébrer la messe...

X

Lucie ne parut pas ce jour-là, non plus que les jours suivants. Ce fut Paul, enfin, que je vis. Je le saisis au passage, au tournant d'une rue.

— Où cours-tu?

Il parut très vivement contrarié de la rencontre mais il dut bien vite en prendre son parti, car il me dit d'un ton très calme :

— Bonjour, citoyen.

— Bonjour, répondis-je. Dis-moi, tu sais que j'ai vu Lucie?

— Oui.

— Elle te l'a dit?

— Parfaitement.

— Eh bien, je voudrais la revoir... Voudrais-tu te charger de lui dire que, si elle y consent...

— Je ne crois pas que ce soit dans ses projets, interrompit le gamin. Pour l'instant elle ne veut voir personne. Et d'ailleurs...

— Quoi? Elle t'a dit qu'elle ne voulait plus me voir?

— Oui, citoyen.

— N'importe. Tu lui diras que je ne me sou-

cie pas de savoir si elle veut me voir ou non, mais que j'ai à lui parler.

— Entendu, citoyen.

— Attends... Ce n'est pas tout. Comment vit-elle?

— Pourquoi cela? Elle vit avec sa mère.

— Son père est au front?

— Non. Il est mort il y a longtemps. Avant.

— Travaille-t-elle?

— Bien sûr. Comment ne pas travailler? Elle est dactylo. Oh, dit-il, il y a longtemps qu'elle a tout compris, et qu'elle est venue à nous. Pour l'instant, elle est très malheureuse. Vous savez sans doute qu'ils ont refusé la paix?

Je restai étonné de l'entendre, et, avant que j'eusse pu répondre un mot, il reprit :

— Vous n'êtes pas au courant?

— Non.

— Cela se voit. Vous ne devez pas lire les journaux. Mais cela ne fait rien. D'ailleurs, ajouta-t-il, nous ferons tout sauter bientôt.

— Dis-moi, fis-je, en le saisissant par le bras, est-ce elle qui t'enseigne tout cela?

— La citoyenne Lucie?

— La citoyenne, comme tu dis.

— Je lui dois tout. Elle m'a éclairé. Sans elle, j'en serais encore à avaler leurs bobards sans critique...

« Un imbécile de quarante ans ne s'exprimerait pas autrement, me dis-je. Il mérite des gifles. »

Je me disais cela et pourtant je savais bien que Paul n'était pas un imbécile. Il appartenait à une race d'hommes avec laquelle le monde doit compter, sans laquelle, peut-être, rien ne peut se faire. Il vit de la surprise dans mon attitude et il crut sans doute que je me moquais de lui, car il ajouta :

— Vous tenez un trop grand compte de mon âge, mais chez nous l'âge ne compte pas. On cherche avant tout des gens résolus. Si vous faites un jour partie de notre organisation....

— Quelle organisation?

— Je ne dois pas le dire.

— Il y a bien des choses que tu dois cacher. Je ne te force en rien.

— Vous avez raison, citoyen.

J'hésitais à lui poser une nouvelle question et pourtant je ne pouvais le laisser partir sans savoir.

— Réponds-moi, dis-je, l'as-tu connu, lui?

— Laurent? Je l'ai vu deux fois. Nous n'étions pas d'accord. C'était un mystique.

— Est-ce elle encore qui t'a appris cela?

— Non, elle ne me parle jamais de lui. C'est mon opinion personnelle, citoyen. Après tout, Laurent était un bourgeois. Il s'occupait de ses idées. Les idées n'ont pas de valeur pour nous.

— Qui, nous?

— Les vrais révolutionnaires.

Il se fit là-dessus un silence. Les paroles

qu'il venait de prononcer trouvaient en moi un écho. Que Paul ne fît que répéter des paroles apprises, soit de la bouche de Lucie, soit de toute autre personne de son entourage, qu'importait ! Et d'ailleurs il était peu probable, impossible même, qu'il ne fît que répéter une leçon. Je sentais qu'il était tout entier dans ses propos, foncièrement étranger à tout mensonge. Debout devant moi, il était solidement campé sur ses jambes, bien en contact avec la terre. Toute sa personne exprimait une cohésion parfaite avec les choses, un accord constant, tranquille, éternel. « Pour lui, me dis-je, deux et deux ne feront jamais plus de quatre, ni moins, d'ailleurs ». Je ne croyais pas qu'il eût dit vrai en prétendant que les vrais révolutionnaires méprisent les idées ; ni qu'il eût dit vrai en prétendant que Laurent était un mystique. Les mots le trompaient. Mais ces mots maladroits avaient fait comme un trou de lumière dans mon esprit.

— Tu veux dire, n'est-ce pas, que la révolution n'est pas une affaire d'idées?

— Oui.

— Qu'est-ce, pour toi?

— Une question de mitrailleuses.

— Je m'en doutais bien. C'est aussi l'opinion de Lucie?

— Parfaitement.

— Et... quand tu dis que Laurent était un bourgeois et un mystique, qu'il s'occupait de ses

idées, tu veux dire qu'il n'a pas pensé aux autres? C'est bien cela?

— C'est cela, citoyen.

— Je t'avais bien compris. Et toi, tu penses aux autres? C'est pour les autres autant que pour toi que tu veux la révolution?

— Je la veux pour tout le monde.

Il répondait simplement à mes questions. Ce qui me paraissait le plus étrange chez cet enfant, c'était non pas cette assurance qu'à la rigueur on eût pu trouver chez d'autres, et qui n'eût alors été que de la hardiesse, mais une dignité d'homme sûr de son fait, et que rien ne peut troubler. Il était insensible à ce que les autres pouvaient penser de lui et l'idée qu'il pouvait être ridicule ne l'effleurait même pas. Il ne l'était pas. Il n'était que monstrueux. Je me décidai à le quitter.

— Au revoir. N'oublie pas la commission dont je t'ai chargé.

— Soyez sans crainte.

— Où habite-t-elle?

— A la Croix d'en Bas.

— C'est bon... Au revoir.

Je le quittai et, comme je me retrouvai seul, un nouveau trait de Paul me frappa : repensant à toute notre conversation, je m'aperçus qu'il n'avait pas cherché à me convaincre. Quel signe de force!

La Croix d'en Bas était un des quartiers les

plus misérables de la ville. Il était fait de passages étroits, de rues sans air, sans trottoirs, et quelques-uns avaient un aspect sordide. On y entendait parfois une querelle de soldats, qui se battaient en sortant des lieux mal famés, des cris, des injures, un éclat de rire. Je découvris bientôt la rue où habitait Lucie, rue silencieuse où l'on ne voyait que de rares passants. Mais il était facile d'imaginer comment, le soir, les gens devaient sortir sur le pas de leurs portes, les femmes s'interpellant d'une maison à l'autre tandis que les hommes fumaient. Tant que le jour durait, les conversations devaient aller bon train parmi les cris des enfants jouant à se poursuivre.

J'y vins un soir où l'oncle était en voyage. Un seul réverbère éclairait la rue. Il était posé sur un pignon. Sa lumière falote révélait les fondrières et les ordures, laissant dans l'ombre les façades des vieilles maisons, avec leurs croisillons de bois, leurs joints vermoulus, leurs fenêtres aux petites vitres carrées, leurs toits pointus. La rue était animée, bien que la nuit fût tout à fait proche; mais j'eus beau la parcourir, espérant que Lucie serait peut-être, comme les autres, assise devant sa porte, je ne vis personne. Il me faudrait attendre une nouvelle occasion, un autre voyage de l'oncle, une partie de plaisir. Quand cette occasion se présenta et que je retournai à la Croix d'en Bas

la chance fut pour moi. Lucie était devant sa porte. Elle lisait. Je m'avançai droit vers elle et, sans autre préambule, je lui dis :

— J'ai à vous parler.

Elle leva tranquillement les yeux de dessus son livre et me répondit :

— Pas ici.

— Où?

— A mon bosquet.

— Bientôt?

— Oui.

Je la saluai. Elle reprit sa lecture, et je quittai la rue sans me retourner.

XI

A partir du lendemain, je me rendis tous les soirs au bosquet. C'était le plein été, les vacances. J'étais plus libre. L'oncle, cette saison là, eut sans doute de sérieuses affaires à traiter, car on ne le vit guère à la maison.

Elle ne venait pas. Une fois encore, je rencontrai Paul.

— Souviens-toi de lui dire qu'elle tienne sa promesse, lui recommandai-je.

— Elle la tiendra, citoyen. Elle tient toujours ses promesses!

J'emportais un livre. Je m'asseyais sur le vieux tronc de chêne. Le bosquet était maintenant entouré d'épais feuillages bien verts et robustes, qui faisaient une ombre fraîche. L'entrée était tout embarrassée de lierre et, une fois assis, on n'apercevait plus que difficilement le sentier et la vallée. C'était comme une cachette. Je me mis à aimer cet endroit pour lui-même et j'y revins avec plaisir. Là, je m'appartenais. C'était comme si une délivrance s'était faite en moi, comme si je n'avais plus été coupable de rien. Il me semblait que si j'avais mis à exécution mon

ancien projet de m'embarquer, de m'enfuir, la joie que j'aurais éprouvée alors eût été semblable à celle qui me prenait quelquefois dans le bosquet. Mais il ne s'agissait plus de s'enfuir. Je ne rêvais plus jamais au port, sachant trop bien qu'on ne se fuit pas soi-même et que, n'importe où je pourrais aller au monde, les problèmes resteraient entiers.

Elle entra un soir, comme je lisais. D'abord, elle et moi, nous restâmes sans parler. Ce fut elle qui me demanda :

— Vous vouliez me voir?

— Oui... Je...

Elle attendait sans doute une question précise. Toute son attitude semblait le dire. Elle paraissait venue pour m'entendre, et non pour me parler. Elle restait debout à l'entrée du bosquet.

— C'est à propos de cette organisation, fis-je...

— Que vous a-t-il dit? Il ne devait pas. Ces choses-là doivent encore rester secrètes.

— Il m'a simplement dit qu'il ferait tout sauter bientôt.

— Je le tancerai...

— Allez-vous le battre?

— Non, dit-elle. Je le traite en homme, mais il doit apprendre à se taire. Il faut toujours cacher ses projets, poursuivit-elle. Mais laissons cela.

Je n'étais guère disposé à « laisser cela ».

Il y avait trop longtemps que j'attendais cette rencontre pour céder ainsi dès les premiers instants. Elle fit quelques pas, parut vouloir s'asseoir sur le tronc de chêne, auprès de moi, et enfin resta debout.

— Non, dis-je. Je veux savoir la vérité. Nous n'avons plus l'âge de jouer à la poupée.

— Il se peut, fit-elle, d'un ton sec.

Du bout de son soulier, elle jouait à écraser la mousse par terre. Brusquement, comme quelqu'un qui prend une décision après avoir beaucoup réfléchi, elle leva les yeux vers moi.

— Il vous a dit qu'il ferait tout sauter? demanda-t-elle.

— Oui.

— Eh bien, c'est la vérité. C'est cela que je veux, reprit-elle avec force. C'est à cela que je le dresse. Dites-moi, croyez-vous qu'il soit de taille?..

Qu'importait? Assurément, Paul était de taille à faire quelque chose. Mais, encore une fois, qu'importait? Il ne s'agissait pas de Paul en ce moment, mais de Lucie. Elle reprit :

— Vous le croyez peut-être très intelligent? Mais non. Je l'aurais laissé tranquille, dans ce cas. Il est au contraire remarquablement borné.

— N'est-il vraiment rien de plus qu'un perroquet?

— Si, précisément. Il est quelque chose de plus qu'un perroquet.

— C'est bien ce que je pense! répondis-je. Il ne fait pas que répéter sa leçon.

— Il n'y a pas là de leçon, répliqua-t-elle avec colère en me lançant un regard de mépris. Il est déjà tout ce qu'il peut être ; voilà le prodige. C'est une chance pour moi!

Tant qu'elle n'était pas revenue au bosquet, et que je n'avais fait que désirer de la revoir, j'avais cru qu'il me serait peut-être possible de lui dire qu'à mon tour je voulais agir, que pour moi comme pour elle il n'y avait pas d'autre issue que l'action, et voilà que, au contraire, je me remettais à douter de la valeur de la moindre entreprise, et que je me représentais, avec une sorte d'effroi, combien j'avais failli m'engager à la légère, et accroître mes tourments, l'action la plus timide que j'aurais pu accomplir supposant que j'avais résolu, pour mon propre compte, de grands problèmes qui ne pouvaient l'être sans doute pour personne. Je me dis qu'il viendrait peut-être un jour où Lucie découvrirait elle-même combien toute action, de la nature de celle qu'elle voulait entreprendre, était fausse dans son essence, et que, quand elle prétendait vouloir attaquer le mal non dans ses conséquences mais dans ses causes, elle se trompait encore, les causes n'étant pas là où elle les croyait. Ce jour-là, pensais-je, elle souffrira beaucoup. Mais il était inutile d'essayer de la détourner de son dessein et, si elle devait souffrir un jour

plus encore qu'elle ne le faisait aujourd'hui, personne au monde ne pouvait l'empêcher. L'ardeur qui était en elle avait la puissance d'une loi. Je le vis bien à la façon dont elle s'exclama :

— J'agis par haine... et aussi par amour. Oh, je sais bien qu'il me condamnerait...

— Laurent?

— Oui. Il me disait...

Mais elle n'ajouta rien. Elle baissait les yeux, et il était clair qu'elle se laissait tout entière absorber par un souvenir. Je ne fis pas un geste. Elle resta longtemps ainsi. Puis :

— Oui, dit-elle, à Paul et à bien d'autres, c'est la haine que je veux enseigner d'abord. Il suffit après tout de quelques cœurs purs, pas des gens dépravés... comme vous, ajouta-t-elle, en me regardant dans les yeux.

Le ton dont elle avait prononcé ce mot de dépravé n'était pas celui de l'injure. Il n'y avait pas de colère dans sa voix. Et, d'ailleurs, j'imaginais que Lucie était incapable d'injurier personne sans raison.

— Pourquoi dépravé? demandai-je.

— Parce que, me répondit-elle, vous avez fait passer la douleur du cœur à l'esprit. Vous ressemblez en cela à Laurent. Mais, dit-elle, lui, je l'aimais...

— Et... vous me haïssez?

— Non...

— Du cœur à l'esprit ! Je crois bien vous entendre...

— Des problèmes vous font souffrir, des équations. C'est cela, dit-elle, avec emportement, que j'appelle dépravation. Oui, le comble de la dépravation. Mais la mort et la misère, j'en suis sûre, ne vous touchent pas. Non, ne dites rien, j'en suis sûre, vous êtes un homme de livres. Les livres !

Pour rien au monde elle n'eût avoué alors ce qu'elle devait me confier plus tard, les nuits enthousiastes qu'elle avait passées, il y avait encore peu de temps, à lire dans sa chambre, quand sa mère était endormie. C'était là un secret qu'elle n'eût découvert à personne. Elle avait trouvé, au fond d'une malle, un lot de bouquins, reliquat de la bibliothèque de son père et elle s'en était emparée. Elle lisait en cachette, sa vieille mère s'acharnant comme une maniaque contre les livres. Tout cela, je ne l'ai su que plus tard. Lucie alors lisait jusqu'à tomber épuisée de fatigue. Elle ne se souciait pas de savoir qui étaient ces hommes étranges qui avaient passé leur vie à écrire ces livres, mais il lui semblait deviner quelque chose de la douloureuse contradiction et de la détresse qui les avaient poussés à cela. Mais elle avait bientôt relégué les bouquins dans un bahut en attendant de les jeter au feu. Les livres, selon ce qu'elle prétendait, « ne faisaient qu'embrouiller les questions et tous

enseignaient la lâcheté ». Elle les avait repoussés avec haine, en regrettant le temps perdu. Ce qu'elle désirait savoir, les livres ne pouvaient le lui enseigner, sauf, peut-être certains livres mystérieux, des livres « techniques » malheureusement introuvables... Mais, alors, je ne savais rien de tout cela. Elle haussa encore une fois les épaules et reprit :

— Ce n'est pas tout à fait votre faute.

— Non, Lucie, ne croyez pas cela, m'écriai-je en m'élançant vers elle. Je ne suis pas encore ce monstre... Je puis encore aimer !

— C'est possible, dit-elle... Mais l'amour, dois-je vous apprendre que c'est un acte?

Elle serrait les poings et son menton tremblait. Sa petite figure était blanche comme le papier.

— Non, murmurai-je, je ne suis pas encore ce monstre...

Elle ne m'écoutait plus. Sa pensée n'était plus à mes paroles. Je crus qu'elle allait se mettre à pleurer comme l'autre fois. Elle gémit :

— Ils me l'ont tué, tué !

Alors, sans égards pour sa douleur, emporté à mon tour par la passion de la vérité, je lui dis :

— Non, Lucie, ils ne l'ont pas tué.

De ma vie, je n'oublierai le regard qu'elle me lança. Il y avait dans ses yeux un reproche, un étonnement tout semblables à ceux que l'on voit paraître aux yeux des enfants qu'on gronde, quelque chose de suppliant, comme chez un

coupable qui, sentant qu'on a découvert enfin son secret, tremble de s'entendre crier sa faute et se voit perdu. Je sentis tout cela, et pourtant je n'eus pas l'ombre d'une hésitation. Avec cruauté et une sorte de sentiment de triomphe, je poursuivis :

— Il est parti volontairement, Lucie, il s'est tué.

Elle fut prise d'un tremblement. Ses petites mains s'agrippèrent à la branche d'un sapin. Elle balbutia :

— Je le savais...

— Ah! vous le saviez...

Mais je la vis tout à coup lâcher la branche. Elle tourna vers moi un visage sec et, d'un ton froid, elle dit :

— Ce n'est pas vrai.

— Quoi?

— Ce que vous avez prétendu... qu'il s'était... tué. Vous mentez. Laurent n'était pas un lâche. Il m'avait juré...

Mais elle ne put soutenir un effort aussi violent. Je la vis chanceler. J'étais ivre de la maîtrise de moi-même, de la sûreté avec laquelle je prévoyais ce qui allait arriver et ce qu'il me faudrait faire. « Elle va tomber, me disais-je. Je la soutiendrai dans mes bras. Ensuite, j'irai à la rivière chercher de l'eau. Cela demandera une minute à peine... » Elle se ressaisit. Je la vis se raidir. Et, de la même voix balbutiante

qu'elle avait eue tout à l'heure, elle demanda :

— Pourquoi avez-vous dit cela?

Je faillis répondre : par cruauté pure, stupéfait qu'une pensée aussi odieuse se fût formée dans mon esprit.

— Pourquoi? reprit-elle.

— Mais vous le saviez!

— Oui... Je le savais. Mais n'importe, je vous dis, moi, que ce n'est pas vrai! Elle frappa du pied : « pas vrai ! »

Sa voix tremblait. Un peu de sang rose colorait ses joues.

XII

Elle m'écrivit. Ce fut le commencement d'une longue et fréquente correspondance. Paul nous servait d'intermédiaire. Il était inutile, disait-elle, de se voir souvent. Les lettres suffiraient. Elle avait résolu de me gagner à son projet. Toutes ses premières lettres essayaient de me montrer la nécessité d'agir, et d'agir vite. Elle signait des deux noms enlacés de Lucie et de Laurent. J'étais frappé de la manière directe dont elle s'exprimait. Toujours elle allait droit à son but, sans égards pour rien. Son écriture était franche, hardie comme sa personne, agressive, si bien qu'à lire le moindre billet écrit de sa main, il me semblait toujours la voir. Je lui répondais d'enthousiasme, sans rien cacher de moi-même, avec le sentiment joyeux d'une délivrance, enfin! Que mes lettres pussent la blesser, qu'importait! Elle ne demandait pas à être ménagée et elle était bien capable de rendre coup pour coup.

Lucie ne parlait jamais de la manière dont elle vivait. « Cela n'a pas d'importance. » Il fallut la circonstance exceptionnelle d'une maladie de

sa mère, et diverses rencontres avec Paul, pour que j'apprisse quelques détails sur sa vie. Sa mère était une femme déjà âgée, tracassière, qui se croyait persécutée. Elle vivait péniblement de son métier de couturière. Une fois dans sa vie, elle avait eu assez d'argent pour acheter une machine à coudre, et elle en remerciait Dieu tous les jours. « Sans cette machine, prétendait-elle, nous serions mortes de faim. » Elle en prenait, un soin excessif, et Paul me raconta que tous les samedis après-midi on voyait la mère de Lucie graisser la machine, la fourbir, en cirer le bois avec une attention jalouse. Longtemps, elle avait interdit à Lucie de prendre part aux jeux des enfants, le soir, dans la rue. Mais depuis peu, elle paraissait ne plus guère s'occuper de sa fille. « Elle se détache, me dit Paul. Elle vieillit et pense à elle-même. »

Quant à moi, dans mes lettres, je lui disais tout ce que j'avais été, tout ce que j'étais à présent, avec une grande abondance de détails. Je croyais important de lui parler de l'oncle, de la tante, du drame qui se jouait entre eux. « Si vous ne connaissez pas ces choses, lui écrivais-je, vous ne pourrez pas me comprendre. » C'était une sorte de journal que je lui envoyais. Un jour, je lui racontai tout au long l'histoire du fameux tableau de Rembrandt. Elle me répondit aussitôt que c'était là une niaiserie, qu'il ne s'agissait pas de sa-

voir si Judas avait roulé les prêtres du temple ou si il avait été roulé par eux, mais bien de savoir si notre monde devait être ou non détruit.

Les vacances finirent et je rentrai au lycée. Jamais encore je n'avais éprouvé tant de dégoût, à la vue de cette bâtisse morose. Que signifiait-elle pour moi? C'était un gros mensonge. Je n'y recherchais que la compagnie des blessés. En principe, les rapports entre le lycée et l'hôpital étaient interdits, mais la proximité des cours, la facilité avec laquelle on pouvait accéder aux dortoirs, permettaient de nombreux échanges. Avec certains d'entre les blessés j'avais noué une sorte d'amitié. Ils m'accueillaient, me permettaient d'assister à leurs jeux de cartes ou d'échecs, et parfois nous avions des conversations. Leurs propos ne ressemblaient pas à ceux de mes professeurs. La plupart de ces derniers étaient vieux. Certains même, déjà à la retraite, avaient repris du service. Ils s'employaient de leur mieux à préparer leurs élèves à devenir de bons soldats, et, en manière de devoir de français, il ne se passait guère de semaine où je n'eusse à commenter quelque fragment d'un discours officiel, où il était dit que la France n'était pas une nation de proie, et qu'elle luttait pour le Droit. Les propos des blessés étaient plus simples. Je ne trouvais rien à dire pour commenter ces paroles, et mes professeurs s'étonnaient qu'un élève autrefois brillant

fût tout à coup devenu si nul, presque un imbécile. « Ils se consolent, j'espère, m'écrivait Lucie, en se disant qu'un imbécile peut faire un bon soldat tout comme un autre. »

Au contact des blessés, j'avais senti s'éveiller en moi un sentiment profond de la communion des hommes, et la guerre m'était apparue sous un jour nouveau. La guerre fait aussi naître l'amour, elle faisait vivre les hommes dans une grande fraternité. Souvent, dans les rencontres les plus banales, à l'hôpital, une grande émotion me gagnait. « Mais c'est un poison, me disais-je c'est une tentation encore et je ne dois pas. » Par le chemin de cet amour, ce qu'on voulait m'arracher, c'était mon consentement. Eh bien, non! Jamais je ne consentirais à ce monde et à sa justice. Mais que faire? Et que devenir? Sans cesse, on me répétait au lycée que je faisais déjà partie d'une élite, que je serais un jour un conducteur d'hommes. Mais quelle était cette élite? Où était mon droit à conduire des hommes? Je méprisais les gens qui n'avaient à m'offrir que d'aussi grossiers mensonges. Eux-mêmes, qui étaient-ils ? Faisaient-ils partie de cette élite? Avaient-ils le droit de conduire des hommes? C'étaient tous de pauvres gens dociles, sans grand esprit, sans grande chaleur. Certains avaient leurs fils au front. Ils excitaient tour à tour ma colère et ma pitié. Tantôt, je voyais en eux des comparses ignorants, et tantôt des hypo-

crites et des lâches. Il est vrai, ils ne prononçaient jamais une parole sans se réclamer des sentiments les plus nobles et les plus désintéressés. « Non encore, me répétais-je; je ne puis m'associer à leurs mensonges ». C'était la parole même de Laurent, et l'acte désespéré de mon ami me hantait. Pourtant il me venait de temps en temps comme un bonheur. C'était, une joie sans cause, mais plus puissante que tout. Le monde était beau malgré la douleur et l'injustice! « Vous êtes un lâche, m'écrivait Lucie. Leurs dieux vous ont empoisonné. Le monde est ignoble... »

Je ne croyais à aucun dieu.

XIII

De nouveau, le vent soufflait et les ardoises du toit claquaient. Cela faisait, la nuit, comme un roulement de tambour qui me tenait éveillé. Certaines nuits, comme l'autorité militaire devait faire donner l'alerte d'incendie, l'appel sinistre de la corne d'alarme se mêlait au vent. Les gens avaient beau savoir qu'il ne s'agissait que d'une alerte, j'entendais toujours, aussitôt après le son de la trompe, des volets battre à grands coups contre les murs, et des pas se précipiter dans les rues, ordinairement si tranquilles.

Les après-midi des jeudis et des dimanches, je descendais dans la cuisine, près du feu. Nous reprenions nos quartiers d'hiver. Dehors, il faisait froid. Les rues étaient pleines d'une boue jaune où les souliers enfonçaient. Au long des boulevards, dans le jardin public et dans les cours du lycée, les arbres étaient noirs et nus.

Novembre arriva. C'était la première fois que la Toussaint revenait depuis la mort de Laurent. Ce jour-là, la pluie se mit à tomber dès le matin. Dans le cimetière, où, de bonne heure, je me ren-

dis avec ma tante sur les tombes de mes parents, les sentiers étaient si glissants qu'il fallait s'accrocher aux grilles des monuments pour ne pas tomber. De chaque côté de la rue qui conduisait au cimetière, des marchands avaient improvisé leur étal. Abrités sous des bâches ruisselantes, où l'eau avait formé des poches, ils offraient des chrysanthèmes blancs et chevelus, et des petits pots de sable qu'on avait le matin même ramenés de la grève dans des tombereaux. Des femmes en deuil, retroussant leurs jupes souillées de boue, s'approchaient des marchands en fermant leurs parapluies. Je les voyais se pencher, choisir une fleur, ôter leur gant de laine noire pour fouiller dans un petit porte-monnaie aux fermoirs affaissés. Puis, d'un pas vif, menu, presque alerte, elles se dirigeaient vers la porte du cimetière ouverte à deux battants. Alors, comme elles franchissaient cette porte, elles faisaient le signe de la croix.

La tante rentra. Je restai dans le cimetière. La pluie avait cessé. Des gens priaient sur les tombes, d'autres arrachaient les mauvaises herbes, plantaient une fleur. On entendait aller et venir le battant rouillé de la vieille pompe où des enfants endimanchés puisaient de l'eau. Ils passaient dans les allées, crottés, tenant à deux mains la boîte de conserve trouée qui leur servait d'arrosoir et qu'ils cacheraient, une fois la toilette de la tombe finie, derrière la

croix, avec le petit râteau. Le carré des soldats était entouré de chaînes. Un lourd monument le marquait. Les tombes étaient couvertes de fleurs.

Les cloches sonnaient, mais ce n'était plus, comme le jour de la Fête-Dieu, un son allègre et enthousiaste qu'elles jetaient dans le ciel. Elles sonnaient doucement. Parfois même elles semblaient s'arrêter, puis le glas recommençait, comme un rappel. Sous le ciel bas, épais, le mouvement de l'air était doux et faisait penser à des espaces maritimes. Vers dix heures, le cimetière se vida. C'était l'instant où, le jour de la Fête-Dieu, la procession s'était mise en route. A ce moment là, elle montait vers l'église Saint-Michel. Aujourd'hui la façade de l'église était nue et triste, noire de pluie; il n'y avait plus de reposoir. Les gens gravissaient les degrés, en foule. On allait célébrer une messe pour les soldats morts... tout comme on avait célébré une messe le jour de la Fête-Dieu pour demander la victoire.

Après la messe, un long cortège se forma sur la place, l'évêque en tête, entouré d'officiers, du préfet, du maire et de toutes les autorités de la ville. Des musiciens aux instruments voilés de crêpe se mirent à jouer la marche funèbre de Chopin. La foule s'ébranla, lentement, sous la pluie qui s'était remise à tomber. Ce n'était pas une foule chantante, mais une foule

triste et accablée. Par les allées bordées d'ifs taillés en cône, au cimetière, elle se répandit, entoura le carré des soldats. Les musiciens se turent. Une voix s'éleva. Les discours commençaient....

XIV

Elle me permettait maintenant d'aller l'attendre à la sortie de son travail, le soir après six heures, mais ces rencontres étaient bien rares, il fallait qu'elles eussent quelque but précis et notre correspondance n'en continuait pas moins. Ces soirs-là, j'errais dans les rues dès quatre heures. J'étais certain d'être battu si j'étais surpris par l'oncle, ou par l'un de mes professeurs qui s'étaient institués les surveillants bénévoles des anciens internes logés en ville, et qui ne manqueraient pas de me signaler. Cette surveillance, ils l'exerçaient avec d'autant plus d'exactitude que depuis quelque temps on avait relevé sur les murs de la ville des inscriptions subversives faites à la craie, et qui, croyait-on, étaient l'œuvre des lycéens. Mais j'avais tout de suite reconnu là un trait de Paul et je m'en étais moqué. Je me sentais de plus en plus porté à me moquer de ce que Paul pouvait faire, et ses inscriptions n'arrêtaient pas longtemps mes regards. La rue était si vivante! Quelle différence, avec ce qu'elle était autrefois!

Depuis le début de la guerre, la population

de la ville avait plus que doublé. Un grand nombre de réfugiés, la plupart misérables, vivaient chez nous, et il en arrivait encore. La garnison avait triplé, et souvent les artilleurs baraqués au port remontaient le soir en ville. Cela faisait, dans la rue principale, une foule épaisse, diverse, animée, bruyante, et qui semblait gaie. C'était partout des uniformes différents, des visages de tous les pays : des Sénégalais, des Marocains, une bande de « Tommies » qui traversait la rue en sifflant, un groupe de blessés qui sortaient d'un café, malgré la consigne, des Italiens, avec leurs petits manteaux verts trop courts. Je me mêlais à cette foule. Les commerçants étaient sur le pas de leur porte. Vingt fois, je remontais et descendais la rue sans me lasser, jusqu'au moment où sonnait l'heure d'aller retrouver Lucie. Mais, je l'ai dit, ces rencontres étaient bien rares. Elles cessèrent même tout à fait bientôt, et notre correspondance fut interrompue. Je respectai le silence de Lucie. Je m'interdis de paraître à la Croix d'en Bas et dans les rues qu'elle parcourait ordinairement, en rentrant chez elle, et où j'étais sûr de la rencontrer. Son silence ne pouvait avoir qu'une raison grave, qu'elle me communiquerait elle-même quand le moment serait venu. Mais je continuais à errer dans les rues après la classe, tant je trouvais là un repos et un plaisir.

Un soir, il se fit un attroupement au milieu

de la rue et j'entendis des éclats de voix. Un homme à la jambe de bois, brandissait une canne. Près de lui, un soldat, jeune, à peine âgé d'une trentaine d'années, marchait, poussant une bicyclette. Et l'homme à la jambe de bois criait :

— Tu n'es pas à ton aise, pas vrai, vicomte, tu voudrais bien t'en aller, monter sur ta machine, mais tu n'oses pas !

Le soldat ne tournait même pas la tête et il était visible qu'il faisait de grands efforts pour paraître ne pas entendre les paroles du blessé.

— Embusqué ! cria celui-ci, et frappant à grands coups de sa canne sur sa jambe de bois : Entends-tu comme elle sonne, vicomte? Entends-tu?

— Ah ! laissez-moi, cria le vicomte, à bout de patience.

— Te laisser? Attends un peu, vicomte, je vais te faire la conduite jusqu'au bout de la rue. Ne marche pas trop vite. Tu vois bien que je ne peux pas avancer...

Le vicomte eût été bien empêché de marcher vite ou d'enfourcher sa bicyclette. La foule était trop dense autour de lui. De temps en temps, le blessé expliquait à ses voisins, d'un ton calme :

— C'est un vicomte. Il est vaguemestre. Bonne place. Dis donc, vicomte, tu as encore tes deux jambes. Ecoute un peu, vicomte, entends-tu?

Et de nouveau un grand coup de canne tombait sur la jambe de bois. Autour des deux hommes, les gens observaient le silence. Personne ne songeait à s'interposer et le blessé conduisit le vicomte, comme il l'avait promis, jusqu'au bout de la rue. Là, il lui dit :

— A la prochaine, vicomte. Je te ferai la conduite à chaque fois que je te rencontrerai...

Le vicomte se hâta de monter sur sa machine. Alors seulement des cris s'élevèrent et il s'enfuit sous les huées. Cette lâcheté de la foule m'indigna. Je partais, quand, devant moi, debout sur le trottoir et les mains dans les poches, je vis Paul.

— Tu as crié comme les autres? lui demandai-je en l'abordant.

— Pour qui me prenez-vous? me répondit-il. Je ne crie jamais. Cela n'avance à rien. Ce camarade se trompe.

— Le blessé à la jambe de bois?

— Parfaitement. Il perd sa force.

— Alors, tu n'approuves pas ce qu'il a fait?

— Non. Crier est inutile. Il faut s'organiser. On comprend bien pourquoi il a fait ça, mais sa manière d'agir est trop personnelle.

— Et la tienne, quand tu écris sur les murs?

Son visage se rembrunit. Il réfléchit. Evidemment, il se demandait comment j'avais pu deviner la chose et il me le dit en propres termes :

— Comment l'avez-vous su?

— Ça n'est pas très difficile, répondis-je, quand on te connaît un peu.

— Ah...

— Mais as-tu agi d'une « manière personnelle », ou bien as-tu obéi...

— Cela ne vous regarde pas, citoyen.

— Très bien. Encore une question : que fait Lucie?

— Elle fait une retraite. Personne ne peut la voir. Si vous avez quelque chose à lui dire, tant pis. C'est impossible pour le moment. Elle ne me répondrait même pas...

Il était sept heures et la rue se vidait. Les commerçants fermaient leurs boutiques.

— C'est bon. Adieu.

— Au revoir, citoyen...

La retraite de Lucie dura plusieurs semaines. Enfin, je reçus un billet où elle me disait qu'elle croyait bien qu'il valait mieux que nous ne nous revoyions pas. Elle ne donnait pas de raisons, mais je fus frappé de deux choses: il n'était plus du tout question de « faire » quoi que ce soit, et le billet était signé de son seul nom.

XV

Si mal préparé et si cancre que je fusse, je passai convenablement mon bachot.

— Et maintenant que vais-je faire? demandai-je à l'oncle.

— Ce que tu vas faire? dit-il... Tu crois sans doute que je vais t'envoyer dans une ville de Faculté, te payer des études supérieures, t'entretenir à faire la noce? A d'autres. Tu resteras ici et tu travailleras sous mes yeux.

— Mais oui, oncle.

— Sous ma surveillance. Tu prépareras tes examens seul et tu y réussiras. Sinon...

— Très bien, oncle.

— Et si tu ne peux faire un professeur, tu feras un répétiteur. Ça ne sera pas si mal pour toi.

— Si tu veux, oncle.

— Non, ce n'est pas si je veux que tu dois dire. Tu seras l'un ou l'autre, tu entends bien.

— Mais oui.

— Car après tout, ajouta-t-il d'un air plein de fiel, tu es trop bête pour faire un représentant comme moi et, ma carte de vins, ce n'est

pas à toi qu'elle ira. D'ailleurs je ne suis pas encore décidé à mourir.

Il éclata de rire en disant ces mots et il se tourna vers la tante. Il lui demanda :

— Te souviens-tu à quel âge est mort mon père?

— A quatre-vingt-sept ans, répondit-elle.

— Alors, compte! s'écria l'oncle triomphant. Et regarde-moi bien, j'irai plus loin que lui encore...

— Mais, dit-elle, personne ne veut ta mort.

— Tais-toi, si tu as quelque bon sens...

Elle se tut, effrayée. Quant à moi, j'avais pris une telle habitude de ces scènes que je demeurai impassible. Je savais bien que je pouvais de plus en plus facilement tromper la surveillance qu'il prétendait exercer sur moi. Depuis quelque temps les sorties de l'oncle devenaient plus fréquentes. Je guettais ces moments-là pour m'échapper, et j'allais retrouver Lucie.

En réponse à son dernier billet je lui avais demandé un nouveau rendez-vous. Comme d'habitude cet échange de messages s'était fait par l'entremise de Paul, mais un Paul tout nouveau, fier d'avoir laissé les vêtements de l'enfance et revêtu un bleu de mécanicien. Il devait quitter la ville bientôt et aller travailler « en usine » près de Paris.

— C'est la dernière fois que je vous porte un billet. Lucie accepte, mais elle me charge

de vous dire que c'est vous qui l'aurez voulu...

— Voulu quoi?

— Je n'en sais rien. Et ce n'est pas mon affaire.

— Encore des mystères, m'écriai-je. Mais il faudra bien qu'elle s'explique...

— Elle vous dira peut-être à vous... Mais rien, après tout elle est libre et ça ne me regarde pas.

— Que veux-tu dire ?

— Rien.

— Si... Tu as une arrière-pensée?

— Je ne dirai rien.

— Oh! petite tête de fer, je sais bien que tu ne diras rien. Adieu! adieu...

Au rendez-vous, j'avais vu arriver... une jeune fille. Lucie avait abandonné ses toilettes sévères et pauvres d'autrefois. Et c'est bien autrefois qu'il fallait dire. Elle ressemblait maintenant à ces jeunes filles que je croisais tous les jours dans la rue. Son petit chapeau noir avait été remplacé par un chapeau de paille blanche orné d'un ruban rose. Elle portait une robe légère, grise, serrée à la taille par une ceinture de cuir noir. Il me sembla qu'elle s'était parfumée!

— C'est vous! dis-je...

— Oui, c'est moi. Vous me trouvez transformée?

— Vous n'êtes plus la même, sûrement. Vous n'êtes plus Lucie. C'est cela que Paul ne voulait pas me dire... Mais, est-ce possible? Avez-vous?..

— Vous avez voulu que je vienne, me répondit-elle, eh bien; je suis venue. A présent, je viendrai toujours. A moins qu'à votre tour, vous ne vouliez pas...

— Mais, Lucie, je ne vous juge pas. Je... viendrai.

— A la bonne heure!

J'étais rentré chez moi malheureux, poursuivi par la nouvelle image de Lucie, si nouvelle que, vraiment, il ne pouvait s'agir que d'une autre personne, une autre Lucie, tout à fait étrangère à l'amie de Laurent. Etait-ce possible? En si peu de temps elle avait pu changer ainsi? Mais quoi, avait-elle véritablement changé? Est-ce que le fait de s'habiller autrement, d'être devenue une jeune fille, de se parfumer, voulait dire que son âme ne fût plus l'âme ardente que je connaissais? Je la revis. Quand je voulus faire une allusion à notre correspondance passée, elle me posa la main sur la bouche. Elle me dit :

— Laissons cela.

— Quoi! Laisser cela?

— Il vaut mieux.

— Oh! Lucie! il s'est fait un grand changement en vous. Je ne vous reconnais plus.

— Je le sais, dit-elle.

— Expliquez-moi...

— Non, plus tard, peut-être.

Je me dis qu'il ne fallait plus la voir, que je ne devais plus revenir à ces rendez-vous,

maintenant quotidiens. Et pourtant j'y revins pendant près de deux mois. Un plaisir nouveau et puissant m'entraînait. Tant que je me trouvais loin d'elle, je pouvais la juger durement, me promettre de ne plus la voir, mais, quand je descendais avec elle dans la vallée j'oubliais mes promesses. J'étais heureux sans savoir pourquoi.

XVI

Un après-midi, comme j'étais enfermé dans ma mansarde, et que je relisais les lettres de Lucie, la porte s'ouvrit avec fracas, et l'oncle apparut. Je me sentis perdu.

— Que fais-tu là? me demanda-t-il, d'une voix doucereuse, en voyant le geste que j'esquissais pour dissimuler les lettres dans mon tiroir, ne bouge pas, montre-moi ça. Quoi? Des lettres?

Il tendit la main pour les prendre, mais je résistai. Il y eut une courte lutte. Le chapeau de l'oncle roula par terre, et un dictionnaire latin qui était posé sur le rebord de ma table s'effondra avec un gros bruit. Je reçus un coup en pleine figure et je chancelai. L'oncle m'arracha les lettres des mains. Il s'approcha de la fenêtre.

— Une femme? demanda-t-il.

Je ne répondis pas.

— Vas-tu le dire, canaille? Vas-tu avouer, ou je t'assomme?

De nouveau, je refusai de répondre. Alors il s'avança sur moi, la main haute, mais un cri l'arrêta.

— Pour l'amour de Dieu! Que se passe-t-il?

C'était la tante qui venait d'entrer dans la mansarde. Un instant plus tôt, elle était assise dans sa cuisine, en train de faire briller les clous dorés de son petit sabot de bois, un sabot grossièrement sculpté dans le chêne et qu'elle avait fait elle-même dans sa jeunesse, durant les longues veillées d'hiver, à la campagne. Elle avait tout à coup entendu, dans ma mansarde, des bruits de pas, et la chute d'un objet pesant sur le plancher, le dictionnaire. Elle était accourue. Au moment où elle entra, j'étais, paraît-il, assis sur une chaise, et l'oncle, le visage en feu, s'avançait sur moi.

— Mais pourquoi donc? dit-elle. Qu'a-t-il fait?

Les yeux de l'oncle se plissèrent. Il fixa la tante, puis il croisa lentement les bras.

— Serais-tu sa complice? dit-il entre ses dents.

— Mais complice de quoi?

Il brandit les lettres qu'il avait saisies à poignée, et les jeta sur la table. Quelques-unes s'envolèrent sur le plancher.

— Tiens... Tiens, lis cela, mais lis donc, si tu veux savoir pourquoi...

Le regard de la tante fut tel à ce moment que je ne pus retenir un cri :

— Non, tante, ce n'est pas vrai. Ce n'est pas ce qu'il dit. Ne le crois pas.

— Ce n'est pas vrai?

— Non, non, non.

— Oserais-tu le répéter?

J'étais habitué aux manières canailles de mon oncle, mais elles ne m'intimidaient pas. Il parlait comme un charretier prêt à se colleter.

— Non, dis-je, ce n'est pas ce que tu prétends..

— Ah, c'est ainsi! Tu nies quand je te prends la main dans le sac? Vas-tu avouer?

— Non.

Je reçus un second coup.

— Oh! Oh! gémit la tante, en voyant qu'un peu de sang coulait de mes lèvres, oh! mon Dieu...

Elle s'approcha de moi, mais je la repoussai. J'aurais tant voulu qu'elle ne fût pas venue dans cette mansarde!

— Laisse-moi, tante, ce n'est rien, je t'assure...

L'oncle, comme frappé d'une inspiration, s'était mis à ramasser les lettres qui avaient volé sur le plancher, et, repoussant la tante, qui allait prendre ma chaise, il s'y assit. Je le regardai faire. Il avait l'air parfaitement calme d'un employé qui s'absorbe à son bureau dans une besogne délicate. Il paraissait classer les lettres, les regardant les unes après les autres, avec beaucoup d'attention. Il se leva brusquement, ferma la porte, tourna la clé deux fois dans la serrure et revint s'asseoir devant ma table. Il avait agi sans nous accorder le moindre regard, comme si tout

en fermant la porte il n'avait cessé de poursuivre une idée. La tante restait près de lui. Elle le frôlait presque. Rien qu'en allongeant le bras, elle aurait pu toucher son dos puissant, courbé en ce moment de telle sorte que l'étoffe de sa veste était tendue à craquer. Elle l'avait cru parti, elle l'avait vu enfiler cette veste, mais, au moment de quitter la maison, il s'était ravisé. Il n'avait pu résister au désir de me tourmenter et il était monté chez moi à pas de loup.

Le geste qu'il fit en quittant la table fut si brutal que ma tante poussa un petit cri. Il eut un mauvais sourire en me voyant debout. Et moi, malgré l'effroi que je vis se peindre sur le visage de la tante, je ne pus maîtriser ma colère et je lui dis :

— Brute... Laisse ces lettres.

Mais il n'était plus d'humeur à frapper et il se contenta de rire.

— Laisse.

— Oh! Oh! Elles sont à moi...

— Rends-les-moi, ou bien...

Il posa son épaisse main sur le tas de lettres devant lui et me dit :

— Viens les prendre.

— Lâche!

Je crus qu'il allait me frapper. Mais, comme tout à l'heure, il rit.

— Mon garçon, dit-il, tu n'es pas de force. Je les ai, je les garde.

— Soit...

— Sais-tu bien ce que je tiens là sous la main? reprit-il en se tournant vers la tante. Ce sont les lettres d'une femme, bien qu'il prétende le contraire. Oui, oui, d'une femme, qui l'aurait cru? Un pareil freluquet! Mais ce sont des lettres d'une nature particulière, reprit-il d'un ton de grandiloquence et de persiflage, pas des lettres d'amour, à proprement parler. Il s'agit d'une femme, une certaine Lucie, dont le principal souci paraît être de faire tout sauter. Comprends-tu quelque chose à cela?

— Faire tout sauter? Que veux-tu dire? demanda la tante. Je ne comprends pas.

— Je l'aurais parié, s'exclama-t-il en riant aux éclats. Mais je me demande...

Il choisit une lettre parmi les autres.

— Pourquoi cette lettre est-elle signée de deux noms? Qui est ce Laurent?

Je ne répondis pas.

— Tu ne veux pas répondre?

— Non.

— C'est son amant?

Je pleurai de rage. Il sourit en voyant mes larmes. Et moi, j'avais honte. « Je devrais le tuer », pensais-je. Mais j'étais lâche.

— Voilà deux ans que dure ce petit manège, reprit-il en s'adressant à la tante, du moins si j'en juge par les dates. C'est bien cela, réponds ?

— Non.

— A ton aise. Il paraît aussi qu'elle ne veut pas donner de détails sur sa vie, que cela n'a pas d'importance. Elle ne pense qu'à son projet. Quel projet? Tu ne veux pas le dire?

— Non.

— Faire tout sauter, parbleu! Imbéciles... Mon garçon, je t'engage à mieux choisir tes relations une autre fois. Tu ne te douterais jamais de quoi se plaint ce freluquet! Il se plaint que le boulanger ne donne jamais le poids du pain et qu'en langue commerciale le quart vaille cent vingt grammes. Il paraît aussi qu'on lui enseigne des mensonges au lycée et que moi-même...

— Diras-tu, interrompis-je, que j'ai aussi menti sur ce dernier point?

— Assez!

— Soit.

— Où sont les autres lettres? les dernières.

— Il n'y en a pas.

— Rupture? Cette singulière correspondance est interrompue depuis deux mois. Et ce Laurent? Disparu? Les dernières lettres sont signées de la seule Lucie. Tu ne veux pas répondre?

— Non.

Il se mit à trembler. « La colère le reprend », me dis-je. Ses mains frémissaient, comme il essayait de remettre les lettres en un paquet. Il les saisit à pleine poigne et, tout d'un coup, il me les jeta au visage.

— Tiens ! Salaud... Qu'est-ce que ça peut me faire à moi, toutes ces bêtises ?.. Va donc avec ta Lucie. Et toi, dit-il, en se tournant vers la tante, tu es là à nous regarder...

Il ramassa son chapeau. Sans doute, au cours de cette scène, ne l'avait-il jamais perdu de vue. Il courut à la porte et voulut l'ouvrir, oubliant qu'il l'avait lui-même fermée à double tour. Alors sa colère fut sans bornes. Il secoua la porte comme un fou et la serrure sauta. Il s'élança dans l'escalier.

XVII

Je me promis enfin d'exiger de Lucie qu'elle me dît son secret et, en allant au rendez-vous, je me répétais ma promesse. Nous nous rencontrâmes au bosquet.

Le soleil de dix heures baignait la vallée. Le ciel était haut, limpide comme l'eau des sources à l'aube. Cette grande lumière élargissait l'espace, reculant l'horizon jusqu'à des limites extrêmes. Le pays, franc de toutes brumes, était entièrement découvert. Les flancs de la vallée, élevés et rapides, sans rien pourtant d'abrupt, s'enflaient en courbes douces, tombaient d'une seule chute sur la prairie jaune, pelée par endroits, où s'élevaient parmi les touffes vertes des buissons d'épines les fûts de quelques peupliers. Au travers de la prairie le ruisselet était comme du plomb fondu sous le soleil.

Une équipe de prisonniers était occupée à ouvrir des sentiers parmi les aubépines et les genêts. Les uns montaient une cabane en planches destinée à leur servir d'abri. Leurs marteaux retentissaient sur le bois neuf; d'autres creusaient la terre à coups de pelle et de pioche sous

la direction d'un sergent. Un troisième groupe poussait de petits wagonnets remplis de terre et de cailloux. Le heurt sourd des pioches, le grincement des roues sur les rails, l'avalanche des pierres qui roulaient jusqu'au bas de la pente, quand on renversait le wagonnet, tous ces bruits étaient élargis, emportés du fond de la vallée par-dessus ses bords, jusqu'aux maisons d'un petit village dont les ardoises étincelaient comme des miroirs, jusqu'à la mer. Entre ses lointaines falaises à peine plus distinctes qu'un trait de crayon, la mer dessinait une baie large, presque blanche. Quatre rochers, comme de gros points noirs, se dressaient sur cette étendue immobile, d'un bleu laiteux très doux et plein de lumière. Il n'y avait pas un souffle de vent.

Lucie était assise auprès de moi.

— Je voudrais être en mer, me dit-elle. Comme il ferait bon. Pas vous?

— Si.

— On irait avec les pêcheurs, toute la journée. On se laisserait porter. Avez-vous jamais été en mer?

— Non.

Elle se tut. « Il faut que je lui parle, pensais-je, et je le ferai aujourd'hui même. » Il y avait trop longtemps que je reculais et il fallait en finir.

— Descendons-nous? me demanda-t-elle.

— Si vous voulez.

Aussitôt elle se leva, et, courant, elle dévala d'une traite le petit sentier. Elle avait ôté son chapeau, qu'elle tenait à la main, et le vent de sa course faisait voler ses cheveux. Je n'avais pas bougé. Tout en bas, elle s'arrêta. Je l'entendis rire, puis, se protégeant les yeux de son bras replié, elle me cria :

— Venez-vous?

Alors je courus à mon tour jusqu'en bas du sentier et, au passage, je lui pris la main et je l'entraînai. Nous courûmes ensemble tant qu'à bout de souffle elle se laissa tomber dans l'herbe. Elle appuyait ses mains sur ses seins, en souriant, et je voyais ses petites dents fines et blanches.

Nous étions venus près du ruisselet. Là, les bruits de la vallée semblaient diminués, fondus dans le murmure de l'eau, sauf que, à chaque fois que l'on déchargeait un wagonnet, l'éboulis des pierres crépitait sur la pente et faisait en arrivant en bas, comme une lourde détonation. Nous étions allongés dans l'herbe. Nous restâmes ainsi un long moment sans rien dire. Enfin je me redressai.

— Lucie, dis-je...

Elle devina, sans doute à mon air, que j'allais lui dire quelque chose de grave, car je la vis pâlir et elle murmura :

— Qu'avez-vous?

— Il me faut enfin savoir...

— Taisez-vous... N'êtes-vous pas bien ici? Que voulez-vous savoir, mon Dieu?

— Je veux savoir pourquoi vous avez tellement changé.

Je n'avais pas osé la regarder. J'avais parlé les yeux baissés. Elle ne répondit pas et je répétai :

— Pourquoi?

Alors, pour un instant, l'ancienne Lucie reparut. Je revis dans ses yeux noirs la même flamme qu'autrefois, et j'entendis une voix ardente, bien connue, prononcer tout près de mon oreille :

— Parce que le malheur n'existe pas. Parce que je veux vivre!

En même temps, elle m'entoura la taille de ses bras et laissa tomber sa tête sur ma poitrine. Je voulus la repousser. Elle répondit à mon geste par une étreinte plus serrée.

— Non... Ne t'en va pas, dit-elle d'une voix étouffée. Alors je l'étreignis à mon tour. « Ne t'en va pas, disait-elle... ne t'en va pas. » Je lui pris la tête dans les mains, je lui caressai les cheveux, cherchant ses lèvres. Elle ferma les yeux... Alors, comme j'allais à montour l'étreindre, comprenant que c'était cela que j'avais voulu, que j'avais cherché depuis tant de jours, peut-être même depuis le premier instant où je l'avais connue, il me vint au cœur un sentiment si amer que je ne pus retenir un sanglot. Elle

crut, sans doute, que c'était un sanglot de bonheur et je la vis soupirer en se serrant contre moi encore. Elle se cacha la tête dans ma poitrine, ne bougea plus. Je la regardai : c'était cela, Lucie, l'amie de Laurent! C'était cela, moi! « Assez! Assez! » éclatai-je en la repoussant avec une brutalité odieuse. Mais elle s'accrochait à moi. Je lui saisis les mains, dont je voulais dénouer l'étreinte. Elle résista. Ses petits seins durs s'écrasèrent contre mon cœur. Le vent chassa sur ma bouche une mèche de ses cheveux, je sentis ses jambes contre les miennes. « Assez! Assez! » Elle résistait encore, sans un mot, la respiration courte et obstinée. A la fin, elle lâcha prise en poussant un petit cri de douleur. Je lui avais tordu les mains. Elle roula dans l'herbe.

Un instant plus tard je me retrouvai éloigné d'elle de plusieurs pas. Elle était à genoux et paraissait considérer avec attention un peu de sang qui brillait sur sa main : dans le geste brutal que j'avais fait pour lui échapper, une bague que je portais au doigt lui avait fait une légère blessure. Elle regardait cette tache de sang avec de grands yeux. Elle porta sa main à ses lèvres et cracha.

— Pourquoi restez-vous là? dit-elle... imbécile! Allez-vous-en.

— Oui. A l'instant.

A peine m'étais-je éloigné, que je l'entendis

rire derrière moi. Je revins près d'elle. Elle répéta :

— Allez-vous-en.

— Etes-vous mal?

— Laissez-moi... Ou plutôt, attendez. Ne partez pas sans savoir que vous êtes un... imbécile! Elle cria le mot. A présent, je me donnerai au premier venu, tu entends, à qui voudra...

J'élevai les mains, dans un geste de désespoir et de conjuration, et je m'éloignai à grandes enjambées. Je gagnai le coteau, j'entrai dans le petit sentier. Elle cria encore une fois :

— Je ferai comme je l'ai dit... A qui voudra.

XVIII

On parle d'abîmes... mais l'abîme était sous mes pieds. Lucie avait quitté la ville, et jamais plus je ne devais entendre prononcer son nom. Un grand silence se fit en moi, et il est probable que je changeai d'une manière visible, car l'oncle déclara que je « voulais devenir un homme ». Parole sarcastique. Jamais, sans doute, il ne m'avait autant méprisé.

Il ne s'agissait pas, pour moi, de devenir un homme, mais au contraire de cesser d'être un homme comme les autres, de refuser ma part de la honte commune. Laurent avait donc eu raison en tout; à mes yeux, son acte n'était plus un acte farouche, dicté par la chaleur de la passion et de la douleur, mais un acte juste et nécessaire. Je ne voulais pas dire que son acte fût un acte de justice, et, dans mon esprit, le mot juste avait la valeur concrète que lui donne un ouvrier chargé d'assembler les différentes pièces d'une machine. Il me restait à l'imiter. L'amour de Lucie ne l'avait pas retenu. C'est qu'il le savait pourrissable avant même qu'il ne fût pourri. Moi, je l'avais vu pourrir. Je savais à présent

quelle était la mesure de l'amour, et la mesure de mon cœur.

Il me fallait lutter pour chasser de mon esprit l'image de Lucie. Elle y revenait sans cesse. Oui, je l'aimais. Je ne poussais pas la lâcheté jusqu'à vouloir prétendre le contraire, et je tremblais de tous mes membres au souvenir de l'affreuse promesse qu'elle avait faite en me quittant. Mais, allons! ce qui me faisait souffrir, ce n'était pas l'idée qu'elle était perdue pour elle-même, mais bien l'idée qu'elle était perdue pour moi.

Je me mis à épier les sorties de l'oncle et, profitant d'un moment où il avait laissé ouverte la porte de son bureau, j'y pénétrai, et je m'emparai de son revolver. L'arme dans ma poche, je remontai tranquillement dans ma mansarde. Jamais je n'avais été aussi calme. Le contact de l'acier, dans ma main, me donnait du courage. Je tenais enfin une certitude et un espoir : seule, me disais-je, la mort est pure...

Une fois rentré dans ma mansarde, j'examinai le revolver. C'était une petite arme noire, un browning, lourd dans la paume de ma main. L'oncle devait en prendre grand soin, car il était soigneusement graissé. J'en ôtai le chargeur. Il contenait six petites cartouches que je fis, l'une après l'autre, glisser dans mes doigts. Puis, je m'assurai du bon fonctionnement de l'arme, je replaçai les cartouches dans le char-

geur, quand la porte s'ouvrit et la tante apparut. Je n'eus que le temps de tout dissimuler dans mon tiroir.

— Tu travailles? me dit-elle.

— Oui, tante, répondis-je avec le plus grand calme, mais j'entendais battre mon cœur dans ma gorge. Avait-elle vu le revolver? La pensée qu'elle avait pu me surprendre en train de jouer avec l'arme me faisait trembler. Je lui dis :

— Tu voulais quelque chose?

— Non, te voir seulement.

Rien dans son attitude ne me permettait de croire qu'elle m'eût surpris.

— Tu veux t'asseoir, tante?

— Non... puisque tu travailles.

— Tu ne me déranges pas.

— Eh bien, je reste... Il vient de sortir. As-tu remarqué? Il était de bonne humeur, ce midi. Il faudra faire bien attention, ce soir, quand il rentrera...

Elle resta longtemps dans la mansarde, assise auprès de la fenêtre. Je feignis de m'absorber dans un travail, mais plus le temps passait et plus l'agitation me gagnait, si bien que je dis :

— Tante... je sors.

— Où vas-tu?

— Une course... Un livre dont j'ai besoin et qu'il me faut prendre à la bibliothèque. Je ne serai pas longtemps dehors...

Elle descendit avec moi. J'avais laissé le revol-

ver dans le tiroir de ma table! Si elle m'avait vu, elle remonterait sûrement dans la mansarde et elle ouvrirait le tiroir. Mais, une heure plus tard, quand je rentrai, je trouvai le revolver tel que je l'avais posé : personne n'était venu.

...La tante semblait remplir la maison comme une ombre. Je la trouvais partout, dès que j'ouvrais une porte, dès que je franchissais un palier. « Comment! Tu étais là, tante? » « Oui, je rangeais. » « Je te croyais à ta cuisine?» « Mais non, mon petit, tu vois, j'étais là à ranger cette armoire. » Et, si je descendais à la cuisine, un instant plus tard, je la trouvais en train de repasser. « Tiens! Tu repasses, à présent? Je te croyais à ton armoire? » « Oh! l'armoire, répondait la tante, en souriant, c'est fini depuis un bon momoment. » Je remontais dans ma mansarde. A peine étais-je installé à ma table, que la porte s'ouvrait doucement et la tante entrait. « Je ne te dérange pas? » « Mais non, tante... »

Il me semblait qu'elle était devenue plus craintive. Jamais, selon sa propre expression, elle n'avait tant « cassé ». On ne comptait plus les verres, les assiettes, les bouteilles qui, depuis quelques semaines, lui étaient tombés des mains, et s'étaient brisés sur le sol. Elle tressaillait au plus léger bruit. Dès qu'une porte s'ouvrait, dès qu'une chaise craquait, elle plantait là son ouvrage, et courait visiter la maison en tremblant. Elle ne pouvait supporter que je la quittasse un

instant, et, si je sortais, elle m'accablait de questions, me chargeait de courses et me recommandait de rentrer au plus tôt.

Un matin, comme je revenais de faire une course et que je m'étais attardé, la tante, quand elle m'eut ouvert la porte, tomba dans mes bras. Ses yeux se révulsèrent. Elle avait les dents serrées. Je la soulevai, et l'emportai dans sa chambre, où je l'étendis sur son lit. Puis je courus chercher de l'alcool, du vinaigre, pour lui en frotter les tempes. Rien n'y fit. Il fallut lui ouvrir la bouche de force avec le manche d'une cuiller pour lui faire avaler une gorgée d'alcool. Alors elle parut revenir à elle. Ses yeux s'ouvrirent. Elle voulut parler.

— Parle, tante... que dis-tu? fis-je, en me penchant sur elle et en lui maintenant sur le front un linge mouillé.

— Ne... dis rien à l'oncle, surtout, dit-elle.

— Sois sans crainte. Es-tu mieux?

— Oui.

Sa voix était plus claire déjà. Elle referma les yeux et je restai assis près d'elle. On aurait dit qu'elle allait s'assoupir mais d'un geste maladroit elle chercha ma main et la saisit. Elle l'étreignit fortement.

— Tu ne me quitteras pas, dis, mon petit?

— Oh! tante... Jamais, tu entends, dis-je, en posant mes lèvres sur son front. Je vivrai pour toi seule...

Alors un sourire éclaira son visage, et je l'entendis qui murmurait comme pour elle-même :

— Je suis contente...

... Elle seule m'avait empêché de mettre mon projet à exécution. « Et pourtant, me disais-je, c'est une dernière lâcheté de ma part. Je me sers de l'amour de ma tante comme d'un bouclier. Ah! laissons! laissons... Puisque je ne puis vivre avec le monde comme Lucie, ni me tuer comme Laurent, je vivrai, mais hors du monde. Je refuserai de participer aux injustices des hommes. Je me bâtirai moi-même ma maison, je gratterai moi-même la terre qui me nourrira, et la tante viendra avec moi! Je l'arracherai à l'oncle... Près de moi, elle retrouvera une vie jeune, pure... » Je m'enivrais de ces pensées. Fuir le monde injuste, où l'amour même est une trahison...

L'oncle était un obstacle à toute action. Un autre obstacle aussi dangereux, c'était le service militaire. J'y échappai. L'oncle sut, le moment venu, mettre en jeu à mon profit les mêmes influences qui avaient su l'écarter de l'obligation commune. Il me dit d'ailleurs, avec son cynisme habituel, qu'il n'avait pas été poussé à cela par un sentiment d'humanité, mais bien par l'amour de la tricherie et de la ruse. Peu m'importait. Leur guerre, d'ailleurs, était finie, et j'avais assisté au grand spectacle de l'armistice.

Pour moi, ce grand spectacle n'avait été qu'un délire. Je m'étais trouvé saisi par la foule; elle m'avait emporté, dans les cris, les chansons et les claironnades. Des femmes s'étaient suspendues à mes bras. J'avais suivi la meute qui traînait des canons, des minenwerfer, des casques et des bonnets allemands arrachés aux édifices, où ils étaient exposés en trophées depuis des mois. La foule hurlait, tournoyait, ivre de joie, de cris et de vin. « Les voilà donc, me dis-je, ils crient et ils chantent à présent et pendant plus de quatre années ils ont laissé faire! » J'allais, la tête vide. Je cherchais une issue. De toutes parts, j'étais prisonnier. Et partout dans la foule je croyais voir Lucie, chantant au bras d'un matelot...

Je trouvais enfin la force de m'arracher aux femmes accrochées à mes bras et de me réfugier sous une porte, mais de là le spectacle était plus hideux encore. « Non, non, me dis-je, je vivrai sans eux. »

Je résolus de m'enfermer et de travailler. Il me fallait au plus tôt gagner de l'argent, si peu que ce fût; ensuite, attendre patiemment une occasion favorable.

Cette occasion, je ne l'attendis pas longtemps. L'oncle, qui se vantait de survivre à toute sa famille, mourut brusquement d'une crise d'angine de poitrine. Son agonie dura à peine quelques heures.

XIX

J'ai entendu raconter qu'une mère et ses trois filles se mirent à danser de joie, le jour où la mort les délivra de leur tyran. Elles firent la ronde, dans la chambre même où reposait le cadavre. Ce fut, dirent-elles plus tard, l'instant le plus heureux de leur vie.

Elles ne songeaient nullement à insulter le mort. Depuis de longues années, elles avaient tout supporté avec patience et jamais elles ne lui avaient voulu le moindre mal. Elles ne purent, sans doute, se commander. Pourtant l'une des filles prétendait qu'au moment de la mise en bière elle avait fondu en larmes, tant le visage du mort avait gardé un air de souffrance. Mais ce n'avait été que des larmes rapides, dont elle avait vite perdu le souvenir.

Nous ne dansâmes pas, ma tante et moi, quand nous vîmes l'oncle étendu sur son lit, les yeux clos, la bouche serrée, les mains raidies sur un crucifix. Un mouvement de regret douloureux se dessinait autour de ses lèvres, comme une moue enfantine, et il y avait dans la chute des joues, dans une mèche grisonnante qui lui re-

tombait sur l'oreille, quelque chose de si triste et de si tendre, que je ne pus, comme la jeune fille, retenir mes larmes. Assis dans la chambre mortuaire, je le veillai, la nuit qui précéda l'enterrement. Il me semblait que toute sa vie il avait eu honte de quelque chose et qu'enfin il était délivré. Il ne cherchait plus à se dérober. Je pouvais le regarder à l'aise. C'était comme si la mort lui avait rendu des larmes.

Des pensées si nouvelles en moi, si propres à détruire ce que j'avais cru qu'il était, je ne pouvais les accueillir sans combat. Je sentais, avec une crainte dont rien n'exprimera la force, qu'elles s'emparaient de mon esprit, y dressant une nouvelle image de l'oncle, la seule qui désormais vivrait en moi, associée au remords. Quel renversement des rôles! Je me sentais coupable. Ainsi, il y avait eu en lui quelque chose d'humain, que j'avais ignoré, une douleur, qu'il avait peut-être désiré me confier, et jamais je ne m'étais prêté à cette confidence. Quand, pour un instant, la tante vint me retrouver, je n'osai pas lever les yeux vers elle. J'avais peur de lire en elle des pensées semblables aux miennes.

Rien de l'expérience passée, ni de celle de la tante ni de la mienne, ne pouvait prévaloir, cette nuit-là, contre cette petite moue et ces larmes cachées. L'avenir me parut effrayant. Je restai ainsi jusqu'au matin accablé comme un coupable. Ce ne fut qu'aux premières lueurs du

jour que je me ressaisis. Je me levai de ma chaise, d'où je n'avais pas bougé, et je me penchai sur le cadavre. « Non, dis-je, cette petite moue, ces larmes cachées, cette mèche si tendre, tout cela n'est qu'un mensonge. C'est ta dernière ruse, ton dernier calcul, et tu espérais bien que j'en serais dupe. Fini. Je suis libre. »

Je quittai alors la pièce, résolu à ne pas lui accorder même un regard jusqu'au moment où on l'emporterait.

On l'emporta donc! La tante pleurait, et je maudissais ces larmes. Je n'avais plus, pour cet homme qui avait su mentir jusque dans la mort, qu'une haine où je trouvais la force, je devrais dire la colère, de vouloir un nouvel avenir et de réaliser mon projet. Quand nous rentrâmes du cimetière, je m'approchai de la tante et je lui dis :

— Tante, il faut oublier...

— Quoi! me répondit-elle, oublier? après tant d'années!

— Il le faut, tante.

— J'oublierai, dit-elle, avec le temps, peut-être.

Il ne nous laissait que des dettes. Quand il nous fallut régler les affaires, nous vîmes que la maison du Grand Vent était couverte d'hypothèques. Elle ne nous appartenait plus. Depuis près de trois années, l'oncle n'avait guère vécu que d'emprunts, et c'est à peine si la vente des

meubles qui nous restaient pourrait suffire à couvrir les dettes.

— Eh bien, tante, ne voilà-t-il pas le moment venu de me faire répétiteur, comme il le voulait?

— Sans doute, répondit-elle. Tu n'as pas de métier.

— C'est cela! Pas de métier. J'adresserai ma demande aujourd'hui même au ministère. Sais-tu qu'il nous faudra quitter la ville?

— Oui? dit-elle. Est-ce bien vrai?

— N'en doute pas. Et d'ailleurs, ajoutai-je, voudrais-tu encore vivre ici?

Elle ne répondit pas à ma question.

XX

Quelques semaines plus tard, je fus nommé répétiteur à C...

— Eh bien, tante, dis-je, en repliant ma nomination, il ne nous reste plus qu'à partir.

— Partons, dit-elle, vendons ce qui reste. Va trouver Gasnier.

« A peine y aura-t-il de quoi payer les dettes de l'oncle, me dis-je, mais tant pis. Les dettes d'abord, les dettes avant tout! » Les dettes payées, il resterait peut être juste de quoi prendre nos billets de chemin de fer. Tant mieux! Il ne fallait pas que les choses fussent trop simples. Je trouverais le moyen de vivre malgré tout, de cacher ma misère et celle de la tante. Dans ma nouvelle situation, c'était là un point capital, mais facile à réaliser, mon but ne consistant pas uniquement à établir des comptes exacts, bien qu'il fallût d'abord admettre que j'en étais capable. Mais, ce point acquis, il s'agissait d'une chose plus difficile, à laquelle je pensais nuit et jour avec ravissement. Depuis si longtemps, j'attendais une occasion semblable, j'avais depuis si longtemps le

désir de me trouver enfin maître d'une réalité! La mort de l'oncle m'apportait cette réalité tant souhaitée. J'en éprouvais un plaisir mêlé de remords et d'angoisse, qui me parut aussi coupable qu'autrefois mon désir de m'enfuir à bord d'une de ces petites goélettes que je voyais au port. En même temps, je me sentais délivré, libre, entré dans une vie nouvelle, où rien ne ressemblerait à l'ancienne et dont je serais le maître. C'est ainsi que la banalité de ma situation m'apparaissait à travers des rêves, sans lesquels, probablement, j'aurais jugé inutile de monter dans un train.

Partir était un grand bonheur. Je détestais cette triste maison du Grand Vent, trop vaste, cette ville obscure. Mais elle, la tante? Je n'osais y penser. A présent qu'elle était comme moi, libre, tout paraissait aisé, et pourtant il me restait une appréhension, et je me disais : « Supportera-t-elle une vie nouvelle? Vivra-t-elle ailleurs? »

Il fallait se hâter de régler les affaires, c'est-à-dire de vendre les derniers meubles. J'arrangeai ma cravate, j'endossai une veste noire, ma veste de deuil, déjà froissée, que j'avais jetée sur mon lit parmi d'autres vêtements, et, prêt à sortir, je me penchai à la fenêtre. Le ciel était couvert et humide. Entre les pavés déchaussés de la rue, l'herbe était grise et comme salie de boue.

— Sors-tu? me demanda la tante.

— Oui, tante, à l'instant. Je vais chez l'homme d'affaires.

Elle tenait dans ses mains quelque chose qu'elle cachait sous son tablier.

— Que portes-tu là?

— Oh, ce n'est rien. Tu vois, dit-elle, en relevant son tablier, c'est mon petit sabot.

Je me penchai pour examiner le sabot. Je le regardai comme si je le voyais pour la première fois. Du coin de son tablier, la tante frottait les clous. Un vilain désir me traversa l'esprit. Je fis un geste, comme pour m'emparer du sabot et le jeter par la fenêtre. Mais la tante, levant sur moi des yeux craintifs, ouvrit les mains, et laissa tomber le sabot dans son giron, comme pour dire : « Que vas-tu faire? » et elle demanda :

— Eh bien, le vendons-nous aussi?

— Pourquoi le vendre?

— Non?

— Emportons le sabot! Donne-le moi, tante, confie-le moi. Je le mettrai, dis-je, je sais où. Ne nous laissons pas arrêter par un maudit petit sabot. A présent, je sors. Je m'en vais chez l'homme d'affaires. Il faut en finir au plus vite. Gasnier donnera l'argent. Il l'a promis...

La tante me remit le sabot. Je le posai sur la table.

— Ne crains rien, tante.

— Oh, que craindre? Mais... sors-tu ainsi, tout de même? pas rasé que tu es... Regarde un peu.

Je saisis la canne de l'oncle. Jamais je n'avais porté de canne. C'était pour moi une chose nouvelle, non sans importance.

— Mais c'est mieux ainsi. Pourquoi se raser? Je ne brosserai pas non plus mes souliers. C'est mieux.

Je sortis vivement. J'étais plein d'espoir et de colère, mais aussi plein d'une certaine crainte qui me rendait furieux contre moi-même. J'avais besoin de tout mon sang-froid, et je me sentais agité.

« Ils vont me voir à l'œuvre, pensais-je. Je connais leur fourberie. Ce sont des gens sans esprit. » J'allais avoir affaire à des « hommes de glace », des hommes « d'action ». « Et moi-même, ne suis-je pas un homme d'action? Est-ce que je ne prépare pas une grande action? » Oui, il fallait tout vendre. La tante y consentait. Pour elle, avais-je cru, tout appartenait *encore* à l'oncle, et l'oncle s'opposait à cette vente. Mais elle consentait. Elle acceptait ce départ, et non plus cette fuite, avec un calme auquel je ne m'étais pas attendu. Peut-être se cachait-elle de moi? Je l'épiais, mais je ne trouvais dans ses yeux que cette profonde souffrance que je connaissais depuis tant d'années, et qui paraissait étrangère aux circonstances. Je me reprochais mes chimères et je reprenais espoir, mais j'attendais avec angoisse l'instant où le train s'ébranlerait. « Alors, quel-

que chose en elle parlera. Elle fera un signe. Que ce jour arrive bientôt! Mais, d'abord, voyons les hommes de glace. Pas de pitié pour eux, et s'il le faut... »

Ma main se crispa douloureusement sur la canne. « Je perds la tête. Pas de pitié pour les hommes de glace? Est-ce moi qui dis cela! Si nous en venions aux coups, tout serait perdu. » De ma canne, je frappai violemment le trottoir.

Le jour même de l'enterrement, Gasnier s'était approché de moi à la porte du cimetière, et, me prenant par le revers de ma veste: « Diable, jeune homme, avait-il dit... ne faites rien sans moi. » Je me rappelais très bien la scène. Gasnier, qui était petit, levait vers moi sa grosse tête chauve, sa barbe, ses binocles à monture d'argent. Brusquement je m'étais écarté. « Pourquoi? Quoi donc? Ah, c'est à cause de cette bouche et de ce sourire... » Mais Gasnier ne s'était pas offensé. « Rien sans moi, avait-il repris. Je sais mieux que vous ce que pouvait avoir votre oncle. Nous étions de vieux amis. Quand vous voudrez, je vous donnerai une somme, les yeux fermés. Vous n'aurez à vous occuper de rien. Parlez-en à votre tante... » J'avais à peine répondu. « Oui, oui, murmurais-je en marchant, une somme! On ne parle jamais de ce Gasnier sans ajouter : c'est la plus grosse fortune liquide de la ville. Il peut vous avancer

cinq cent mille francs si vous voulez, recta. »

Depuis peu, j'avais noté que certaines façons de dire m'exaspéraient à un point que je jugeais moi-même ridicule, et récemment j'avais entendu prononcer devant moi, à plusieurs reprises, et toujours à propos de Gasnier, ce mot *recta*, et j'en étais venu à voir là une offense personnelle. « Mais comme c'est enfantin! Cela vient de la fatigue et des préoccupations. »

En fait, depuis la mort de l'oncle, la fièvre ne m'avait pas quitté. Chaque jour, j'établissais un nouveau plan de vie. Je pensais tantôt à gagner Paris, tantôt à m'expatrier en Afrique, au Canada, ou dans une île du Pacifique. Mais comment imposer à la tante un aussi lointain exil ?

Entraîné par mes songes, j'arrivai devant l'étude de Gasnier. J'aurais tout donné au monde pour en avoir fini. Une vraie puanteur sortait des paperasses collées aux murs de cette antichambre, qu'éclairait faiblement un papillon de gaz. « Le gaz doit brûler du matin au soir, dans un pareil tombeau », me dis-je.

Des inscriptions peintes sur les vitres dépolies des portes indiquaient l'étude, la caisse et le cabinet particulier de M. Gasnier. Un commis d'une quinzaine d'années, pâle et tavelé, traversa l'antichambre. Ses yeux clignaient.

— Qui... Qui... voulez-vous? bégaya-t-il.

— M. Gasnier.

— Un instant... Veuillez...

— Mon Dieu, interrompis-je, saisi de la maigreur du commis, de son teint de malade, de son air grave et timide, travaillez-vous ici toute la journée?

— Oui, monsieur.

— Quel tombeau! Est-ce partout pareil? Je veux dire dans cette maison? Est-ce partout ainsi?

— Oui. Il faut allumer partout... Mais pardon, monsieur...

— On vous tient, dis-je, voyant qu'il ne voulait pas répondre à mes questions. Vous n'avez pas de temps à perdre en bavardage. Portez cette carte.

Je pris place sur une banquette de bois adossée au mur. Je n'attendis pas longtemps. Le commis ouvrit la porte du cabinet de l'homme d'affaires et me fit signe d'entrer.

C'était un sous-sol, bas et carré, troué d'un soupirail que bouchaient de vieux rideaux. L'endroit était si encombré par ses deux bureaux de chêne, larges et bien assis sur leurs gros pieds, son fauteuil de cuir râpé destiné aux visiteurs, ses chaises de paille, ses cartonniers verts à anneaux de cuivre, que j'hésitai à faire un pas. Au-dessus du bureau de Gasnier, un petit papillon de gaz, semblable à celui qui éclairait si mal l'antichambre, laissait couler sa lumière jaune sur des piles de papiers écrasés par de

lourds galets. La flamme du gaz, en tremblant, projetait des ombres légères sur les affiches collées aux murs, et je vis danser devant mes yeux les mots : « A vendre... Maison de maître avec garage... En l'étude de... » Toutes ces paperasses exhalaient une odeur fétide qui se mêlait à l'odeur de l'encre fraîche et du tabac. Gasnier se leva, colla son porte-plume derrière son oreille, et s'avança vers moi les mains tendues.

— Ah, bah! Je ne m'attendais guère... Mais asseyez-vous donc, là, là, diable! dans le fauteuil...

Sa voix était trouble, sans écho. Tant de papiers aux murs faisaient un épais matelas. Il revint s'asseoir devant son bureau en prenant mille précautions pour ne rien renverser. Il sourit d'un air bonasse.

— Voyons... Qu'y a-t-il pour votre service? demanda-t-il d'un ton obligeant.

Je restai un long moment à le considérer avant de répondre. J'étais comme fasciné par cette barbiche sale, ce crâne nu, gris comme un carton usé, cette bouche desserrée, ce regard faux, plein d'attente et de qui-vive derrière les binocles. « Oui, c'est bien cela, pensai-je, un homme de glace, ou de fer... C'est comme un mur. Que suis-je pour lui? Et surtout auprès de lui? Comme cette pensée est pénible... pénible », me répétais-je à moi-même... Dès le premier regard que j'avais jeté sur cet homme, j'avais compris que j'avais espéré quelque chose de lui.

Il me vint un dégoût de moi-même. Je me jugeai bas et sot Ainsi, j'avais cru qu'il suffirait de venir là, dans ce bureau, cette trappe, et d'expliquer « franchement les choses » à Gasnier. J'avais espéré, malgré mes belles tirades contre les hommes de glace. Je me sentis rougir de honte et comme un enfant je baissai la tête.

— Je pars, balbutiai-je, sur un ton d'excuse, ce qui accrut mon malaise et ma colère. Je m'enferrais bêtement.

Un éclair de joie brilla dans les yeux de Gasnier. Il attendait cette parole.

— Comment, diable! s'écria-t-il, jouant la comédie de la surprise. Ah, bah! Et vous emmenez la tante? Quelle nouvelle!

— Oui, je l'emmène.

— Ah, bah!

Il se mit à tambouriner des doigts sur le rebord de son bureau. Pendant un instant, je n'entendis que le tapotement mat des doigts de l'homme d'affaires et le tic-tac de la pendule Empire posée au milieu de la cheminée, entre deux candélabres de bronze. Je jouais gauchement avec ma canne. Gasnier enfin rompit le silence.

— Vous nous quittez donc, et vous n'avez pas voulu partir sans venir me serrer la main... comme ami de votre oncle, bien entendu. Je...

— Laissons l'oncle en paix, interrompis-je, en

regardant mon interlocuteur en face. Je suis venu dans un but précis...

Gasnier se leva, s'avança jusqu'à la porte que j'avais laissée entr'ouverte, et la ferma.

— Parlez, dit-il. Nous sommes absolument seuls.

Il était habitué à dépouiller ses victimes dans le plus grand secret.

— Etes-vous toujours dans les mêmes intentions? demandai-je.

Une attaque aussi franche ne le déconcerta pas. Il vint se planter devant moi, et, se fourrant les mains dans les poches, il leva les yeux au ciel.

— C'est plutôt à vous, qu'il faudrait demander cela.

— Comment? Ma présence ici...

— Soit, convint Gasnier, si vous étiez venu il y a quelques jours, je vous aurais dit oui, recta...

— Recta, m'écriai-je, en bondissant...

Ma canne tomba sur le plancher. Gasnier crut à un mouvement d'enthousiasme et il en conçut, j'imagine, de grandes espérances. Il savait que je manquais d'argent, mais que j'en eusse besoin au point de me mettre dans un tel état de passion sur une simple parole...

— Oui, recta, répéta l'homme d'affaires. Malheureusement, j'ai eu de lourdes échéances, ces derniers temps. Et, d'une voix douçâtre, qu'accompagnait un regard jésuite par-dessous

les binocles : « Vous voudriez sans doute une avance? »

— Je veux tout!... Il faut liquider cette affaire séance tenante...

Et je m'avançai d'un pas. Gasnier m'écarta doucement. Il avait une grande habitude de ce genre de scène.

— Ne criez pas, dit-il. Diable! Pourquoi s'emporter? Je comprends votre situation. De l'argent? de l'argent! ils sont tous à me demander de l'argent... Eh! s'il ne tenait qu'à moi...

Il fit quelques pas dans le bureau. Il penchait la tête et paraissait méditer, les mains dans les poches. Je repris ma place dans le fauteuil.

— Finissons-en, dis-je, exaspéré par sa promenade et ses airs profonds. Vous savez bien qu'il ne tient qu'à vous...

Gasnier se dressa sur la pointe de ses bottines et tourna sur lui-même comme une toupie. Son pied vint frapper le plancher, comme pour un appel à l'escrime. Ses mains n'avaient pas quitté ses poches. Il pencha le buste, releva le menton.

— Qu'y a-t-il à vendre?

Je lui tendis une liste. Gasnier s'approcha du papillon de gaz et examina le papier en hochant la tête. Je le regardais faire, sans un mouvement. Enfin, il ôta son binocle :

— Nous allons peut-être nous entendre, dit-il. Quand partez-vous?

— Demain.

— Demain! Ces jeunes gens sont extraordinaires. Croyez-vous que les affaires se règlent ainsi?

— Pourquoi pas?

— Non. Il faut le temps. Avez-vous seulement une procuration de votre tante?

— Oui, là voilà, m'écriai-je, sentant que je touchais au but et que j'étais décidément perdu. Vous savez bien ce que valent toutes ces choses que je vous propose. Donnez-moi la somme. Oh, je saurai bien vous échapper, à vous et à vos pareils. Donnez la somme.

— Que voulez-vous dire?

— N'importe. Donnez la somme.

— Quelle somme?

— Vous me l'avez promis...

— Moi?

— A la porte du cimetière. Allez-vous prétendre?...

— Qu'ai-je promis? Mais rien du tout! Je vous ai mis en garde, simplement, honnêtement, pour que vous ne vous laissiez pas rouler. De nos jours, mon cher monsieur, il faut tellement prendre garde!

— Des filous comme...

— On ne peut mieux dire, interrompit Gasnier. Des filous, parbleu, c'est le mot juste. Et, soudain, grave : « Ecoutez, cher monsieur, j'étais l'ami de votre oncle, un homme qui, malgré les

apparences, avait très bon cœur. Eh bien, pour le neveu, je veux bien faire quelque chose. Combien voulez-vous de tout ça?

« Il a voulu me faire peur » pensai-je, « mais l'affaire est trop bonne pour lui. Il ne la laissera pas filer; même si je l'insulte grossièrement, même si... » J'étais accablé. Des désirs contradictoires me traversèrent l'esprit. Je pensai tout laisser là.

— Vous avez grand tort de jouer avec moi, murmurai-je. Donnez ce que vous voudrez, pourvu que je puisse payer les dettes. Et à propos, repris-je, il faudra que vous vous chargiez de cela... Non, laissez-moi dire. Nous ferons un papier. Je pars demain. Je n'ai pas le temps de voir les créanciers. Vous réglerez les choses vous-même. Il y a plus de vingt mille francs de dettes. Allons! que me donnez-vous?

Gasnier posa sa main à plat sur son bureau.

— Eh bien, dit-il, vingt mille francs, c'est exactement la somme que j'allais vous proposer, d'après votre liste.

Je n'eus pas un mot. « C'est fini, me dis-je. Je suis dépouillé. Canaille! » Mais l'autre reprit :

— Notez que s'il ne s'agissait pas de vous rendre service... En général, des affaires de ce genre, vous savez, je ne les cherche pas. Voyez les difficultés où je vais me trouver! Il va me falloir entrer en rapport avec des tas de gens que je

ne connais pas, et puis il peut se trouver des irrégularités. Enfin, c'est dit.

— Non!

— Comment, non?

— Il me faut encore...

C'était mon dernier effort, et mieux eût valu, sans doute, employer ce reste d'énergie à étrangler le bonhomme. Mais j'étais rendu. Tout s'écroulait. Dans ce désastre, je me raccrochais à une seule idée : il fallait prendre le train le lendemain, il me fallait de l'argent séance tenante.

— Il faut ajouter... deux mille... deux mille cinq cents francs, dis-je, sans savoir moi-même comment ce chiffre s'était formé dans ma tête.

Gasnier eut un sourire contraint.

— Soit, dit-il. Soit! Il ne sera pas dit que j'aurai lésiné, bien que... Enfin, nous voilà d'accord. Appelons Félix. Nous allons tout régler. Quant à vos deux mille cinq cents francs, les voilà.

Il prit les billets dans son portefeuille et me les tendit. La porte s'ouvrit. Félix entra. C'était le jeune commis qui m'avait introduit. On signa des papiers auxquels je ne compris rien. Tout fut bâclé en quelques secondes. Alors, je relevai ma canne et me dirigeai vers la porte. Gasnier me tendit la main.

— Et quittons-nous bons amis.

— Laissez, fis-je en me reculant.

Il rougit. Ses victimes, ordinairement, n'hési-

taient pas à lui serrer la main. Il ne sut pas se maîtriser.

— Vous m'insultez? Chez moi...

Mais je plongeai mon regard dans le sien.

— Menteur!

— Oh! Oh! fit-il... L'oncle vit toujours.

Ce fut comme un coup de fouet pour moi.

— L'oncle? Quel oncle?

— Il est dans vos yeux.

— Prenez garde, m'écriais-je, la canne brandie, et prêt à frapper. Ah! vilain homme...

Je tournai les talons et m'enfuis. La tête me faisait mal. Je me mis à marcher à grands pas, pressé d'arriver à la maison, mais soudain, rebroussant chemin, j'entrai dans un petit café.

XXI

La tante, qui m'attendait avec impatience, accourut à ma rencontre, dès que j'eus ouvert la porte de la cour.

— Eh bien? me dit-elle.

Je tirai de ma poche l'argent que m'avait donné Gasnier et je dis :

— Voilà tout, mais nous sommes libres...

— Est-ce là tout?

— Oui, tante, mais il paye les dettes.

Elle serra tristement l'argent dans une petite bourse qu'elle portait en sautoir.

— Voilà tout, dit-elle simplement. Et avec cela nous devons faire tant de choses!

— Mais moi, tante, je voudrais qu'il n'y eût rien, m'écriai-je avec emportement, pas un sou! Alors, on verrait. Figure-toi que j'ai rencontré dans un petit café...

— Tu es allé au café?

— Oui, tante, en sortant de chez l'homme d'affaires. Eh bien, donc, j'ai rencontré là ce gros homme qui est venu ici quelquefois déjeuner avec l'oncle...

— Belet, sans doute?

— Lui-même. Voilà qu'il m'interpelle. « Votre oncle, me dit-il, a bien fait de mourir. J'avais parié avec lui... »

— Qu'as-tu répondu?

— Je lui ai demandé : « Combien? » Le personnage n'a pas bronché. « Cinq cents ». Je lui ai jeté l'argent...

La tante n'eut pas un mouvement. « Est-elle indifférente à cette perte de cinq cents francs »? me dis-je. Je ne pouvais le croire. Mais elle me sentait en colère et elle n'osait rien dire.

— Donne-moi à boire, demandai-je, et je vins m'asseoir à la table.

Elle ouvrit son buffet, le buffet même où autrefois était enfermé le malaga, et elle en sortit une bouteille de vin et deux verres. Je vidai le mien d'un trait.

— Tant d'argent, dit-elle enfin.

— Mais qu'aurais-tu fait, tante? Tous des Belet, de sales chiens bâtards qui ne pensent qu'au maudit argent. Ce Gasnier ne m'a pas donné le quart de la valeur...

— Laisse donc.

— Ne pourrait-on... tout leur donner, que ce soit fini une fois pour toutes? Et à propos... ne vaudrait-il pas mieux, tante, que tu me confies ces deux billets?

Je la regardai, inquiet de ce qu'elle allait répondre. Elle eut un petit geste de surprise.

— Quoi, notre argent? dit-elle.

— Oui... Mais écoute-moi, tante, repris-je, honteux d'avoir formulé une telle demande, garde les billets. Il est inutile après tout que tu me les confies.

— Oh! si, dit-elle, en les tirant de sa bourse. Tiens, les voici.

— Cela ne te contrarie pas, tante?

— Que tu es enfant, me répondit-elle. Prends donc ces billets.

Je les pris comme si je les avais volés. Ce qu'il pouvait y avoir là de blessant pour ma tante, je n'y voulais pas penser. Après tout, ce ne pouvait être qu'une blessure d'amour-propre qui serait bientôt guérie. Et qu'était-ce qu'une blessure d'amour-propre, auprès du bonheur que je voulais lui donner, et de la réalisation de mon projet, à laquelle cet argent était nécessaire?

— Aie confiance en moi, répétais-je une fois de plus, en mettant l'argent dans ma poche. Tu ne seras pas déçue!

Vingt fois déjà je lui avais fait cette promesse. Elle répondit simplement :

— Tu sais bien qu'à présent tu es le maître.

Je l'entends encore prononcer ces paroles; je la vois, debout près de son buffet, dont elle refermait les portes, et après tout ce temps passé j'éprouve encore, à ce souvenir, le même trouble et la même défaillance. C'était comme si j'avais attendu depuis longtemps qu'elle prononçât ces paroles. Et voilà qu'elle les avait dites!

— Oh! non, non, tante.

— Quoi donc? fit-elle en se retournant.

— Ne parle pas ainsi. Ne dis pas un mot pareil.

— Et pourquoi donc?

— Cela me fait mal. Il faut que tu veuilles librement.

— Mais oui... Je veux tout ce que tu veux.

— Patiente seulement un peu. Quand mon projet sera réalisé, nous serons heureux sans eux, contre eux, peut-être. Ah! Je n'aurais pas dû dire cela. Mais patiente! Quand j'aurai fait cette maison...

Elle ne répondit que par un soupir et sortit. « Manque-t-elle de confiance en moi, me dis-je, croit-elle que je rêve? Mais je la ferai, cette maison, je jure que je la ferai, et de mes mains. »

Le lendemain, jour de notre départ, mon premier soin fut de courir chez le coiffeur. Chose étonnante, à travers tous les événements de la semaine passée, je n'avais cessé de penser à ce coiffeur comme dans un rêve. J'avais laissé pousser ma barbe, dans le dessein d'aller me faire raser une heure avant de monter dans le train, ce que je fis en effet. Une fois assis devant la glace, quand le coiffeur commença à me savonner la figure, je me sentis comme délivré. En même temps, j'attendais qu'on me posât des questions. L'idée que j'étais venu là exprès pour cela me traversa l'esprit, et je me sentis agité

comme la veille quand je me rendais chez Gasnier. Et sans doute l'étais-je bien davantage à la pensée que je répondrais docilement à tout. Quelle faiblesse! Et c'était moi qui avais conçu ce but élevé et qui tremblais devant la question d'un coiffeur! Mais le coiffeur ne m'adressa pas la moindre parole.

Sorti de là, je repris bientôt mon calme au tournant de la rue, accaparé par une nouvelle et vaine image, l'image de moi-même, fraîchement rasé, tenant une valise à la main, et montant en wagon.

La tante m'attendait à la maison. Je lui donnai à porter la couverture de voyage, et je pris les deux valises. Il faisait froid. Pendant la nuit il avait plu et les rues étaient boueuses. La tante trottait à petits pas vifs. Elle avait relevé le col de son manteau d'hiver, et je ne voyais plus que ses joues douces, ses pommettes un peu trop saillantes et colorées par la fraîcheur, ses yeux cachés sous les fortes arcades des sourcils. Je l'observais à la dérobée. Elle était plongée dans ses pensées. « Sans les yeux, me disais-je, elle aurait l'air d'une jeune femme. » Mais les yeux démentaient l'allure vive de la tante et son teint de jeunesse. De temps en temps, une sorte de tic lui faisait abaisser vivement les paupières, comme si la lumière l'eût blessée.

Le train arrivait comme nous entrions dans la gare. Nous montâmes en wagon. C'était un

wagon de troisième classe, vieux et misérable, très haut sur roues. Les petites jambes de la tante pouvaient à peine atteindre le marche-pied, et je dus la soulever dans mes bras. Elle se laissa faire, comme une enfant. Je l'installai près de la portière et lui enveloppai les genoux dans la couverture.

Quand le train s'ébranla, elle n'eut pas un regard pour la ville, pas un mot de regret. Le cœur me battit de joie. Cela ne signifiait pas plus que de jouer à pile ou face, mais j'eus le pressentiment d'un triomphe. Et, en effet, je venais de triompher d'une chimère. Ainsi, le passé restait vraiment en arrière. Nous le rejetions, de la même façon qu'un de nos voisins devait, au cours du voyage, jeter par la portière une bouteille vide, collée à ses lèvres un instant plus tôt.

Elle était assise devant moi et tournait les yeux vers la campagne. Son petit chapeau de paille noire, qu'elle avait elle-même garni de crêpe, lui tombait sur le front, un front très pur, et laissait échapper quelques mèches de cheveux gris. Elle restait immobile, engloutie dans sa contemplation et, de temps en temps, du bout de ses doigts gantés, elle effaçait la buée qui s'était formée sur la vitre.

Je n'éprouvais plus ces impressions pénibles de désordre et d'excessive tension qui m'avaient, au cours des journées précédentes, donné tant

d'inquiétude. Je me sentais au contraire plein d'espoir, heureux.

On s'étonnera que, dans de pareilles circonstances, l'avenir ait pu me paraître souriant. Mais n'avais-je pas mon but? Quant à l'oncle, je ne le pleurais pas. Je ne pensais plus à lui que pour le défier. C'en était fini à jamais de cette petite moue enfantine, de cette mèche tendre et si triste, des larmes cachées. Je ne voulais plus y revenir. Non. L'oncle restait ce qu'il avait toujours été, ce qu'il serait maintenant pour moi. Et qu'était-il de plus qu'un cadavre? De ce jour commençait la vie véritable. Je délivrerais la tante; grâce à moi, elle renaîtrait. Nous partions, comme je l'avais souhaité, les mains libres, n'emportant qu'un mince bagage, deux valises, une couverture, et une petite caisse de bibelots et de livres. Je souris à la pensée des deux billets dans mon portefeuille. L'oncle — l'ai-je dit? — ne me laissait jamais un sou, bien qu'il ne fût nullement avare et qu'il ne pensât jamais à l'argent, hors des cas où une grosse somme lui devenait brusquement nécessaire pour un projet qu'il avait conçu. Alors il était capable de vendre à vil prix des objets très précieux, (c'est ainsi que, sans la consulter, il avait vendu les bijoux de la tante) ou d'emprunter à un taux fabuleux. Mais il lui plaisait de tenir la bourse, et de me voir, et de voir la tante

venir lui demander l'argent dont nous avions besoin. Il nous laissait parler, énumérer les objets que nous nous proposions d'acheter, puis, sans mot dire, il écartait de la liste tout ce qu'il trouvait inutile, faisait le compte de ce que coûterait le reste, et nous donnait l'argent à un centime près. « Mais à présent, pensais-je, l'argent est dans ma poche! »

Le train roulait à vive allure à travers une plaine humide. Des gens montèrent dans notre compartiment, échangèrent entre eux quelques paroles. Puis les uns ouvrirent des journaux, tandis que les autres se préparaient à dormir. Je fermai les yeux, en me disant : « Il faut veiller, il faut veiller... »

XXII

Veiller! Qu'était-ce pour moi? C'était bâtir ma maison. Alors je me séparerais d'un monde auquel je n'avais pas eu le courage de renoncer, comme Laurent; avec lequel je ne pouvais vivre, comme Lucie. Dans une solitude, sur quelque coin de terre abandonné, je me mettrais à l'œuvre, seul. Si j'étais encore capable d'un sourire, c'était bien cette pensée qui pouvait l'amener sur mes lèvres. Je comptais pour peu de chose la nécessité où j'allais me trouver, de participer encore aux mensonges des hommes. Cette participation serait de si courte durée! Et j'étais résolu à subir le pire esclavage, pourvu qu'il me mît un jour en possession de ce honteux argent sans lequel je ne pouvais rien. Oui, j'accepterais de supporter cet esclavage, sans rien dire.

J'étais attentif au moindre de mes gestes *futurs*; je me voyais bâtissant cette maison. Et si je dis que je me voyais à l'œuvre ce n'est pas ici une simple figure. C'était une vision parfaite, complète, jusque dans ses détails les plus ordinaires. Je savais, par exemple, comment je serais habillé alors; j'éprouvais sur mes mains la rugo-

sité de la terre, le poids des pierres qu'il me faudrait transporter et poser l'une après l'autre. Et je savais encore que tout cela ne pourrait se faire que dans un pays largement ouvert, d'où le regard se perdrait au loin sur les terres et où, à force de fixer l'horizon, les yeux se brouilleraient si bien qu'il faudrait fermer les paupières, sur lesquelles passerait un petit souffle de vent frais. C'était cela, veiller, et non prendre garde à ce qui se passait dans le wagon, sous la lumière vacillante, à tous ces dormeurs que je voyais glisser les uns sur les autres, et dont quelques-uns ronflaient. Qui étaient-ils? Des hommes comme les autres, comme moi-même. « Belle raison, me disais-je, que de fonder une morale sur l'amour du semblable! Si mon semblable est mon semblable, c'est une canaille. Pourquoi aurais-je pitié de lui, et quel droit a-t-il sur moi?» Non, ils ne pouvaient m'émouvoir. Ou, s'ils avaient pu encore me toucher, j'aurais su que c'était là une ruse et je ne m'y serais pas laissé prendre.

La tante, elle aussi, s'était endormie. J'avais vu sa tête se pencher sur l'épaule. Je refermai encore les yeux et bientôt, à mon tour, je m'endormis, et dans mon sommeil je rêvai...

J'étais dans un bois, au milieu duquel il y avait un lac. Deux personnes m'accompagnaient, deux personnes connues de moi, familières, mais dont je n'aurais su dire les noms. Une

femme en cheveux, l'air d'une ménagère, âgée peut-être d'une cinquantaine d'années, très droite, arriva. Elle tenait une fillette par la main. Peut-être y avait-il une autre fillette, mais alors elle devait être cachée derrière les jupes de la femme, sans doute la mère. Un nouveau personnage entra en scène, un homme jeune, mince, vêtu d'un complet noir, sans chapeau. Il ressemblait lui aussi à quelqu'un que je connaissais, et, bien que je n'eusse pu dire à qui, je sentais que cette ressemblance tenait surtout aux cheveux, très noirs, souples, dont une longue mèche tombait sur son front.

Il s'arrêta devant la fillette et il la souleva dans ses bras. Il se mit alors à lui dévorer le visage de baisers. Dévorer est une expression bien faible pour exprimer la folle brusquerie, l'emportement avec lequel il embrassait la fillette. De temps en temps, il s'arrêtait, regardait autour de lui sans fixer les yeux sur personne, et il faisait un geste las, comme pour dire : « C'est impossible, je ne peux pas... » Et aussitôt il recommençait d'embrasser la fillette avec passion. C'était un cruel désespoir du cœur. Mes compagnons et moi, nous regardions sans mot dire, sans faire un geste. J'avais tout à la fois le sentiment d'assister à un spectacle honteux et une crainte panique des gendarmes; je sentais que nous nous cachions tous, et pourtant je savais que ces baisers étaient chastes, qu'ils

venaient du cœur, et que c'était un tourment pour cet homme. Toute la scène se passait dans une sorte de pénombre. Le tableau était éclairé un peu comme un Rembrandt, toute la lumière étant concentrée sur le visage long, beau et désespéré du héros. « Qui es-tu? » m'écriai-je en m'éveillant. Dans l'instant même où, revenant à moi, je formulais cette question, je compris que le mystérieux personnage de mon rêve, c'était moi-même.

Je ne puis dire à quel point cette révélation me fut pénible. Longtemps encore, l'impression de ce rêve subsista en moi, sans que je pusse parvenir à savoir qui était la fillette qui s'était montrée si impassible sous mes baisers. Je savais seulement que ce n'était pas Lucie, que ce ne pouvait pas être elle, mais un être bien plus cher, qui me visitait pour la première fois.

Nous étions seuls dans le wagon. Pendant mon sommeil, les gens étaient descendus. La nuit était noire, une nuit inhumaine dont je détournais mon regard. A travers la vitre mal jointe de la portière, je sentais venir jusqu'à moi un vent froid. « Où sommes-nous? » me dis-je... « Nous sommes comme perdus... » La tante dormait encore. La tête penchée sur la poitrine, elle respirait à grand bruit. Ses mains avaient laissé échapper la couverture qui traînait par terre. Ja la revelai et j'en enveloppai les genoux de la tante, avec précaution. Pauvre vieille

femme! Elle était si naïve, ainsi endormie! Encore dominé par mon rêve, je ne me demandais plus en quoi elle pouvait différer de ces autres dormeurs ou leur ressembler. Je la regardais, et je me laissais aller à mon émotion. « Est-ce vrai, murmurai-je, tante, ce que je viens de rêver? Tu dois le savoir! » Et, m'approchant, je voulus l'embrasser dans son sommeil. Il me semblait que par ce baiser je me rachèterais de bien des fautes, et qu'à son tour, comme elle en aurait connaissance à travers ses songes, elle me pardonnerait. Mais au moment où j'allais toucher son front de mes lèvres, je m'écartai brusquement et me rejetai sur la banquette.

... A travers la vitre, des feux apparaissaient, et déjà le train roulait plus lentement. « Tante! » criais-je, en la secouant par les épaules, « réveille-toi. » Elle sursauta.

— Je rêvais, me dit-elle d'une voix plaintive. Où sommes-nous?

— Nous arrivons.

— Déjà?

Elle se leva, tout alourdie, et je pris dans le filet nos deux valises. La tante rajusta son chapeau, qui avait glissé dans son sommeil, avec les gestes tendres et hésitants d'une personne encore en proie au rêve.

— As-tu dormi? me dit-elle.

— Oui, tante.

— Et rêvé?

— Non... J'ai dormi comme une bûche. Es-tu prête? Nous y sommes.

— Passe, mon petit... Tu m'aideras à descendre. Il fait nuit noire...

La nuit était noire, en effet, les quais mal éclairés, et à peu près déserts. Il n'était guère pourtant plus de dix heures du soir.

— Nous y sommes, répétai-je, en entraînant la tante vers la sortie. Suis-moi. Tu m'attendras dans la salle, pendant que j'irai chercher une voiture. Tu ne te sens pas fatiguée?

— Non.

— C'est bien... attends-moi seulement.

Je courus dehors. Et, tout en courant, je me souviens que je me répétais : « A présent, il ne s'agit plus de rêver. L'instant est venu de me mettre à l'œuvre. Il faut tout oublier. Si je suis capable de bâtir une maison, je suis bien capable de lutter aussi contre mes rêves, et au besoin de les corriger. »

Devant la gare, s'étendait une place déserte. Près d'un bec de gaz, une voiture était arrêtée. Le cocher, enveloppé dans une peau de mouton, fumait sa pipe. Je le hélai. Il vint vers moi.

— Où allons-nous? me demanda-t-il.

— Vous le savez mieux que moi, répondis-je. A cette heure-ci, me trouverez-vous un hôtel?

— Montez donc... Je vous conduirai au Pot d'Or.

— Le Pot d'Or! Voulez-vous me conduire à la fortune?

— Bah! bah! répondit-il en riant, venez toujours, la fortune viendra plus tard.

— Eh bien, allons chercher les valises. Tante, approche, criai-je. J'ai une voiture. Il nous conduira au Pot d'Or...

Je la poussai dans la voiture, un vieux fiacre à la capote affaissée. Nous nous blottîmes dans le fond, les genoux cachés sous la couverture. Sous le fouet, le cheval partit d'un jet brutal.

Je tenais la tante serrée contre moi.

— C'est fini, lui dis-je à l'oreille, nous arrivons. Il connaît un hôtel. Tu vas avoir un bon lit, et à manger. Tu dois avoir faim. Je ferai allumer du feu tout de suite, un grand feu, et dès demain, je me mettrai en quête d'un endroit...Allons! Nous allons pouvoir commencer. Nous arrivons, tante! Entends-tu le fracas des roues?

Nous étions entrés dans une rue large et bien éclairée, entièrement vide, entre ses magasins fermés. Les roues cerclées de fer faisaient sur le pavé un bruit d'orage.

— Entends-tu les roues?

— Oui... oui.

— Aie confiance en moi, tante!

La voiture ayant quitté la grand'rue et tourné

sur la gauche, s'arrêta net sur une petite place. La roue râcla la bordure du trottoir.

— C'est ici, cria le cocher.

— Le Pot d'Or?

— Oui.

— Donne-moi la main, tante.

Il fallut gravir un petit perron et entrer dans une salle vide. « C'est ici que tout se jouera », me disais-je, en poussant la porte. Je criai: « Quelqu'un! » Puis, tirant de ma poche quelques pièces je les donnai au cocher qui me dit :

— On ne va pas tarder à vous répondre.

Là-dessus, il sortit en nous souhaitant bonne nuit. Un instant plus tard, nous entendîmes son fouet claquer et, de nouveau, les roues de fer brisèrent le pavé de la rue.

XXIII

Arrivé à ce moment de mon récit, j'éprouve le besoin de m'arrêter un instant, de reprendre courage et haleine. Il me reste à raconter la fin du drame. En serai-je capable? Tout se brouille dans mon esprit, parfois, comme si, déjà, des années s'étaient écoulées depuis les événements que je raconte. Et pourtant tout s'est achevé il y a quelques semaines à peine... Mais laissons. Il faut que chaque chose vienne à son rang et que je dise en premier lieu ce que c'était que le Pot d'Or.

Sur la petite place au Lin, le Pot d'Or avait l'apparence d'une ancienne auberge. Au-dessus de sa porte, ronde et basse, où l'on accédait par un perron à trois marches, une enseigne de fer était suspendue. On y voyait, grossièrement peint, et à demi effacé par l'usage, un pot d'or monstrueux, d'où s'échappait une abondante vapeur, et une inscription annonçant qu'on « logeait à pied et à cheval ». Sa façade, récemment récrépite, et ses volets vert cru, lui donnaient un air plaisant qui tranchait vivement sur la grisaille des maisons voisines, maisons bour-

geoises, précédées de jardinets clos par des grilles de fer. D'un côté de l'hôtel, se trouvait la maison du vieux M. Muller, la plus belle, la plus somptueuse de l'endroit, et de l'autre, une vaste cour qui ouvrait sur la place les battants énormes, de son portail. En face de la maison de M. Muller s'étalait la terrasse du « Café Universel ».

Il faisait bon venir s'asseoir, en été, à la terrasse du « Café Universel ». M. Guichard, le propriétaire du Pot d'Or, disposait lui aussi, quelques tables devant sa porte, autour du petit perron.

C'est de la cour du Pot d'Or que partait autrefois la diligence. Aujourd'hui, on n'y voyait plus de chevaux. Les derniers qui y avaient parus, étaient ceux d'un régiment d'artillerie, pendant la guerre, et depuis, les écuries et les remises avaient été aménagées en celliers, et le puits comblé. Trente ans plus tôt, le Pot d'Or avait joui d'une grande prospérité. A cette époque, la Place au Lin était encore un des points les plus « actifs » de la ville, et, à l'exception de la maison de M. Muller, les maisons bourgeoises qui entouraient la place étaient de construction récente.

Il avait semblé que quelque chose de cette ancienne prospérité allait renaître, dans les premières années de la guerre, et sans doute les Guichard auraient-ils pu, comme tant d'autres,

faire fortune, la situation du Pot d'Or se prêtant à merveille à toutes sortes de commerces, en dehors du commerce de l'hôtel proprement dit. On aurait pu y entreposer des graines, de l'essence, du sucre, devenir à peu de frais un spéculateur. L'honnête activité de Mme Guichard aurait certainement tiré un bon parti d'une situation qui « favorisait les affaires ». Mais c'est précisément alors que le malheur les avait frappés. Par la faute d'un médecin ignorant, leur fille mourut. Mme Guichard ne se consola pas. En quelques mois elle vieillit, devint méconnaissable, perdit le goût du travail, tomba enfin paralysée. On crut alors, en ville, que M. Guichard allait vendre son hôtel, mais il refusa les offres qu'on lui fit, et répondit qu'il gardait le Pot d'Or pour son fils, qui, à l'époque, était encore un bambin.

L'hôtelier était un petit homme maigre, miné par le travail et les chagrins, le front barré de soucis, inquiet comme un lièvre. On le trouvait partout à la fois dans l'hôtel, soufflant, trottant menu, ses courtes jambes embarrassées dans son tablier de toile, toujours affable et même empressé, avec les airs égarés d'un homme qui va conjurer une catastrophe. Le malheureux sentait peser sur lui une lourde charge. Il s'agissait non seulement de préparer le bonheur de son fils, mais de ne troubler en rien les songes de la paralytique, qui s'en remettait à lui pour tout et

qui était devenue comme étrangère au Pot d'Or, autrefois si rempli de son activité. Elle ne se souciait même plus de la marche des affaires. Si, parfois, son mari se hasardait à lui parler de l'hôtel, elle l'écoutait d'un air lassé et ne lui répondait pas. Lui, voyant que les affaires n'allaient pas à son gré, et que ses pensionnaires lui coûtaient plus d'argent qu'ils ne lui en rapportaient, vivait tourmenté, et il ne serait jamais venu à bout de son ouvrage sans l'aide de Marie-Louise, la bonne, une vaillante campagnarde de vingt-cinq ans, et de Philippe. Philippe était un hercule encore imberbe, un simple, disait-on, à qui on n'avait jamais pu enseigner l'alphabet, et que l'on employait à de gros travaux, qu'il recherchait d'ailleurs et exécutait avec complaisance. C'était un grand garçon grave; s'il riait, par hasard, ses yeux s'éclairaient d'un sourire d'enfant plein de charme. Bien que Mme Guichard fût devenue forte, Philippe pouvait la soulever dans ses bras et la porter jusque dans la cour. Là, il l'installait dans une petite voiture à trois roues et la poussait jusque sur la place, à l'ombre d'un tilleul...

Le soir de notre arrivée, en nous annonçant qu'il ne pourrait nous donner deux chambres contiguës, comme nous l'aurions souhaité, M. Guichard s'était confondu en excuses. Il ne pouvait, nous dit-il, demander à M. Grégoire de déménager, ce qui eût pourtant arrangé les choses,

les deux chambres que l'hôtelier nous destinait étant situées de part et d'autre de celle qu'occupait ce M. Grégoire.

— Je ne puis faire mieux, hélas! Il est mon pensionnaire depuis plus d'une année, et il a ses habitudes.

— Soit!

— Et puis, poursuivit l'hôtelier, en baissant la voix, il n'a pas toujours bon caractère.

— Qu'importe, répondis-je, nous ne sommes pas venus ici pour nous quereller. Nous prendrons les deux chambres disponibles, puisque nous ne pouvons faire autrement. Quel est le prix de la pension?

Je me souviens qu'à ces mots M. Guichard sembla perdre contenance. Il eut une manière comme suppliante de me dire :

— Attendez! Attendez! Nous n'en sommes pas encore là. Demain, nous aurons le temps de nous mettre d'accord.

— Pourquoi pas aujourd'hui?

— Mais il est si tard! Et puis il me faut réfléchir. Marie-Louise vous dira cela bien mieux que moi. Patience! Il fera jour demain. Et vous verrez que nous nous entendrons. Je me suis toujours accommodé avec les gens.

— Drôle d'homme, dis-je à la tante, en me rendant à la salle à manger, où, comme il était tard, nous dînâmes seuls.

— Il a l'air honnête dit-elle. Il me fait presque

pitié. Ses affaires ne sont peut-être pas très brillantes?

— Cela nous est égal, tante, qu'il se débrouille, répondis-je. Dans quelque temps d'ici, nous nous passerons de lui comme des autres, qu'il soit honnête ou non. Cela nous est bien égal! Il n'est ni plus honnête ni plus malhonnête qu'un autre. Dès demain, je me mettrai en quête d'un coin de terre...

— Dès demain?

— Pourquoi attendre? Toute minute est précieuse. Il me faut réussir!

— Dieu le veuille, dit-elle.

On nous donna deux petites chambres absolument semblables l'une à l'autre. C'était, dans l'une et dans l'autre, le même mobilier d'hôtel, commodes aux tiroirs sans serrures, armoires de bois blanc, tables de toilette au marbre fêlé. Les lits étaient de fer. Tout paraissait fort propre.

— Vous voilà chez vous, nous dit l'hôtelier, en nous accompagnant dans les chambres. Je vous ferai... une petite recommandation, ajouta-t-il en souriant. Je la fais à tout nouveau pensionnaire et, par conséquent, à vous aussi, bien qu'il suffise de vous voir pour comprendre que vous êtes des gens paisibles... Nous n'aimons pas le bruit.

— Oh! dit la tante, ce n'est pas nous qui vous donnerons de l'embarras.

— Je le sais bien! Je le sais parbleu bien, répondit-il, mais enfin, je voulais vous dire cela, n'est-ce pas? Voilà qui est fait. C'est rapport au bon renom de l'hôtel, et puis, j'ai ma femme malade en bas.

— Ah!

— Oui, depuis que nous avons perdu notre pauvre petite. Cela ne regarde pas les pensionnaires, je le sais bien, mais que voulez-vous? Chacun sent son mal... Il se peut, ajouta l'hôtelier, en baissant la voix comme il l'avait déjà fait tout à l'heure, que vous entendiez de temps en temps votre voisin faire de la musique. Mais lui!

Il eut un geste comme pour dire qu'il était sans pouvoir sur ce pensionnaire, et que le plus sage était de le laisser agir à sa guise.

— Quelle musique? fit la tante.

— C'est comme qui dirait une espèce d'accordéon, mais bien moins fort, oh! bien moins fort qu'un accordéon. Il faut avouer que sa musique ne fait pas grand bruit. Il joue tout doucement et ça ne le prend pas trop souvent. C'est pourquoi je vous demanderai...

— Soyez sans crainte...

— Oui, je vois que je pourrai m'entendre avec vous, dit-il avec un sourire rayonnant. Allons, c'est bon... Bonsoir, madame et monsieur. Il est bien tard et je vous empêche de dormir. Pardon.

Il nous laissa. La tante avait ôté son manteau

et l'avait posé sur une chaise. Elle se promenait à travers la chambre, distraite, Je la regardais, en fumant, et je n'osais la quitter.

— Eh bien, me dit-elle, tu ne vas donc pas te coucher?

— Si, tante. Comment te trouves-tu? Vas-tu dormir?

— Moi? Je tombe de sommeil. Cet homme n'en finissait pas avec ses discours. Bonsoir, mon petit.

Le lendemain, dès que nous eûmes quitté nos chambres, l'hôtelier vint s'informer de nos santés. Il voulut savoir si nous avions bien dormi, etc... Des fadaises. J'avais à peine sommeillé. Tout la nuit, je n'avais cessé de penser à mon projet et d'attendre, avec l'impatience d'un enfant, les premières lueurs de l'aube qui devaient me révéler le pays où je vivrais dorénavant. Ce jour-là, en effet, je passai l'après-midi dehors, dans la campagne, seul. Ce fut ma première visite à cette terre, ma première conversation avec elle.

Le soir, quand je revins au Pot d'Or, il me fallut soutenir avec Marie-Louise une discussion violente, au sujet du prix des repas, et faire la connaissance des pensionnaires de l'hôtel. Ce fut comme une cérémonie, dont M. Guichard était le grand maître. A sept heures, comme nous entrions dans la salle à manger, il nous présenta à trois personnages, parmi lesquels je devinai tout de suite notre voisin M. Gré-

goire. C'était un homme jeune, d'une trentaine d'années environ, corpulent, très soigné de sa personne, mais avec des recherches naïves d'ouvrier. Sa grosse figure, ronde, était hâlée comme celle d'un marin, et il posait sur la table deux mains épaisses, velues, ce qui me frappa beaucoup. En face de lui, était assis un petit homme, un type assez commun de bureaucrate en jaquette, un homme chauve, sec, atteint d'une maladie de foie qui jaunissait sa longue figure ornée d'une petite moustache en croc. Derrière ses lorgnons à monture d'acier, qu'un cordon de liséré noir, passé derrière l'oreille, ne parvenait pas à maintenir en place, il cachait des yeux injectés de bile, toujours en mouvement, comme les yeux d'un automate de foire. Tous deux occupaient le centre de la salle et la lumière, tombant d'aplomb sur la calvitie du petit homme, la faisait miroiter. Au fond, près de la cheminée, se tenait une jeune fille au teint gris, maigre, avec des cheveux crépus et de grands yeux noirs qui ne regardaient rien.

Il fallut saluer, serrer des mains, sourire. Tandis que l'hôtelier se réjouissait et dansait d'un pied sur l'autre, je me hâtai de gagner une place près de la porte. La jeune fille se borna à nous saluer de loin et je lui répondis avec componction. Le temps d'un éclair, je vis se lever et s'abaisser sur moi ses deux grands yeux noirs. A son tour la tante salua, et tout fut dit pour ce soir-là.

XXIV

Le temps passa. La tante s'était vite accoutumée à notre vie nouvelle, et, à la voir, on aurait pu croire qu'elle avait toujours vécu au Pot d'Or. Elle y paraissait tellement à l'aise! Ce n'est pas qu'elle se fût liée avec personne, au contraire, et c'est à peine si de temps en temps elle échangeait quelques paroles distraites avec Marie-Louise ou avec M. Guichard. Mais elle paraissait heureuse. La solitude, que j'avais tant redoutée pour elle, ne lui pesait pas et, pendant les longues heures que je passais au lycée ou en courses à travers la campagne, elle demeurait enfermée dans sa chambre, à coudre ou à lire. Souvent, je lui disais :

— Tante, tu ne voudrais pas sortir?

— Pour quoi faire? me répondait-elle.

— Pour voir un peu la ville, changer d'air. Tu ne quittes ta chambre que pour descendre à la salle à manger.

— Mais je suis bien ici, mon petit. Et je ne manque pas d'ouvrage. Vois tout ce linge à raccommoder! Et puis j'ai aussi tes livres...

Le soir, après le dîner, nous nous enfermions

chez elle et nous faisions du café sur un petit réchaud à alcool, par plaisir et par économie. Avec raison, la tante disait que le café de Marie-Louise coûtait cher et n'était pas bon. Je fumais; et je me mettais à faire mes comptes. A cet usage, j'avais un petit carnet que je consultais vingt fois par jour et sur lequel j'inscrivais toutes mes dépenses et la somme de mes économies. Elle se penchait quelquefois sur mon épaule.

— Où en sommes-nous? me disait-elle.

— Je compte, tante, que dans deux ans nous serons libres.

— Deux ans!

A cette époque en effet, deux ans me paraissaient suffisants pour me permettre d'amasser les quelques centaines de francs qui m'étaient nécessaires.

— C'est le moins, disais-je à la tante, si tout va bien. J'ai enfin reconstitué nos billets... Et voilà que nous avons déjà deux mille francs! C'est bon signe, tante... Aie confiance en moi.

— Mais j'ai confiance, Raymond.

— Est-ce bien vrai?

L'idée qu'elle me croyait peut-être incapable de réaliser mon projet me traversait parfois l'esprit, mais je l'écartais bien vite. Et, d'ailleurs, que la tante doutât ou non, qu'importait? Bientôt elle *verrait* ma réussite.

Un soir, deux ou trois mois peut-être après

notre installation au Pot d'Or, elle me dit :

— Je n'aime pas ces gens, en bas, Raymond, ces pensionnaires.

C'était la première fois qu'elle me faisait une remarque de ce genre, et je lui marquai ma surprise.

— Mais, répondis-je, ils ne te disent rien?

— Il y a quelque chose en eux que je ne m'explique pas. Je suis sûre qu'ils nous détestent.

— Et pourquoi?

— J'en suis sûre. Les deux hommes surtout. Ils ont une façon de nous regarder qui ne peut tromper. Quant à la jeune fille, elle ne dit jamais rien, elle ne paraît voir personne...

La légende s'était vite établie dans l'hôtel que le deuil qui nous avait frappés avait dû être cruel, car on ne pouvait expliquer autrement notre façon solitaire de vivre. Mais, les jours passant et notre attitude restant la même, les pensionnaires s'étaient sans doute trouvés offensés. A la salle à manger, je sentais les regards du petit homme en jaquette peser sur moi.

— Bah! dis-je, cela nous est égal. Ils disent des bêtises. As-tu remarqué, tante, comme ils parlent de l'argent?

— Oui, le petit surtout. L'autre écoute. C'est un ancien marin?

— On le dit...

Deux ou trois jours de suite, en effet, j'avais

entendu notre voisin jouer de l'okarina dans sa chambre. Je m'étais cru transporté au port, et, tant qu'il avait joué, j'avais revu l'eau calme, le réverbère, les feux dans les mâts; j'avais entendu, une fois encore, le puissant appel des images de mon enfance.

— Je ne crois pas que ce soit un mauvais homme, dis-je. Il ne jouerait pas de l'okarina de cette façon s'il était vraiment méchant. Mais l'autre!

— Oh! c'est un diable...

— Ah! toi aussi, tu le détestes, tante... Tu as peur. Est-ce que tu voudrais changer de pension?

— Mais non... Pourquoi?

...La tante n'était pas seule à éprouver de la crainte en face de Grégoire et de Laverdet. Dans l'esprit de M. Guichard, Grégoire était un homme prêt à tout. C'était un colosse qui rudoyait tout le monde, et même son ami Laverdet. On aurait dit qu'il était sans cesse sous l'empire de la colère ou d'une lourde ivresse pleine de rancunes. Un jour, l'hôtelier s'était plaint à moi.

— Ah! monsieur, je crains un esclandre!

— Et pourquoi?

— Avec des gens comme lui, monsieur, tout peut arriver. Je ne peux pourtant pas le mettre à la porte et, d'ailleurs, il n'y a pas de raison.

— Alors?

— Depuis un an qu'il est ici, il ne m'a jamais

donné le moindre tracas, il faut le reconnaître. Mais je ne sais pas, c'est une peur que j'ai, rien que de le voir.

J'appris, au cours de cette conversation, et de quelques autres que j'eus plus tard avec l'hôtelier, qu'on ne savait pas d'où venait Grégoire. A travers les vagues propos qu'il avait tenus certains soirs où il lui était arrivé de boire plus que de raison, soirs fort rares, l'hôtelier avait compris que Grégoire était un ancien marin dégoûté de la mer. Dans ces occasions, Grégoire parlait avec une colère haineuse de son ancien métier, et jurait que « jamais plus, vous entendez, jamais plus » il ne remettrait les pieds sur ces maudits raffiaux où l'on crevait de misère. Mais là se bornaient ses confidences. Sur ce qu'il était, sur sa famille s'il en avait une encore, sur les raisons qui lui avaient fait quitter la mer, pas un mot. En dehors des rares moments où il n'était plus en état de se surveiller, il ne faisait jamais la moindre allusion à son passé et ne souffrait pas qu'on lui en parlât. C'est ainsi que M. Guichard s'était un jour attiré une violente rebuffade, quand il avait demandé à Grégoire s'il connaissait la Syrie où son fils était actuellement soldat, et si le climat n'y était pas trop mauvais pour des gens comme nous.

— Ah, monsieur, me disait l'hôtelier, si vous aviez vu ses yeux! Je ne suis pas sûr qu'il n'ait pas levé la main sur moi...

A la fonderie, où Grégoire avait trouvé à s'embaucher comme manœuvre, il accomplissait son travail sans même, disait-on, jeter un regard sur ses compagnons. Ceux-ci, d'ailleurs, le tenaient à l'écart. Ils le sentaient trop différent d'eux, trop étranger. Ses manières brusques, les tatouages indéchiffrables de ses bras, ses tricots de marin à raies bleues et blanches, son air songeur, tout cela inspirait la méfiance et le soupçon. Pourquoi avait-il quitté la mer? Il devait y avoir là-dessous quelque vilaine histoire. Mais Grégoire ne paraissait pas se soucier de ce qu'on pouvait penser de lui. Son travail fini, il remontait au Pot d'Or, s'enfermait dans sa chambre et, à l'heure des repas, on le voyait descendre à la salle à manger, toujours très propre, rasé, et vêtu de ses plus beaux habits. Il n'était pas normal, évidemment, qu'un simple manœuvre s'habillât pour dîner au Pot d'Or en compagnie d'un employé de banque, d'une jeune femme qui n'honorait jamais personne d'un regard, d'un répétiteur et de sa vieille tante. Mais la même scène se renouvelait tous les soirs. Dès que la cloche avait sonné, Grégoire apparaissait dans la salle. Il venait s'asseoir devant M. Laverdet, qui repliait son journal et le fourrait dans sa poche. Et la conversation commençait. A vrai dire, cette conversation était un monologue, Grégoire se bornant à répondre par monosyllabes et à approuver de la tête.

— Avez-vous lu les journaux, Grégoire?

— Non.

— Vous avez tort. C'est très instructif. Moi, je lis les journaux tous les jours et souvent même j'en lis plusieurs. D'une part, mon métier m'y oblige, il me faut être au courant de la bourse et des grands événements politiques qui ont sur elle une influence! Mais les faits-divers! Lisez-vous les faits-divers?

— Non.

— Très intéressant! Toutes ces querelles d'amants, vous savez, qui finissent mal... Cela me rappelle...

Il était toujours bourré d'anecdotes scandaleuses sur le compte de ses camarades et de ses chefs à la banque, anecdotes qu'il rapportait avec un plaisir évident au sourire qui dans ces moments-là retroussait ses lèvres sur ses dents gâtées de fumeur. Celui-ci, j'aurais pu dire d'où il venait, de quelle petite bourgeoisie impitoyable, dévorée de vanité, dure et envieuse du bonheur d'autrui. J'appris, à la longue, que M. Laverdet avait connu plus que l'aisance, à telle époque de sa vie. Il n'avait pas toujours été obligé de courber l'échine. Il y avait eu pour lui un temps lointain où, au lieu de recevoir des ordres, il en donnait. Alors, il ne courbait l'échine que pour son propre plaisir, tandis qu'aujourd'hui il le faisait par nécessité. Des allusions fort claires à ces jours heureux traversaient souvent ses discours, et il

prenait alors l'attitude d'un homme réduit à vivre des aumônes de ses ennemis, mais qui se souvient d'avoir été grand seigneur. Quelle catastrophe sordide, quel maudit placement de fonds, quel maladroit calcul inspiré par la fièvre, dans la hâte de trop gagner, avait, sans rémission, précipité cet homme dans le bourbier? Il parlait de cet événement comme d'un malheur, « son malheur ». Et ce malheur en effet était bien le seul qui pût l'atteindre. Mais il se hâtait d'ajouter qu'il avait depuis longtemps pris le parti d'en rire, et il riait. C'était un rire cassé, sinistre, qui produisait dans la salle trop haute le son irritant d'un sifflet, et qui se prolongeait d'une manière si fausse, si évidemment forcée et faite pour attirer l'attention, qu'il me prenait alors une folle envie d'empoigner le faquin et de le flanquer par la fenêtre. Et dans les yeux de Grégoire je voyais briller le même désir. Mais, si le faquin n'avait pas un sens assez net de ce qui lui était permis et défendu, sa lâcheté naturelle lui faisait toujours flairer le danger assez tôt pour qu'il eût le temps d'y échapper. Il n'en demandait pas davantage.

— C'est assez rire... Revenons au sérieux... On a beau dire, l'argent est nécessaire et le sera toujours. Voyez un homme comme M. Muller! Avec l'argent on a tout, même le bonheur...

Il me semble encore l'entendre. Souvent, il se mettait à déblatérer contre les « gros finan-

ciers » si stupides, qui ne savaient pas mener leurs affaires, alors que lui, Laverdet, s'il avait été le maître... Mais, comme il ne l'était pas, et que le mauvais sort l'avait rejeté de l'autre côté de la barricade, il ne lui restait qu'à souhaiter la ruine de « pareils idiots », ruine d'ailleurs inévitable et qu'ils auraient bien méritée. C'était là un de ses thèmes favoris. Il brandissait sans cesse la menace d'une grève ou d'une révolution, comme s'il n'avait dépendu que de lui de rendre cette menace effective, bien que, de toute évidence, le seul rôle qu'il aurait pu jouer en de pareils cas aurait été précisément le rôle d'un traître. Il prenait plaisir à peindre la lutte sous son jour le plus cruel, et l'on voyait naître en lui, au fur et à mesure qu'il s'échauffait, une ardeur sanguinaire à la curée toujours possible, ardeur qui excluait toute espèce de rire ou même de sourire, et ne laissait sur son visage qu'un rictus de meurtrier. Encore ne parlait-il que de son bon cœur. Avec toute sa bile, sa faillite, ses moustaches en croc et les basques ridicules de sa jaquette, Laverdet était un homme capable de s'apitoyer sur le sort d'autrui. Aussi, tout « ce qu'il en disait » ne venait-il pas d'une basse et dérisoire envie (il se moquait de l'argent, il ne regrettait rien... etc.), mais d'un esprit de justice et d'amour. En revanche, ce qui faisait l'objet de sa haine, quand il s'agissait des banques, excitait chez lui une admiration enthousiaste, dès

qu'il s'agissait du vieux M. Muller. Il lui arrivait souvent de parler de M. Muller et il le faisait toujours avec un profond respect qui confondait d'une manière absolue la fortune et la personne du vieillard. Une pareille fortune! D'innombrables maisons de rapport, et tant d'argent! Tel était le résultat d'une vie de travail et d'habileté, car il ne fallait pas croire qu'un pareil homme ressemblât à ces « imbéciles de banquiers ». Il avait su avoir assez de souplesse et de flair pour réussir et, une fois nanti, n'avait-il pas fait preuve d'une grande sagesse en ne gardant de contact avec les affaires que juste ce qu'il en faut pour entretenir un homme en santé? M. Laverdet pouvait ainsi discourir interminablement sur le cas de M. Muller, c'est-à-dire jusqu'au moment où la maigre silhouette de M^lle^ Berthe apparaissait dans l'encadrement de la porte.

XXV

Dès les premiers instants de ma vie de répétiteur, je m'étais fait, auprès de mes collègues, la réputation d'un original et d'un orgueilleux. D'abord, on s'était empressé autour de moi, on m'avait accablé de prévenances et de conseils. Sous prétexte de m'initier à un métier où j'étais encore novice, on avait voulu me « faire parler », savoir de qui je portais le deuil, quelle était ma famille, quelles étaient mes idées sur la politique, sur la religion et sur l'école. A toutes ces questions j'avais répondu si sèchement qu'on s'était bien vite écarté de moi avec méfiance, tout en continuant à m'observer.

J'accomplissais mon « service » avec la régularité d'une machine, et comme si j'avais agi dans le rêve. De même que la tante s'était faite à la vie de la pension, je m'étais fait à cette vie, au lycée, c'est-à-dire qu'elle ne m'étonnait plus et qu'il me semblait n'avoir jamais été autre chose qu'un répétiteur. C'était comme si ma vue s'était affaiblie et un peu brouillée. Autrefois, les jours étaient tous distincts les uns des autres, séparés comme des objets. Ils ne formaient plus main-

tenant qu'une longue suite d'un seul tenant et ils se ressemblaient tous. Le lycée de mon enfance, la bâtisse impériale, carrée comme une caserne, et le lycée actuel se confondaient dans mon esprit. Celui-ci était un ancien couvent délabré, avec des recoins sombres, des poutres énormes au travers des plafonds, dans les études, des couloirs et des passages emmêlés. C'était tout un monde de vieux murs, de cours étroites, si peu semblables aux cours d'autrefois, où Laurent se promenait en solitaire, et qu'elles me rappellaient pourtant. Mais je me défendais contre les souvenirs. Rien ne devait plus exister pour moi hors mon projet, et je m'enfermais dans cette solitude avec un plaisir que je puis bien dire amer, mais où il y avait de la volupté. Bientôt, bientôt, je serais libre...

J'ai appris, depuis, que, si je passais pour orgueilleux auprès de mes collègues, les élèves me croyaient méchant. Cette révélation m'a causé plus de surprise encore que de peine. Je n'avais pas conscience, je l'avoue, d'inspirer de la frayeur à ces enfants et, au contraire de ce qu'ils croyaient, je les aimais. On m'avait donné les petits, nouvellement arrivés au lycée. Les plus âgés avaient onze ou douze ans. Je leur dois les seules heures supportables que j'aie passées dans ce lycée. Non, je n'étais pas malheureux à l'étude, quand je voyais ces têtes enfantines penchées sur les tables, et que j'entendais le

murmure confus de ces jeunes respirations. Dehors, c'était le piétinement des grands sur les dalles des galeries, à l'heure des « mouvements », le tintement clair des assiettes sur le marbre des tables au réfectoire, l'éclat, à travers la fenêtre, d'un rayon de soleil sur un mur blanchi à la chaux, le branle de la cloche, toutes choses qui m'entouraient avec une sorte de sollicitude. Je m'abandonnais à mes rêves, et je traçais sur des petits bouts de papier des plans de maisons. L'un après l'autre, je roulais ces petits bouts de papier en boules et je les jetais par terre, ou dans la corbeille. Il paraît qu'on découvrit ma manie et qu'on s'en amusa beaucoup...

Comme on voyait que je ne préparais aucun examen, le proviseur crut devoir m'appeler à son cabinet et me représenter les avantages d'une licence qui, que... Je l'écoutai sans broncher. Il me donna en exemple mes deux collègues directs, « deux jeunes gens comme vous, me dit-il, qui ont à cœur d'améliorer leur situation ». Je lui répondis que je comptais bien, moi aussi, améliorer la mienne, et que j'avais au moins autant d'ambition que mes collègues. Ce fut tout.

Mes collègues! Le premier, Rancier, était le fils d'un artisan rural qui depuis des années se saignait aux quatre membres pour le faire instruire. Les hivers sans feu, les jours sans pain, que lui importait? Son fils serait bientôt professeur dans un collège. Ce fils travaillait, d'ail-

leurs. Grand, maigre, il s'instruisait comme une éponge rafle de l'eau. Je ne comprenais rien à ces efforts de pauvres qui veulent se hausser jusqu'à la petite bourgeoisie, comme si c'était un sort enviable. Celui-ci déjà méprisait son père! L'autre, Lambier, était un ancien lieutenant aux tirailleurs sénégalais. Il comptait trois années de campagne, de nombreuses blessures, moins nombreuses encore que ses citations. Par quel miracle ce héros était-il venu échouer dans un lycée? Il préparait maintenant une licence, il était redevenu un bachoteur, un coureur de diplômes! Après avoir vainement parcouru tous les fonds dans une guerre qui n'était pas la sienne, il rêvait de s'asseoir dans une chaire, pour y enseigner les enfants de ses maîtres, qui à leur tour seraient les maîtres de ses enfants! Car le malheureux était fiancé, et il n'attendait plus que d'être licencié pour se marier. Et c'était de tels hommes que l'on me proposait en exemple? Quoi? Cette humanité molle, sur laquelle rien ne marquait, toujours prête à tout, sauf à un acte libérateur? Le soir, en sortant du lycée, j'admirais souvent le censeur en train de flatter le chien du proviseur, dans la cour. Quel spectacle! Parfois, le portier s'en mêlait. Il venait lui aussi jouer avec le chien, et les deux hommes fraternisaient dans la même bassesse, seule façon pour eux, sans doute, de fraterniser.

XXVI

A présent que j'y réfléchis, je comprends bien des choses. La tante avait raison. Ces gens, au Pot d'Or, nous détestaient. Je ne m'en rendais pas compte alors. Comme un homme préoccupé écoute sonner l'heure, ou entend une phrase, et ne s'aperçoit que bien longtemps après que c'est neuf coups qu'il a entendus, ou qu'on lui demandait où il avait placé tel objet, certains propos, certaines allusions de Laverdet me reviennent, et je comprends enfin leur portée véritable et secrète. Ce n'est pas sans raison qu'il parlait si souvent de M. Muller et de la richesse de ce vieillard, « richesse qui lui permettait tout ». Il y avait longtemps que Laverdet savait Grégoire amoureux de M^lle^ Berthe, et que celle-ci était la maîtresse du vieillard. Il est fort probable qu'il me peignit à Grégoire comme un rival, sinon heureux, du moins possible, car autrement certains gestes de l'ancien marin à mon égard ne se comprendraient plus, surtout le dernier. Ce soir-là, s'il pénétra dans ma chambre, ce fut la haine qui le poussa, et nul autre sentiment ou convoitise. Il pensait sans doute trouver chez

moi de l'argent, mais, ce qu'il voulait avant tout, c'était non pas s'approprier mon argent, mais se venger. J'ajoute qu'une pareille pensée ne lui serait pas venue si Laverdet ne la lui avait inspirée.

Aux yeux de Laverdet, j'étais un personnage tout à fait sans importance, sauf que la façon dont je traitais la tante prouvait mon mauvais cœur. Je la traitais en « recluse ». Elle était mon « humble servante ». La malheureuse « diablesse » passait ses journées entières dans sa chambre sans voir personne. Sans doute, je devais lui défendre de sortir. Et pourquoi? Mais qu'attendre aussi d'un « avare »? M'avait-on jamais vu laisser le moindre sou à Marie-Louise? N'avait-on pas eu des échos de ma discussion avec elle au sujet des prix de la pension? Quand je touchais mon mois, je gardais pour moi la plus forte part, et c'est à peine si je donnais quelques sous à la « malheureuse vieille! » Et pourtant, malgré tout cet argent que je gardais pour moi, me voyait-on jamais au café ou au spectacle? Depuis qu'on me connaissait, je portais toujours les mêmes habits.

Je comprends maintenant ce que voulaient dire les tirades de Laverdet contre les gens qui « entassent! » « Il pourrait bien un jour, disait-il, leur arriver malheur. » La seule chose que je ne craignais pas d'user, c'était mes souliers. Il se demandait pourquoi je passais de si longues

heures dans la campagne, parfois sous le mauvais temps. Et, quant à ma brutalité envers la tante, j'en donnais des preuves publiques. Je me rappelle qu'un jour il s'était produit, à la salle à manger, un incident entre la tante et moi. Rarement nous échangions une parole à table. Or, un soir, la tante me posa presque à voix basse une question bien inattendue de sa part en un tel lieu. Je rougis. Elle s'aperçut bien de l'effet que ses paroles produisaient sur moi, et pourtant elle répéta sa question. Chacun put entendre qu'elle s'informait si, au cours de ma promenade du jour, j'avais trouvé un « emplacement qui me convînt »...

Ma voix trembla, se fit dure et méchante pour répondre que ce n'était pas le moment de parler de ces choses-là. J'avais accompagné mes paroles d'un geste si vif, que ma fourchette était tombée sous la table. Je l'avais relevée et posée bruyamment près de moi. Tous les regards s'étaient tournés de mon côté...

Cet incident avait suffi à révéler ma méchanceté. Le malheureux hôtelier sentit bien que l'espèce de déférence silencieuse qu'on avait d'abord montrée en face de notre deuil avait fait place à la haine. Et plus que jamais il se mit à redouter l'esclandre.

Le jour où cet esclandre se produisit, M^lle^ Berthe parut sortir non de sa réserve, mais de son rêve. A l'instant où je me mis à parler, elle eut

comme un tressaillement. J'imagine aujourd'hui que son rêve n'était pas autre chose qu'un compte, et que, tandis qu'elle ne paraissait voir personne, elle était occupée à faire la somme de ses économies, sagement déposées à la banque. Ce jour-là, jusqu'au moment où je quittai la salle, ses yeux restèrent fixés sur moi. Une fois, une seule fois, son regard se croisa avec celui de Grégoire. Ce fut une brève rencontre, qui déchaîna la colère du marin.

Cet esclandre, ce fut moi qui le provoquai. Rien pourtant n'aurait pu me faire prévoir que j'adresserais jamais la parole à aucun de ces deux hommes. Je fus, à vrai dire, poussé par un démon!

XXVII

Ce matin-là, comme j'allais quitter l'hôtel pour me rendre au lycée, je rencontrai M. Guichard dans l'escalier. Il était rayonnant. Sa longue figure, soigneusement rasée, était rose comme celle d'un enfant. Pas un pli au front. C'était la première fois qu'un pareil fait se produisait.

— Passez, passez, monsieur Raymond, me dit-il en s'effaçant. Mais dans le même instant il me posa la main sur l'épaule, familiarité tout à fait inattendue de sa part, et il me dit : « Mon fils Marcel arrive demain. »

J'avais oublié qu'il eût un fils. Je me souvins fort à propos que ce fils avait été tous ces mois derniers soldat en Syrie.

— Il est donc démobilisé? dis-je.

— C'est-à-dire, me répondit l'hôtelier, qu'il viendra ici se faire démobiliser, mais, dans la pratique, c'est comme s'il l'était déjà. Il est arrivé hier à Marseille.

— Ah...

— Et demain matin, à la première heure il sera ici. Savez-vous bien, monsieur Raymond, que

c'est un grand soulagement pour moi et pour sa mère?

— Sans doute, monsieur Guichard, sans doute répondis-je, en essayant de passer, car j'avais peur d'être en retard au lycée, mais il me retint :

— Mon grand garçon prendra l'affaire en mains et il saura la faire prospérer, dit-il. Il mettra ordre à tout, lui. Oh! il s'y entend, croyez-moi...

Il se mit à raconter qu'à présent sa femme ne pleurerait plus quand le facteur n'apporterait pas de lettres. Marcel serait là demain. Le mot revenait dans sa bouche comme un refrain. Il se félicitait d'avoir fait repeindre les murs de l'escalier et de la salle à manger, enfin d'avoir un hôtel propre à donner à son fils. Il se frotta les mains, et dit :

— Eh bien... eh bien...

— Allons, vous voilà bien heureux, monsieur Guichard, lui dis-je, touché.

— De vrai, fit-il, je le suis.

Ses yeux tendres me regardaient franchement. J'y vis poindre une larme et, depuis, ce regard n'a cessé de me poursuivre. Il sourit, comme pour s'excuser de s'être laissé aller à l'attendrissement, et, d'une voix où tremblait l'émotion :

— C'est que, dit-il, mon fils est tout pour moi... Allons, que je ne vous retienne pas...

Dans la matinée, je repensai plusieurs fois à cette conversation, mais distraitement, et comme

on pense à une chose arrivée depuis longtemps. J'avais formé le projet de me rendre le soir même à un tertre aperçu au cours d'une de mes promenades des derniers jours, et ce projet m'occupait tout entier. Ce tertre était situé en un des points les plus déserts du pays, et j'avais l'espoir que de ce côté je trouverais ce qu'il me fallait. Je ne sais pourquoi, le jour où j'avais aperçu ce tertre, un enthousiasme était entré en moi. Je m'étais dit, en le voyant, que là sûrement je trouverais, et que là finiraient mes courses. Il le fallait enfin. Je ne pouvais plus vivre dans le mensonge et j'étouffais.

A midi, quand je revins au Pot d'Or, M. Guichard était debout sur son perron. Il me salua en souriant, et il vint m'ouvrir lui-même la porte de la salle à manger. La tante avait déjà pris place, comme à son habitude. Au repas de midi, nous étions toujours seuls dans cette grande salle, les autres pensionnaires ne prenant au Pot d'Or que leur repas du soir.

Comme nos deux présences dans cette salle autrefois si animée devaient paraître misérables à l'hôtelier! Du temps où Mme Guichard s'occupait elle-même de l'hôtel, il y avait toujours de nombreux convives. Elle avait voulu que les fenêtres de la salle fussent ornées de rideaux brodés comme on en voit aux fenêtres bourgeoises, et tels que M. Muller lui-même n'en avait pas de plus beaux. Tout autour de la salle, elle avait

fait peindre au pochoir, sur le vert clair et luisant des murs, une double guirlande de roses. Cette salle avait été sa plus grande coquetterie. Chaque matin il fallait qu'elle fût remise en ordre et que le parquet (le seul de l'hôtel qui fût ciré) brillât comme un miroir. Par respect pour sa femme, M. Guichard exigeait de Marie-Louise qu'elle cirât le parquet tous les jours comme par le passé, bien que ce long et pénible travail fût tout à fait hors de proportion avec les circonstances actuelles. De même il fallait que Marie-Louise renouvelât chaque matin les fleurs, qui dans une reluisante potiche de cuivre garnissaient la cheminée.

— As-tu vu comme M. Guichard paraît heureux? me demanda la tante.

— Oui. Son fils arrive...

Je répondais distraitement; toujours j'avais le tertre devant les yeux.

— Ce matin, par deux fois, il est venu me raconter ses projets, poursuivit la tante. Il veut faire construire un garage dans la cour, il veut...

Ce que disait la tante était un brouillard de mots à mes oreilles, comme autrefois quand elle se plaignait, à la maison du Grand Vent. Je ne l'écoutais pas, mais de temps en temps je levais les yeux et je hochais la tête comme un homme attentif. Je me disais seulement : dans quelques heures je serai sur la route, et ces quel-

ques heures me paraissaient bien longues.

— Entends-tu? me dit-elle. Il va faire concurrence au Café Universel et installer une vraie terrasse devant sa porte.

— Une terrasse?

— Mais oui...

Nous avions achevé notre repas et nous remontions dans nos chambres. Dans la cour, Philippe était occupé à fendre du bois, à grands coups de hache.

XXVIII

...« Ils disent, ils disent, me répétais-je avec exaltation, que c'est une chimère, une vraie folie. Et pourquoi donc? Ils parlent comme des lâches qui se courbent devant tout avec complaisance et qui tremblent à chaque minute de la vie. Oh! Il faut si peu de choses. Comme c'est simple et facile, quand on réfléchit. Que faut-il de terre pour nous deux? »

En fait, personne ne m'avait jamais dit que mon projet n'était qu'une chimère. Oui, je voulais construire moi-même ma maison. Etait-ce là une entreprise au-dessus des forces humaines? La maison faite, viendrait la délivrance.

J'allais à grands pas sur la route. J'avais hâte d'arriver au tertre. Les jours étaient courts, et la lumière de quatre heures basse et fondante.

Cent fois j'avais battu les environs de la ville, m'enfonçant parfois si loin dans les terres que la nuit me surprenait en route. A mes retours au Pot d'Or, dans les premiers temps, je trouvais la tante accoudée à sa fenêtre, pâle d'inquiétude. Mais peu à peu elle s'était résignée, et maintenant, s'il m'arrivait de rentrer à des heures trop

tardives, c'est à peine si elle me posait des questions.

Quittant la route, j'entrai dans les terres. Le tertre n'était plus loin! Au delà d'un petit bois de châtaigniers, j'apercevais un pavillon blanc : je le découvris bientôt tout entier. Il était bâti près de mon tertre. C'était un petit pavillon, bas et carré, avec de larges fenêtres, pour le moment fermées. A pente de colline, devant le pavillon, une vaste lande, couverte d'ajoncs et de lichen, descendait jusqu'au fond d'une vallée où bouillonnait une rivière. Au delà de la vallée, pardessus les crêtes d'un bouquet de chênes dépouillés, un hameau : quatre ou cinq maisons grises comme le ciel, s'échelonnaient le long d'une route. Partout ailleurs, aussi loin que mon regard pouvait atteindre, c'était le désert des champs, l'accord silencieux de la terre et du ciel. Le long murmure qui montait de la vallée se confondait avec un murmure plus subtil, venu du fond de l'horizon. Je grimpai sur une pierre, large et grossièrement taillée, posée sur le tertre en guise de siège. En vigie sur cette pierre, je ne pouvais rassasier mes yeux.

La terre était partout remuée, retournée. Seule à mes pieds, la lande paraissait à l'abandon. Je la regardai longuement, puis mes yeux se tournèrent encore vers le hameau. Comme ces demeures étaient misérables! Comme ce hameau, planté là peut-être depuis des siècles,

était *improvisé*, témoin, pour moi, du désarroi des hommes dans leur fuite sur la terre! Pour un instant, cette pensée m'arracha à moi-même, mais ce ne fut que pour un instant.

« Toute cette terre, me dis-je, et pas un coin! Pas même cette lande... Elle appartient sûrement à quelqu'un. Oh, il me la donnera, cette lande, il le faudra bien. A qui est-elle? Et qu'est-ce pour *lui*? C'est là, et nulle part ailleurs, que je dois bâtir ma maison. Ou alors, elle ne se fera jamais. »

Le ciel s'assombrit. Une bande de corbeaux se posa, en criant, sur la lande, qui devint noire. Une voix fit derrière moi : « Chou... chou ». Les corbeaux s'envolèrent tous ensemble. Cela fit dans l'air un cri horrible. Je me retournai, et vis arriver un vieillard, l'air misérable. Il soufflait en respirant, et soulevait à grand'peine ses sabots de bois couverts de boue. Sous son chapeau, enfoncé sur les oreilles, ses cheveux étaient blancs et sa barbe lui tombait sur la poitrine.

— Les mauvaises bêtes, dit-il. Bah! La saison n'est pas douce pour elles non plus.

Il marchait en s'appuyant sur un bâton, et vint s'asseoir sur la pierre, d'où j'étais descendu.

— Elles sentent la neige, reprit-il.

Sa voix était trouble et douce. Il avait l'air d'un mendiant.

— Etes-vous d'ici? demandai-je.

— Pardié! s'exclama-t-il en riant. Voyez-vous

là-bas? dit-il en tendant son bâton vers l'horizon.

— Le hameau?

— Oui. C'est là que je suis né, et c'est là que je mourrai bientôt, s'il plaît à Dieu.

Je frissonnai malgré moi.

— Mourir? dis-je.

— Bah! répliqua-t-il, je suis de trop chez moi.

— Ecoutez... Ne parlons pas de la mort. Dites-moi plutôt ce que vaut la terre?

Il leva sur moi des yeux humides et rougis.

— Ça dépend, mon jeune monsieur.

— Mais... une terre comme cette lande?

— Ça? Pas cher, bien sûr. Tout ce que vous voyez là, dit-il en allongeant le bras, ça vaut-il un billet de mille francs? Je dirais bien que non.

Ma gorge se serra. Mais je me hâtai de demander :

— Combien de terre faut-il pour un homme?

— Pour quel homme? dit-il.

— N'importe quel homme.

— Ça dépend de son travail. S'il est dans la jeunesse, il travaillera plus de terre qu'un autre.

— Mais pour vivre?

— Tant vaut l'homme, tant vaut la terre. Il vivra de son travail.

— Mais pour nourrir un homme, m'écriai-je impatienté, combien faut-il de terre?

Le vieillard resta un long moment sans ré-

pondre. Enfin il leva vers moi un regard chargé de méfiance et de crainte.

— Jésus! dit-il, qu'est-ce que cela peut vous faire? La terre rend ce qu'elle doit. Ce n'est pas à nous à compter les grains de blé qu'elle donne. C'est péché que de chicaner là-dessus, aux journées que le bon Dieu nous fait, de si belles journées, ajouta-t-il, et gratter du travail si vilain...

Il se leva en prononçant ces mots. Je vis qu'il était pressé de me quitter. Il fit quelques pas, s'appuyant toujours sur son bâton, et il se dirigea vers le petit chemin creux.

— Attendez, lui criai-je, dites-moi à qui est cette lande?

— A M. Muller, dit-il en se retournant. Et il s'approcha de moi. On raconte par ici qu'il est au plus mal. C'est-il vrai?

Quelques jours plus tôt, j'avais entendu M. Laverdet raconter que le vieux M. Muller s'était trouvé mal, en descendant du train, à son retour de Paris. Il avait fallu le transporter chez lui, en voiture, et depuis il gardait la chambre.

— Oui, fis-je, on le dit très mal.

Le vieux paysan hocha la tête.

— Pauvre bonhomme, il verra bientôt sa fin, dit-il.

— Mais... vendrait-il, demandai-je? Et je tremblais.

— Quoi? Sa lande?

— Oui.

— Ni pour sou ni pour liard, dit le vieux. On lui a offert bien des fois, mais point!

D'un petit geste du menton, il désigna le pavillon blanc.

— Voyez-vous son pavillon? Il vient là tous les étés. Il a acheté la lande pour qu'on n'aille pas lui gâter sa vue.

— Sa vue?

— Oui, sa vue. Pardié! Et peut-être bien qu'il ne la reverra seulement jamais plus. A vous revoir, mon jeune monsieur...

Il disparut dans le sentier et cette fois je ne le rappelai pas. Je m'assis sur la pierre, et je regardai la lande. Une brume qui semblait danser s'élevait au-dessus de la vallée, et le soleil, à l'horizon, s'était fondu en une grande flaque de lumière jaune. Plus haut dans le ciel, les derniers rayons étaient comme des rubans parmi les nuages. Au long de la montée des terres, la lande était couverte d'herbes sèches, de lichen et de bruyères aux fleurs pareilles à des moisissures. Au-dessous des mousses, les feuilles des fougères mortes pendaient au bout de leurs tiges brisées. L'ajonc était partout, en touffes énormes. Des ombres grêles s'allongeaient au loin démesurément. Un vent léger les faisait trembler sur les ajoncs dont les branches maigres et dressées, pareilles, en haut de la colline, à des cornes de bœufs alourdies de gouttes d'eau scintillantes,

remuaient à peine. La lumière sombra d'un coup. Il n'y eut plus que la lande et les nuages. Une alouette s'envola de l'herbe, essaya péniblement de monter dans le ciel, les ailes battantes, suspendue dans le vent. Alors je me levai. Mon regard tomba sur la pierre. Elle me parut *inévitable*, et une crainte me saisit. Ou étais-je? le monde me glissait des mains. Une pierre... des ajoncs... la lande? Mais les choses me fuyaient. Je n'osai regarder le ciel, pourtant je fis un effort. De gros nuages arrivaient sur moi, comme des tours. Je cherchai l'entrée du chemin creux. La nuit était noire, bien qu'il fût à peine six heures, et je ne trouvai que la pierre. Mais le contact rugueux du granit me fit pousser un soupir de joie. Je respirai à longs traits et une fois encore mon regard se promena alentour. Rien que la nuit, mais je reconnaissais les choses. Je caressai la pierre, comme on flatte une bête, je m'appuyai de mes deux mains contre elle et, d'un effort violent, je cherchai à la faire basculer. Elle ne bougea pas d'une ligne. Alors, le calme revint dans mon cœur. J'osai respirer, regarder le ciel. « En route! Il est tard, et tout ceci n'est qu'un songe... » Et je me jetai dans le chemin creux.

XXIX

Jamais la réalisation de mon projet ne m'avait paru aussi difficile, mais jamais, peut-être, je n'avais voulu avec autant de force le réaliser. Revenant vers la ville, je me répétais qu'en dépit de tous les vieillards du monde je triompherais. Plus il y avait au monde de vieillards, plus il devenait nécessaire et urgent pour moi, de bâtir ma maison. Cette lande, après tout, n'était pas la seule qui pût me convenir. Il s'en trouverait d'autres, aussi belles, aussi solitaires, et qui ne seraient pas réservées au seul plaisir d'un riche vieillard. Oh! le maudit argent! Comment ne pas le haïr? Qui donc, pensais-je, en débarrassera les hommes? Ce vieux M. Muller, à son lit de mort, s'occupait encore, disait-on, de sa fortune. Je l'imaginais, ayant fait porter sur son lit ses titres et ses valeurs, et faisant le compte de ce qu'il lui faudrait laisser après lui. Son argent! Tout ce par quoi il pouvait m'interdire même de regarder sa lande. Quelle injustice! Injustice de Dieu ou des hommes? Qu'importait, pour le moment...

Comme j'arrivai sur la place au Lin, j'enten-

dis, du fond de la cour du Pot d'Or, les coups répétés d'un homme occupé à fendre du bois. « C'est Philippe », me dis-je, en me dirigeant vers le portail.

J'avais à peine fait quelques pas dans la direction du Pot d'Or, que mon regard fut attiré par la maison du vieux M. Muller. Au premier étage, un rideau s'écarta lentement, et je vis la tête du vieillard se pencher. Sans doute fouillait-il la place au dehors. Il me sembla que sa main se soulevait, qu'elle faisait un signe, quelque chose comme un bonjour ou un adieu. Je me retournai d'instinct. A la terrasse du Café Universel, Mlle Berthe se levait, réglait sa consommation, enfilait ses gants. Je la vis jeter un regard furtif vers la fenêtre du vieillard et s'éloigner à pas pressés. Elle disparut au coin de la place. Un moment encore, le rideau resta soulevé, puis la vieille main retomba, comme appesantie, et le rideau redevint immobile. « Allons, me dis-je, que m'importe? » Mais je ne me décidais pas à avancer. J'entendais les *ahan* de Philippe, les chocs sourds de la cognée sur les bûches, mais je fixais obstinément la fenêtre du vieillard.

Ce n'était plus le vieux M. Muller que je croyais voir derrière sa fenêtre, mais l'oncle, avec sa petite moue, ses lèvres pleines de regret. Assurément, au moment de la mort, l'oncle, avait dû connaître des pensées semblables à

celles de ce vieillard. Il avait dû souhaiter, lui aussi, de pouvoir soulever un rideau, pour jeter un dernier regard à quelque femme qu'il aimait peut-être. Je me souvins de la nuit où je l'avais veillé, et des larmes cachées. S'il était vrai qu'il eût souffert ainsi! « Mais non! Cela n'est pas vrai, me dis-je. Jusque dans la mort il a rusé avec moi, voilà la vérité. Il faut qu'il en soit ainsi. Et ce vieillard, derrière son rideau, c'est le même que celui dont m'a parlé le paysan, et qui ne veut pas vendre sa lande, pour qu'on ne lui gâte pas sa vue! Ils veulent me tromper, mais je dois agir. Ils sont aussi morts l'un que l'autre... »

...En me voyant entrer dans la cour, Philippe s'essuya le front du revers de la main et sourit. Une lampe électrique, accrochée au-dessus de la porte de la grange, l'éclairait en plein. Elle projetait sa lumière jusqu'au milieu de la cour, et sur le mur, en face de la grange. Je vins m'asseoir sur un tas de bûches.

Je n'avais nullement l'intention de mettre Philippe au courant de mon projet; du moins, je ne voulais lui en confier ni les détails ni les raisons. Mais il m'était apparu depuis longtemps que Philippe pourrait m'être d'un grand secours, que lui seul, parce qu'il était simple, étranger au monde, le pouvait, et je m'étais dit que, s'il y consentait, je n'avais pas de raison de refuser son aide. J'avais hésité assez longtemps à l'interroger, mais ce soir-là, il me

sembla nécessaire de ne pas tarder davantage. Les difficultés devenant plus grandes, je me disais que je réussirais plus vite.

— Voudrais-tu travailler pour moi, Philippe? demandai-je.

— Pourquoi pas? dit-il. Et à quoi?

— A ma maison.

Il dodelina de la tête et siffla longuement en signe de surprise et d'admiration.

— Vous voulez faire une maison?

— S'il plaît à Dieu!

— Une maison? répéta Philippe.

— Oui. Mais je veux la faire seul, c'est-à-dire avec toi, si tu veux m'aider.

— Pourquoi pas?

— Nous ferons, dis-je, une maison en pierres. Les pierres ne manquent pas, dans ce pays. Mais, Philippe, sauras-tu construire un four?

— Un four? C'est pour faire cuire le pain?

— Oui.

— J'en ai vu, des fours, chez nous. Autrefois, chacun avait son four.

— Saurais-tu en faire un?

— Oui, je pense, si on me donnait des briques.

— Et une meule? Il faudra aussi une meule.

— Comme celle-ci? demanda Philippe, en poussant la porte de la grange, et en me montrant une meule à couteaux. C'est pour affûter?

— Non. Pour moudre.

— On ne peut pas moudre avec celle-ci. Vous voulez moudre du blé?

— Oui.

— Moudre et tout?

— Mais oui.

Philippe renversa la tête en arrière, et de nouveau un long sifflement jaillit de ses lèvres.

— Je ne sais si on peut moudre. Autrefois, chez nous, chacun portait son grain au moulin.

— Si, si, on peut. Il le faut...

— Eh bien, alors, dit-il, pourquoi pas?

La lumière répandue dans la cour faisait paraître noires les touffes d'herbe entre les pavés, et les branches nues, sur la crête du mur devant nous, avaient l'air calcinées. Je ne cessais, tout en parlant, de regarder ce mur. C'était un mur extrêmement élevé, construit en deux fois, un mur solide.

— C'est oui, dis-je... Tu m'aideras?

— C'est oui, promit Philippe.

— Et... tu ne diras rien à personne?

— Oh, non...

Je me levai, mais, au moment de quitter Philippe, je vis qu'il y avait une porte dans le mur.

— Où conduit cette porte? demandai-je.

— Chez M. Muller.

Je m'approchai de cette porte, tournant le dos à Philippe, et, d'une main dont j'eus peine à réprimer le tremblement, je la touchai.

— Chez lui-même?

— Dans son jardin.

— Mais... la porte est condamnée?

— Oh, dit Philippe, on ne passe jamais par là. Mais, si on voulait, ça ne serait pas bien difficile.

Il s'avança près de la porte, comme s'il avait voulu l'enfoncer, d'un coup d'épaule.

— Laisse, m'écriai-je.

— On entre dans le jardin, dit-il. La cuisine est là tout près.

Quelle tentation! Si on voulait... C'était une petite porte profondément enfoncée dans le mur. Elle était faite de planches très minces et mal assemblées. « Les planches ne sont pas plus épaisses que celles d'une caisse ordinaire », pensai-je. On voyait qu'elles avaient été autrefois recouvertes de peinture grise, mais la peinture avait en grande partie disparu. Par endroits elle s'écaillait et j'en fis tomber des morceaux par terre d'un coup d'ongle. La serrnre était mangée de rouille. Il eût été facile d'eu ôter les vis qui la retenaient dans le bois, et qui étaient lâches et branlantes. Elles seraient venues au doigt. Il devait y avoir un verrou derrière? Je fus sur le point de poser la question à Philippe et je me retournai. Il m'observait avec attention. « Quelle imprudence je suis là à regarder cette porte... »

— Elle ne vaut pas cher, dis-je en souriant, rien que du bois pourri.

— Oh! Il n'y a pas de voleurs, ici, répondit Philippe.

Je m'éloignai lentement. La cloche du dîner sonnait. Devant la porte cochère, la silhouette sautillante d'un petit homme en jaquette passa comme une ombre chinoise.

XXX

J'arrivai en retard à la salle à manger, la tante me suivant, ombre docile et courbée.

— Bonsoir, dis-je. Mais personne ne parut m'entendre. Mes trois commensaux réunis dans cette salle si parfaitement silencieuse, il me sembla, ce soir-là, que je les voyais pour la première fois. J'éprouvai, pendant un instant, la sensation pénible d'un homme qui se sait endormi, qui rêve, et qui lutte contre ses chaînes sans parvenir à les briser. Il me parut que Laverdet, Berthe et Grégoire appartenaient précisément à ce monde réel dont j'étais séparé et qu'ils étaient quelque chose de plus que des figures banales : des comparses nécessaires. Cette pensée me causa une sorte d'effroi. D'eux à moi, je sentis des liens, non les liens momentanés d'une occasion qu'il est toujours possible de détruire, mais des liens bien plus puissants, mystérieux, éternels. Je dis bien éternels!

Marie-Louise avait allumé un grand feu de bois dans la cheminée et les bûches brûlaient doucement, lançant de temps en temps une fusée qui crépitait. Laverdet lisait le journal. Je

pris place en face de la tante et, m'efforçant de chasser de mon esprit mes pénibles pensées, je voulus lui raconter quelque chose de ma rencontre avec le vieillard :

— Sais-tu, tante, ce que m'a dit aujourd'hui même un vieux paysan?

Elle leva sur moi des yeux surpris et, après s'être essuyé la bouche du coin de sa serviette :

— Quel paysan? dit-elle.

— Il m'a dit...

J'étais incapable de poursuivre. Le silence dans la salle était trop grand et le son de ma propre voix me gênait. Par bonheur, la porte s'ouvrit à ce moment et Marie-Louise entra, chargée de plats. Je fis signe à la tante que je lui raconterais cela plus tard. Elle baissa les yeux et se remit à manger.

Les fourchettes tintaient dans les assiettes et dans les plats. M. Laverdet avait achevé la lecture de son journal qu'il repliait à grand bruit. La porte claqua derrière Marie-Louise qui sortait. Il se fit un long silence. A travers les fenêtres fermées, j'entendis, sur le trottoir, les pas honnêtes d'un homme qui se hâtait de rentrer chez lui, sa journée faite. Ces pas, je ne sais pourquoi, retentirent douloureusement dans mon cœur. Une fois encore le bois claqua dans le feu et aussitôt la voix aigre de M. Laverdet s'éleva. Cela fit comme un grincement suivi d'un petit rire brusque.

— Qu'est-ce qui vous fait rire? demanda Grégoire, la fourchette en l'air.

— Une idée, répondit Laverdet. Supposez, Grégoire, que vous deveniez tout à coup millionnaire?

— Moi?

— Un hasard, supposez... Eh bien vous auriez le droit de prendre part à une assemblée d'actionnaires, telle que l'assemblée qui s'est tenue chez nous ce matin...

Grégoire posa bruyamment sa fourchette sur la table. L'employé de banque fit entendre son petit rire. Mais Grégoire, en colère, s'écria :

— Vous moquez-vous de moi?

— Non... Quel drôle d'homme vous faites... Pourquoi ne seriez-vous pas millionnaire comme un autre? Qu'est-ce que c'est qu'un millionnaire? Qu'est-ce que c'est qu'un million, aujourd'hui? Ah! Il m'en passe dans les mains, des millions. Un million, ça n'est pas plus, croyez-moi, qu'une bouffée de tabac...

J'ai retenu fidèlement les moindres détails de cette conversation qui, dès le début, m'irrita. La voix perçante de Laverdet faisait vraiment mal à entendre. Il était clair que ce n'était pas par simple désœuvrement ou par amour de la plaisanterie qu'il faisait miroiter des millions aux yeux de Grégoire. Il jouait là un jeu cruel. Mlle Berthe paraissait ne rien entendre. Il continua :

— Grand tohu-bohu, ce matin. Chacun veut tirer à soi la poche. Il y en avait un qui criait : « Nous ne vous demandons pas une grosse augmentation de dividende, mais au moins quelque chose. L'année prochaine il ne faudrait pas que ce soit pareil. Voilà vingt ans que je suis vos assemblées et j'entends toujours faire les mêmes propositions. Avant la guerre, c'était quinze francs or, maintenant ce n'est plus que seize francs papier! » Et le président qui, tout en disant qu'il n'était pas prophète, n'arrivait pas à donner les éclaircissements demandés sur la diminution de quatre millions constatée dans le portefeuille. Quatre millions! Hein, Grégoire...»

Il fit une pose. Grégoire s'était ressaisi. Il écoutait sagement et recommençait de manger. Laverdet reprit : « Ils ne comprennent rien. Ce sont des financiers de pacotille, des Jean Foutre. L'argent... »

Il pérorait. Le mot « *argent* » revenait au bout de chacune de ses phrases, comme un grelot à la mèche d'un fouet. La tante hocha la tête, comme si un souvenir lui était revenu, avec un regret. Grégoire se versa à boire et le bruit du vin tombant largement dans son verre fut un instant comme le bruit d'un galop. Et, de nouveau, la voix de Laverdet prononça : « L'argent... »

Je luttais contre une colère qui m'envahissait, ou du moins contre ce que je croyais être une

colère. Le récent souvenir de ma rencontre avec le vieux paysan sur la lande, le souvenir plus ancien d'une affiche lue par hasard dans la rue, affiche où les employés de banque exposaient leurs revendications et réclamaient qu'on leur donnât des traitements plus élevés afin qu'ils pussent continuer d'envoyer leurs fils au lycée, d'autres images, la figure sordide de Gasnier, l'échine ployée d'un mendiant, un ouvrier qui dans la rue portait sur l'épaule des barres de fer trop lourdes pour lui, tout se mêla dans mon esprit en une seule image désespérante. Dans mes tempes, je sentais les petits coups de lance de mon sang. Les images se succédaient, et partout c'était le même obstacle: l'argent, cet argent même dont Laverdet ne cessait de parler, l'argent avec lequel le vieux M. Muller pouvait acheter une fille comme Berthe et me refuser sa lande. L'argent! L'argent! Sous toutes ses formes, Laverdet faisait sonner le mot à mes oreilles. Il n'était question dans ce qu'il disait que de plus-value, que de capital à accroître, que de titres, valeurs, bénéfices, amortissements et dividendes. Avec quel plaisir il prononçait ces mots, lui, le plus vil serviteur de l'argent. D'instant en instant, mon agitation croissait. Je voulus boire, mon verre trembla dans ma main.

Il est probable que je me serais borné à reposer mon verre sur la table et que je serais remonté dans ma chambre, si, à ce moment-là, la

tante, me croyant malade, ne m'avait demandé :

— Qu'as-tu? Te voilà tout pâle...

— Ce que j'ai? m'écriai-je d'une voix tonnante, et en tremblant si fort qu'un peu de vin, se répandit sur la nappe, j'ai, tante, que ce qu'il faut, c'est rendre l'argent!

La tante se leva, effrayée. Elle balbutia : « Allons-nous en » me tirant par la manche. Mais, voyant que je ne bougeais pas, elle reprit sa place sur sa chaise et se mit à me considérer avec une sorte de stupeur. Quant à moi, j'avais cessé de trembler, mais je sentais une moiteur percer sous mes cheveux. Laverdet s'était tourné vers moi, sans bouger de sa chaise. Il rajusta son binocle, sourit méprisamment et me dit :

— Est-ce pour moi que vous dites cela?

— Oui, répondis-je.

Il bondit sur ses pieds. Et, d'une voix frémissante de colère :

— Quel argent ai-je à rendre, monsieur, voulez-vous bien me le dire?

— Ah! par exemple, fit Grégoire en croisant les bras.

J'éprouvai une extrême répugnance à m'expliquer, et d'ailleurs une grande fatigue. Mais, puisque je m'étais mis dans le cas d'avoir affaire à un Laverdet, il fallait aller jusqu'au bout. Je vis bien à l'attitude arrogante de l'employé de banque que je devais, à ce moment-là, donner l'impression d'un homme faible, car, comme

je tardais trop à son gré à répondre, il répéta :

— Allons... quel argent?

— Il n'y en a pas de trente-six sortes, dis-je. C'est tout l'argent qu'il faut rendre.

— Tout l'argent?

— Jusqu'au dernier centime.

— Je vous demande, Grégoire, si vous y comprenez quelque chose, dit Laverdet. Monsieur nous traite de voleurs, tout simplement.

— Nous? fit Grégoire...

Comme si ces mots avaient été un signal, il se fit derrière la porte un gros bruit et M. Guichard apparut.

— Messieurs, fit-il d'une voix suppliante en joignant les mains et en s'avançant vers nous, qu'y a-t-il, qu'y a-t-il? Pourquoi tout ce bruit?

A la vue de M. Guichard, la tante s'était levée. Elle accourait vers lui, mais elle fut devancée par Laverdet.

— Prenez une chaise, monsieur Guichard, dit-il, et écoutez bien. Vous avez bien fait de venir. Nous aurons besoin de témoins.

— Des témoins? dit la tante.

— Oui, madame...

— Des témoins, répéta le malheureux hôtelier comme un écho. Pour l'amour de Dieu, que se passe-t-il?

— Monsieur, dit Grégoire, prétend que nous avons volé de l'argent...

J'étais prisonnier, aussi étroitement que je

l'avais été autrefois à la maison du Grand Vent, en face de l'oncle, quand je me disais que les paroles dont mon cœur était plein ne sonneraient à ses oreilles que comme des niaiseries, aussi étroitement prisonnier que je l'avais été un jour chez Gasnier, auprès de qui je n'étais rien. Qu'étais-je, ici, auprès de Laverdet et de Grégoire? Je ne pouvais plus battre en retraite. Il fallait donc me montrer nu, et entendre leurs rires et leurs sarcasmes. Le silence s'était fait de nouveau. Tous attendaient. Je vis le regard de Mlle Berthe posé sur moi.

— Monsieur Guichard, fis-je, vous n'avez rien à craindre. Ce que j'ai à dire... Eh bien, voici : l'argent est une saloperie. Il faut que les hommes s'en débarrassent...

— Mais... mais... dit Laverdet.

— Laissez-moi parler, continuai-je. Il se tut. Et Grégoire ricana. « Allons, me dis-je, il me faudra du courage. » Je regardai Laverdet dans les yeux et lui dis :

— Permettez-vous que je vous pose quelques questions? »

— Oui.

— Vous êtes-vous jamais mis en grève?

— Oui.

— Pourquoi?

— Pour obtenir un meilleur traitement.

— Et vous l'avez obtenu?

— Parfois.

— En êtes-vous moins resté un employé?

— Non.

— Vous êtes donc à vendre?

Il rougit jusqu'aux oreilles. Il voulut répondre et sa voix s'étouffa dans sa gorge. J'étais redevenu entièrement maître de moi. Je poursuivis :

— Il ne vous est jamais venu à l'esprit, monsieur Laverdet, de vous mettre en grève pour demander non plus qu'on augmente votre traitement, mais pour exiger qu'on le supprime tout à fait?

— Etes-vous fou? cria-t-il.

— C'est bien possible, répliquai-je. Mais supposez un instant, monsieur Laverdet, que personne ne veuille plus passer à la caisse. On tend de l'argent à un ouvrier, il répond : non. Un autre vient, et de même il dit : non. Et ainsi de suite! Le caissier lui-même refuse de toucher à cette ordure. Il met toute la cochonnerie dans un sac et il va porter ça au patron. « Gardez-le, personne n'en veut plus! Gardez-le, puisque c'est à vous! »

Tous m'entouraient, à l'exception de Mlle Berthe. Je pris le bras de la tante et je me dirigeai vers la porte.

— Arrêtez! cria Laverdet... Comment vivrons-nous, dans ce cas? Nous mourrons tous.

— Pas tous... Quelques millions seulement. Allons, tante, montons!

Grégoire soufflait comme une bête. Mlle Berthe se leva. Je vis Grégoire ôter sa serviette enfoncée dans son col et la jeter par terre en jurant. Je refermai la porte derrière moi. Un dernier mot de Laverdet me parvint :

— Il nous a roulés!

XXXI

J'avais entraîné la tante et gravi presque en courant les trois étages qui menaient à nos chambres. Mon exaltation était tombée. La tante, encore sous l'empire de la frayeur, et bien que la montée trop rapide l'eût essoufflée, se hâta d'allumer le petit réchaud à alcool et d'y poser une casserole pleine d'eau pour faire le café. Je me mis à fumer.

— Patience, tante, nous sommes peut-être plus près du but que tu ne le crois.

— Ah, fit-elle, si nous avions l'argent... Dans mon jeune temps nous aurions tout trouvé pour rien. C'était bien facile, alors.

Elle passait le café et la bonne odeur se répandait dans la pièce. Une vapeur légère, se mêlant à la fumée de mon tabac, montait autour des linges qui séchaient sur une corde tendue d'un mur à l'autre. J'entendais le café tomber goutte à goutte au fond de la cafetière.

— Nous aurons l'argent bientôt, dis-je.

— Bientôt? fit-elle; sou par sou, il faut du temps.

— Oui, sou par sou.

— Et nos billets?

— Ils sont là, dans ma poche, répondis-je, ils ne me quittent pas. Je me frappai la poitrine, et j'ajoutai : « Veux-tu les voir? »

Elle sourit.

— Quel enfant! dit-elle. Pourquoi veux-tu me les montrer?

— Tiens... Regarde.

Je sortis les billets de mon portefeuille et je les étalai sur la table. Sous ma main, ils eurent comme un petit frémissement métallique.

— On les dirait neufs, fit-elle.

— Oui, tante. Mais il faudrait à ces billets en ajouter beaucoup d'autres, un gros tas...

— Crois-tu?

— Quelques-uns, en tout cas... Et pourtant, rien qu'avec ces deux billets, tante, je pourrais avoir assez de terre. Quelle chose curieuse! Il n'y a pas au monde un seul petit coin de terre qui n'appartienne à quelqu'un, je veux dire juste ce qu'il en faut à un homme.

— Comment cela? fit la tante en remontant ses lunettes sur son front. Chacun a son bien.

— Précisément, chacun a son bien, répondis-je avec aigreur. Si tu te promènes dans un champ, dans un pré, toujours tu rencontreras quelqu'un qui te dira : « Ce champ est à moi, ce pré est à tel autre. » N'est-ce pas étrange?

— Etrange? C'est ainsi...

— Oui, même une lande... Pas un seul coin.

Sais-tu ce qui me frappe? Souvent ils ne se soucient même pas de la terre qu'ils possèdent. Ils la laissent en friche, et cependant tu n'as pas le droit d'y aller. J'ai découvert un endroit où je te conduirai. C'est une lande où rien ne pousse, à flanc de coteau. De là on domine une vallée...

Elle sourit et versa le café dans les tasses.

— Pauvre garçon, dit-elle, tu te donnes bien du mal.

— J'ai trouvé quelqu'un qui m'aidera.

— Ici?

— Philippe.

— L'idiot?

— Pourquoi dit-on qu'il est idiot? Je lui ai demandé s'il saurait construire un four. Il prétend que oui.

— Chut... Ecoute.

Des pas lourds et traînants retentissaient dans l'escalier. C'était Marie-Louise qui montait se coucher. Je connaissais bien ces pas harassés, qui, tous les soirs, à la même heure, parcouraient ce long escalier pour ne s'arrêter que tout à fait au dernier étage, sous les combles. Ces pas marquaient pour tous une sorte de retraite. Le bruit montait. J'entendis un halètement, le froissement d'une jupe le long d'une porte. Sans doute, Marie-Louise portait quelque fardeau. Un objet de bois heurta la rampe. Puis les pas s'affaiblirent, une clé grinça dans une vieille serrure et j'entendis battre une porte.

— La voilà chez elle, murmura la tante, qui se leva pour aller prendre sur la cheminée un petit livre. Elle revint s'asseoir auprès de moi et, ouvrant son livre sur ses genoux : « Il viendra peut-être un jour, dit-elle où nous pourrons acheter cette lande, si elle te plaît tant. »

— Impossible, tante. Elle appartient à M. Muller, et il ne veut pas la vendre.

— Notre voisin? Ce grand vieillard?

— Oui. Il possède là une sorte de pavillon où il vient l'été. Il a acheté cette lande pour qu'on ne lui gâte pas sa vue.

La chambre s'était remplie de fumée de tabac. La tante toussa. Je me levai.

— Pardon, tante, je vais ouvrir la fenêtre.

— Non, non, répondit-elle en hoquetant. Ton oncle m'a habituée... Ce n'est pas la peine.

J'ouvris cependant la fenêtre. Malgré l'air froid, je m'accoudai contre le rebord. Seule en face du Pot d'Or, une large fenêtre répandait sur la place sa lumière rose. Plus bas, sous mes yeux, au coin de la rue, brillait un réverbère. La nuit était silencieuse. « Comme une pareille nuit serait propice, me dis-je... Des planches à peine plus épaisses que celles d'une caisse ordinaire! » Je revoyais la porte. Mes doigts se souvenaient de leur contact contre le bois. Si j'osais!

Je fus tiré de ma rêverie par un spectacle inattendu et singulier. Grégoire et Laverdet débouchaient au coin de la rue et passaient sous le ré-

verbère. Ils s'arrêtèrent. Laverdet se dressa sur la pointe des pieds et j'entendis clairement le grincement de ses bottines. Il approcha sa bouche édentée près de l'oreille de Grégoire, et je le vis dresser vers le ciel chargé de neige sa longue main de squelette. La bouche ouverte, la tête penchée de côté, Grégoire écoutait. La lumière du réverbère éclairait le visage de Laverdet. Je voyais ses lèvres remuer. Un aigre sourire plissait ses joues de parchemin. Au milieu d'une phrase il eut un petit geste bref comme un hoquet pour rattraper son lorgnon. Enfin il se tut, et dans le silence j'entendis encore une fois le grincement de ses bottines. Ils firent quelques pas sur le trottoir. Et la même scène se renouvela. Les premiers flocons de neige tombaient lentement. Je refermai la fenêtre et revins m'asseoir près de la tante. Elle lisait.

— Te rappelles-tu, me dit-elle, des cigares énormes, et rien que des cigares...

A la grande stupéfaction de ma tante, j'éclatai de rire. Je venais de me demander ce que l'oncle aurait fait dans une pareille circonstance, et la réponse était arrivée aussitôt. Il n'aurait pas considéré une nuit de neige comme une nuit propice, une nuit où, si la neige s'arrête de tomber, les pas des hommes restent imprimés sur le sol.

— Non, tante, je ne ris pas de toi. Je ne sais pas pourquoi je ris, à vrai dire. Que lis-tu?

— Toujours la même chose.

Je hochai la tête. Le petit visage de la tante prit une expression de tristesse, comme autrefois quand elle sentait que l'oncle allait lui parler durement, et son regard évita le mien.

— Et cette lecture te plaît?

— Oh, beaucoup, dit-elle avec empressement. Mais je m'approchai d'elle. D'un bras je lui entourai le cou et de ma main restée libre je fermai le livre.

— Assez, dis-je, pour aujourd'hui.

Je la baisai au front et je me retirai sur la pointe des pieds.

XXXII

« L'homme qui ne sait pas cacher ses projets manque son but. Où ai-je entendu cela, me dis-je en me jetant tout habillé sur mon lit. Profonde parole!... » Mais mon projet était si bien caché que je me le cachais à moi-même. La neige continuait de tomber. Je me levai et m'approchai de la fenêtre. Les flocons, en fondant sur les vitres, laissaient de longues traces ruisselantes. En face on avait éteint la lumière : plus rien que la nuit et le silence. Je me dis que le moment était venu et qu'il *fallait y aller*.

Sans hésiter, je posai la main sur le bouton de la porte. Un grand calme était en moi... On parle d'inconscient, d'actes que nous commettrions sans nous en rendre compte : à ce moment-là, j'étais un homme extrêmement lucide. Le bouton froid tourna dans ma main. Ordinairement cette porte grinçait, mais je sus manœuvrer de telle sorte qu'elle s'ouvrit sans le moindre bruit et comme d'elle-même. Ma main n'avait pas tremblé. J'allais éteindre la lumière en sortant quand je me ravisai : il fallait la laisser brûler au contraire. Du dehors elle témoignerait pour

moi, et, *plus tard*, je pourrais prétendre qu'à ce moment-là j'étais enfermé dans ma chambre, à lire. Je me souviens très bien qu'en quittant ma chambre je souriais et, si quelqu'un avait pu voir ce sourire, je suis sûr qu'il l'aurait pris pour le sourire innocent d'un homme qui médite un bon tour. Je me sentais une grande présence d'esprit, une verve d'initiative et d'improvisation qui m'enivra.

D'où tenais-je cette connaissance profonde d'une maison où, il est vrai, je vivais depuis une année mais à laquelle je ne me rappelais pas avoir jamais accordé la moindre attention, du moins en vue d'un acte tel que celui que j'étais en train d'accomplir? Tout en glissant le long des escaliers, le corps penché, appuyé sur la rampe, je m'apercevais que je connaissais les moindres coins de cette maison et que ses habitudes m'étaient familières. Bien que je ne fusse jamais entré dans la cuisine, je savais que cette cuisine possédait une porte qui donnait sur la cour et que cette porte n'était jamais fermée qu'au moyen d'un simple loquet. D'où tenais-je ce détail? Je l'ignorais, mais le détail était vrai. Je le vérifiai tout de suite, dès que j'eus pénétré dans la cuisine. Alors, je réfléchis. Au fond de la cuisine, les vitres blafardes d'une fenêtre laissaient pénétrer quelque lueur. Je me baissai et ramassai entre mes doigts un peu de sciure de bois : je ne m'étais pas trompé! Marie-

Louise avait bien l'habitude de répandre de la sciure sur son parquet. J'ouvris, près de la cuisinière, un petit placard ménagé au ras du sol et j'en retirai une boîte remplie aux trois quarts de cette sciure, que je posai près de la porte de la cour. Plus j'allais, plus je me sentais porté et joyeux. Avec cette sciure, j'effacerais la trace de mes pas au retour. J'ouvris tranquillement la porte. Le froid m'assaillit...

Je me mis en route à petits pas, rasant le mur. Devant la grange, les bûches que Philippe avait fendues formaient un gros tas déjà recouvert de neige. J'hésitai : devais-je entrer dans la grange, y prendre un outil quelconque, une pelle, pour déblayer la neige qui avait dû s'accumuler devant la porte? Non. Et je contournai le tas de bois.

Mon plan n'allait pas au delà de cette porte. Je ne me demandais pas ce que je ferais une fois de l'autre côté. A la grâce de Dieu! Le calme que je sentais toujours en moi, le succès de mon entreprise jusqu'ici me donnaient une confiance absolue.

Je m'accroupis devant la porte et je me mis à enlever la neige qui s'était accumulée en bas. Je jetai cette neige au loin, à poignées, de sorte qu'elle se confondait avec les nouveaux flocons qui déjà, pensais-je, avaient dû effacer la trace de mes pas. La nuit était décidément propice. Et comme mes mains étaient fermes! Si

fermes qu'elles ne tremblèrent pas quand j'entendis qu'on appelait dans la rue. A ce moment-là, je devins dur, raide et lourd comme une pierre.

Dans l'hôtel rien ne bougea d'abord. Un second appel retentit. Une fenêtre s'ouvrit et Marie-Louise cria : « Je descends! » « Foutu! » murmurai-je, comme le plus vulgaire des escarpes, en entendant les pas de Marie-Louise dans l'escalier. Elle descendait avec précaution. Les pas s'arrêtèrent et la fenêtre de la cuisine s'illumina, projetant à travers la neige un faisceau de lumière rose qui venait presque jusqu'à moi. D'un bond, je m'écartai. Je revins près de la grange, me cachant dans l'ombre, puis, rasant le mur, je m'avançai jusque sous la fenêtre où je m'accroupis. Par deux fois, l'ombre de la jeune femme masqua la lumière et enfin j'entendis le déclic du commutateur qu'elle tournait. Je me trouvai de nouveau plongé dans la nuit. Marie-Louise débarra la porte de la rue et une voix étrangère, celle qui avait appelé, prononça : « Il vient de passer! » « Le malheureux », répondit Marie-Louise. Je compris que le vieillard venait de mourir et que son valet était accouru chercher de l'aide. Alors, je rentrai dans la cuisine.

La neige en fondant avait traversé mes vêtements et je grelottais. La peur me prit. Immobile, ne songeant plus à ce stratagème de la sciure

de bois dont j'étais si fier un instant plus tôt, et laissant deux grandes mares de boue fondre sous mes pieds, je tendais l'oreille, craignant que les gens se fussent réveillés quand Marie-Louise était descendue, et peut-être même dès le moment où le valet avait appelé dans la rue. Mais rien ne bougeait. Il me sembla cependant entendre quelqu'un tousser et je tressaillis. Mais rien. Alors une nouvelle crainte me saisit. Je pensai tout à coup que la bonne avait pu, en sortant de la cuisine, pousser le verrou de la porte, ou tourner la clé d'un geste machinal. Je me vis prisonnier et cette crainte fut si forte que je n'osais plus bouger, que je ne pensais même pas que je pouvais encore m'enfuir par la cour et qu'après tout « je n'avais rien fait ». Je me répétais ces mots sans parvenir à me soulager. Je trouvai enfin le courage de m'approcher de la porte et de soulever le loquet. La porte tourna. Alors au pied de l'escalier je m'arrêtai de nouveau. C'était le silence.

Tout dormait. La cage de l'escalier était un trou noir traversé à mi-étage d'une lueur blafarde, venue d'un vasistas. Je me mis en route. Ma main moite collait sur la rampe. Je marchais sur la pointe des pieds et de temps en temps je m'arrêtais encore pour écouter. C'était toujours le même silence. Que n'aurais-je donné pour être déjà chez moi! Je voulus franchir deux marches à la fois, mais le bois craqua sous mes

pieds et je m'arrêtai encore. Le trou noir de l'escalier béait au-dessus de ma tête, j'étais tout près du vasistas et je voyais la neige accumulée sur son rebord. Je me répétais : « Je n'ai rien fait. Je n'ai rien fait. » Je ne parvenais pas à me calmer.

J'arrivai enfin au troisième étage et je vis un rais lumineux sous ma porte. C'était comme la lumière de l'espoir. J'entrai enfin chez moi...

Hélas! Je m'étais trompé de porte, et c'était chez la tante que j'étais entré. Elle dormait, à moitié couchée sur sa table. Près d'elle une bouteille et un verre étaient posés et son livre était tombé à ses pieds. « Ivre! ivre morte! Je comprends qu'elle ait oublié d'éteindre la lumière et que j'aie pu me tromper... » Je relevai le livre : c'était les Evangiles. Je le fermai et je le posai sur la cheminée à sa place ordinaire et je sortis. Je me mis à redescendre les escaliers, cette fois sans prendre de précautions. Je croyais tout fini. Le pire m'attendait en bas. Comme je venais d'ouvrir la porte de la rue, un homme se jeta sur moi, un soldat. Je compris, dans un éclair, que c'était le fils de l'hôtelier qui venait d'arriver plus tôt qu'on ne l'avait prévu, et qu'il me prenait pour un voleur. Nous roulâmes ensemble sur le perron. Je ressentis une violente douleur à la tête et aussitôt l'étreinte de mon assaillant se desserra. Je me relevai. Il resta étendu par terre,

sans un geste. « Etes-vous blessé? murmurai-je. N'ayez pas peur, je ne vous veux pas de mal. Je ne suis pas... » Un peu de sang coulait sur la neige. Je me penchai. Il ne bougeait toujours pas. Alors je déboutonnai sa capote, cherchant son cœur. Il ne battait plus. Le malheureux s'était ouvert le crâne sur le coin d'une marche...

EPILOGUE

Les détails suivants proviennent de différentes sources. Ils sont en premier lieu empruntés au procès verbal de l'interrogatoire de Raymond et aux déclarations qu'il fit à l'audience. Mais un document capital pour nous est une sorte de second manuscrit, une « annexe » au récit qu'on vient de lire. L'un et l'autre ont été écrits en prison. Ce second manuscrit est d'ailleurs fort bref, une quinzaine de pages en tout, du format d'un papier à lettres ordinaire. L'écriture est serrée et souvent illisible. Il présente, beaucoup plus que le caractère d'un manuscrit, celui d'un amas de notes, évidemment rédigées dans un but pratique et constituant les éléments non d'une défense, mais d'une explication. Toutefois il n'a pas su résister au désir de consigner certaines choses en apparence fort étrangères à son propos, et notamment quelques conversations dont il est clair qu'il n'avait pas à faire état devant ses juges. Il renonça d'ailleurs à toute tentative d'explication. Les dernières notes sont datées d'une huitaine de jours avant l'audience. Il ne fit état d'aucune. Devant ses juges, il se borna à répondre avec une soumission d'enfant à toutes les questions qu'on lui posa.

L'enquête révéla que la vieille Mme Gauvin s'adonnait à la boisson, que personne ne l'ignorait au Pot d'Or, bien qu'elle se cachât, et qu'à la seule pensée d'être surprise par son neveu elle tremblât littéralement de peur. Un fait nouveau surgit dès le lendemain. Quand les inspecteurs entrèrent dans la chambre de Raymond, ils la trouvèrent dans le plus grand désordre. La lumière électrique, qu'il prétendait n'avoir pas éteinte, ne brillait pas. Tout cela fit croire à un cambriolage. Le placard de Raymond, en effet, était largement ouvert. On y trouva un bric à brac de chiffonnier, des pierres ramassées sur les routes, des pointes, des bouts de fer ou de bois, quelques outils, toutes choses qui évidemment devaient servir à la construction de la maison. Mais, Raymond ayant déclaré avoir sur lui encore tout l'argent qu'il possédait, l'affaire du cambriolage fut abandonnée et Grégoire, qu'on avait soupçonné, ne fut pas inquiété.

D'après tous ces documents, nous savons que Raymond, après avoir quitté le Pot d'Or, erra longtemps par la ville. Il « rôda » dit-il, pendant une grande partie de la nuit, sous une neige épaisse et abondante, sans aucune espèce d'intention arrêtée. Il semble qu'il ait été entièrement insensible au froid, pourtant vif, et qui aurait dû l'incommoder d'autant plus qu'il était nu-tête et ne portait qu'un petit veston d'alpaga très mince et privé de ses boutons. Au cours de cette nuit, il passa plusieurs fois devant le Lycée.

Il remarqua que la fenêtre du bureau du proviseur était éclairée et il pensa que, malgré l'heure tardive, le proviseur était encore au travail. Ce détail paraît l'avoir frappé au point d'avoir effacé toutes les autres impressions de cette première partie de la nuit. On établit plus tard qu'à cette heure-là le proviseur s'était depuis longtemps retiré chez lui et qu'il avait simplement oublié d'éteindre l'électricité en quittant son bureau.

Au cours de l'interrogatoire, le juge d'instruction essaya de faire dire à Raymond combien de fois il était passé devant le Lycée. Il paraissait attacher une grande importance à ce fait. Nous avouons ne pas en comprendre la raison. Le seul fait essentiel de cette nuit est la rencontre d'une autre lumière, une petite lanterne bleue, dans une rue encaissée du fond de ville. La partie supérieure était recouverte de neige. Raymond s'arrêta devant cette lanterne, « comme on se réveille d'un rêve », dit-il. Il se mit à épeler les lettres noires sur le verre de la lanterne, « tout à fait comme un enfant qui apprend à lire ». La lueur blafarde tombait sur une lourde porte qu'il poussa aussi naturellement que si depuis qu'il rôdait dans la neige il n'avait pensé qu'à cela. Il se trouva dans une cour.

Une insupportable odeur de latrines le fit reculer. « A cause de l'odeur, note-t-il, j'aurais bien pu ne pas entrer. » Le mot odeur est souligné trois fois. Il entra pourtant, mais une fois encore cette

étrange sensation de rêve le saisit. Il resta un long moment immobile, regardant autour de lui. Quel silence! Pour un instant il lui sembla que ce prodigieux silence n'était pas dans les choses, mais en lui-même. Le silence de la folie... Au fond de la cour une lueur brillait sur la neige. Elle venait sans doute d'une fenêtre que cachait un pan de mur. « C'est là », se dit-il.

Il franchit les quelques pas qui le séparaient de cette lueur et se trouva devant une petite porte vitrée. Dans la nuit cette porte lui parut terrible. Il s'approcha et frappa aux vitres du bout des doigts. On ne répondit pas. Il avança lentement la tête et colla son front contre les vitres. A ce moment-là, avoue-t-il, une forte envie de rire le saisit. « Ils dormaient comme des brutes. »

L'un des gardiens, d'apparence paysanne, avait déboutonné sa tunique. Les bras étendus sur une table, il ronflait, la tête jetée de côté. A travers la porte, ses ronflements paraissaient des soupirs ou des gémissements. Un autre était tout de son long couché sur un banc. Quant au troisième, Raymond ne voyait que ses pieds. Il ouvrit doucement la porte. A ce bruit, pourtant léger, les ronflements du paysan cessèrent.

Dès qu'il fut entré dans le poste, il parut reprendre contact avec une certaine réalité qui lui « fit du bien ». Il fit preuve d'une liberté remarquable. Dans ses notes il va jusqu'à dire que son entrée dans le poste « fut une sorte de bienfait pour

ces trois innocents qui risquaient de mourir asphyxiés tant le poêle chauffait dur ». De fait, l'air glacé agit d'une façon bienfaisante sur les dormeurs. L'homme étendu sur le banc poussa un profond soupir « comme si on avait ouvert les portes de sa prison », et le paysan se mit à respirer d'une manière légère. Le troisième occupant restait toujours caché à la vue de Raymond.

Il posa doucement la main sur la manche du paysan et le secoua. L'homme se réveilla en bâillant. Il crut sans doute qu'il avait auprès de lui un de ses collègues, car il s'écria d'une voix pâteuse en s'étirant : « Mon cher... Je dormais... » Mais, en apercevant Raymond, il se dressa d'un seul coup sur ses pieds, comme si une bête l'avait mordu au mollet. Son geste fut si brusque qu'il donna du genou contre la table et que sa chaise se renversa. Les deux autres gardiens se réveillèrent en sursaut.

A l'audience, le gardien déclara que, de sa vie, il n'avait vu chose plus inattendue. Il se demanda « positivement » s'il rêvait ou non. Selon sa déposition, confirmée par celles de ses collègues, Raymond avait alors toute une partie du visage en sang. Jusque là il ne s'était pas aperçu lui-même qu'il portait à la tête une large blessure, peu dangereuse, il est vrai, mais qui avait abondamment saigné jusqu'à couvrir son épaule d'une longue tache rouge que la neige avait un peu diluée. Ses longs cheveux mouillés étaient collés

sur son front. « On aurait dit qu'il s'était trempé la tête dans une cuvette », dit le gardien. Le col de sa chemise, entièrement déchiré, laissait voir sa poitrine nue et ruisselante d'eau. La neige en fondant avait traversé ses habits, et ses pantalons collaient sur ses cuisses comme de simples pantalons de toile. Chose étonnante, il souriait. Sur ce point, le gardien fut formel. Ses yeux, assurait-il, brûlaient de fièvre, mais il souriait...

Peut-être le gardien commet-il ici une erreur facilement explicable si l'on tient compte du fait, établi le lendemain, que Raymond avait perdu ses lunettes dans la lutte. Il est possible, pensons-nous, que ce fait explique ce sourire, ou plus exactement ce rictus, que l'on voit paraître au visage des gens habitués à porter des verres et qui s'en trouvent brusquement privés. Ajoutons que la lumière lui tombait à ce moment-là en plein dans les yeux.

Quoi qu'il en soit, c'était ce sourire, plus que tout le reste, qui avait causé une si vive frayeur au gardien. Ses collègues ne virent pas ce sourire. Au moment où ils s'éveillèrent, Raymond leur tournait le dos. A la mine épouvantée de leur camarade, ils le crurent en danger et, d'un même élan, ils se ruèrent sur Raymond qui fut terrassé. Ce fait fut sévèrement reproché aux gardiens. On les accusa d'avoir manqué de sang-froid. Ils répondirent qu'ils ne s'étaient livrés à aucune violence inutile et que, d'ailleurs, la lutte avait été

brève: Raymond, en effet, ne leur opposa aucune résistance. Il se laissa saisir et garrotter. On lui lia les mains au dos, on le fouilla, puis on l'assit sur une chaise. Alors il balbutia : « J'ai tué un homme... Au Pot d'Or... » et il s'évanouit.

C'est dans un état lamentable qu'on le transporta à l'infirmerie de la prison. Il y resta trois semaines et l'on crut qu'il ne survivrait pas. Il revint pourtant à la santé mais il ne sut aucun gré aux docteurs qui le tirèrent de là. Ses notes abondent en sarcasmes contre les « sorciers qui avaient manqué leur coup en ne sachant pas même le tuer ». A ce moment, il souhaitait sincèrement la mort.

L'aumônier, qui vint à plusieurs reprises le voir à son chevet, fut reçu avec rudesse. Raymond se fâcha, exigea qu'on le laissât en repos. Il y avait trop d'aumôniers, disait-il, dans son histoire. Pourtant, un jour, ce fut lui-même qui demanda à le voir. On courut le chercher. Par malchance l'aumônier était sorti et, quand il revint, Raymond avait changé d'humeur.

Les dernières pages du manuscrit jettent un jour extraordinaire sur l'âme de Raymond dans les dernières semaines qui précédèrent l'audience. On voit à ce moment apparaître un personnage énigmatique, un ami, pensons-nous, du procureur ou de l'avocat. Cet énigmatique personnage, désigné dans les notes de Raymond sous le nom de M. Coudrier, obtint la permission de visiter le prisonnier dans sa cellule. Il est certain que le cas

de cet étrange jeune homme qui s'obstinait à se vouloir coupable d'un meurtre accompli en état de légitime défense avait profondément frappé M. Coudrier. Dans les notes de Raymond, il est expressément dit que M. Coudrier croyait pouvoir « mieux que personne comprendre l'état d'esprit de Raymond pour avoir lui aussi traversé dans sa jeunesse une crise douloureuse qui, il le pressentait, devait avoir bien des rapports avec celle que traversait le jeune homme ».

Telles sont les premières paroles un peu amènes que l'on trouve dans ces notes sur le compte de M. Coudrier. Avant cela on relève des traces non équivoques de l'impatience de Raymond à l'égard de celui qu'il nomme « l'indiscret ». On voit qu'il le reçut d'abord avec sécheresse, comme il avait reçu l'aumônier, mais M. Coudrier n'imita pas la discrétion de l'aumônier. Il écrivit à Raymond. Malheureusement, si on sait que M. Coudrier écrivit plusieurs lettres à Raymond, aucune de ces lettres ne nous est parvenue, et les brèves allusions qui y sont faites dans le manuscrit ne nous permettent pas d'en reconstituer une seule phrase. Soit que Raymond les ait détruites, soit qu'il les ait emportées, ne jugeant pas pouvoir les laisser aux mains de son avocat, en tout cas elles sont perdues pour nous. Il reste cependant que, par le moyen de ces lettres, M. Coudrier triompha de l'obstination du jeune homme. Bornons-nous donc à consigner ce fait, nous résignant à ne jamais connaître

les véritables raisons de M. Coudrier qui, selon certaines allusions, devait être à cette époque, sinon un vieillard, du moins un homme relativement âgé.

Il nous faut admettre que le succès de M. Coudrier fut tel qu'il dépassa ses espérances. Une note brève nous renseigne pleinement sur ce point. Raymond écrit : « Hier, je l'ai attendu avec impatience. » Il est probable que ce jour-là M. Coudrier eut quelque grave empêchement. Heureux hasard, qui nous permet de savoir combien sa présence et ses conversations étaient devenues nécessaires à Raymond. Il semble que Raymond ne lui ait rien caché de ses pensées et qu'en retour M. Coudrier lui ait fait certaines confidences qui aidèrent beaucoup le jeune homme à supporter son sort. Dans la dernière conversation notée, on voit M. Coudrier faire preuve d'une admirable liberté envers son ami. Beaucoup penseront que ce jour-là M. Coudrier parla sans ménagements et même avec dureté. Mais il était loin de penser à ménager qui que ce fût. Nous donnerons tout à l'heure ce fragment. Voici d'abord quelques pages du manuscrit de Raymond où il est question d'un homme qui s'était fait « le serviteur de tous » et que M. Coudrier avait eu l'occasion de rencontrer. Sans doute cet homme avait-il eu une grande influence, sinon sur la destinée de M. Coudrier, du moins sur son esprit.

« Il m'a parlé aujourd'hui d'un... saint. Des

amis l'ont conduit un jour dans une banlieue parisienne. Là, dit-il, dans une baraque en bois, au milieu d'un terrain vague, nous avons trouvé l'homme que nous cherchions. On m'avait dit qu'il n'avait pas plus de quarante ans, mais je vis un vieillard maigre sous la soutane. Il venait vers nous en souriant. De longs cheveux blancs et bouclés lui tombaient sur les épaules et se mêlaient à la barbe blanche également, et longue. Je ne vis d'abord dans tout ce poil que son nez aquilin et brun. J'ai oublié la couleur de ces yeux, non son regard. Je savais que cet homme appartenait à une famille princière, qu'il avait longtemps vécu dans le monde, où il était ambassadeur, que des circonstances obscures pour moi l'avaient longtemps empêché de se faire prêtre, ainsi qu'il en avait toujours témoigné le désir, et qu'il ne l'était que depuis quelques années seulement. Il nous fit entrer dans sa baraque. Dès que nous fûmes assis, je me mis à le regarder, et je reçus une impression telle qu'aucun homme au monde ne m'en a jamais donné de semblable. Il parlait de choses tout à fait banales, des détails, je crois, de son installation, et pourtant tout ce qu'il disait me frappait d'une manière étrange, profonde, et je me sentais ému et prêt à pleurer. Je ne saurais dire ce qu'il y avait dans son regard, sauf un amour si véritable et si profond, une si grande tendresse pour tous, que j'en étais bouleversé. Il avait une manière de rire un peu enfan-

tine, un peu timide, et il riait beaucoup, avec discrétion toutefois. Et, à chaque fois, dès qu'il avait cessé de rire, son visage prenait pour un instant seulement un air de profonde gravité et de meditation, qu'il perdait tout aussitôt en reprenant la conversation, pour redevenir gai et même enjoué. Cette gaieté me frappait beaucoup. Par sottise, sans doute, je ne m'étais pas attendu à trouver de la gaieté chez un homme que l'on m'avait peint comme un saint. Toute la conversation du saint fut ainsi. Il ne parla que de choses ordinaires, de chaises, de clous, de ménage, et pourtant, répète Raymond, M. Coudrier se sentait ému et prêt à pleurer. A un seul moment le ton parut s'élever. Ce fut quand le « saint » parla des enfants, disant que Dieu crée les hommes dans ses veilles et les enfants dans ses rêves. Mais ce fut la seule pointe de lyrisme qu'il se permit et il se hâta d'ailleurs de revenir à ses chaises, etc... »

C'est tout sur le « saint ». Sur les réflexions de Raymond à ce sujet, pas un mot. Mais il faut en finir. Voici donc la dernière conversation de M. Coudrier et de Raymond. Notons que Raymond, au moment de rapporter cette conversation, remarque avec ironie et amertume que M. Coudrier ne parle pas de choses banales, sans doute, dit-il, parce que M. Coudrier n'est pas un saint.

« Il (M. Coudrier) me dit que chacun sera son propre juge, que Dieu donnera à chacun sa lumière, que tout se révélera à tous, que chacun a besoin

de tout savoir pour se juger soi-même. Cette pensée m'épouvante (*le mot est violemment souligné*). *Je veux qu'il me la répéte. Il répète que chacun sera son propre juge. Il ajoute :* « *Vous serez simplement mis en présence de vous-même. La lumière de Dieu suffira.* » Je ne puis supporter une telle pensée. *Mais il me dit que c'est le but de tout.* « *Dieu ne vient pas avec des balances et des fourches. Il envoie seulement sa lumière, c'est-à-dire sa justice.* » J'ai peur. *Je lui demande encore s'il est vrai que tout se révélera à tous? Il me répond :* « *Oui. N'espérez pas tricher. Dieu, en quelque sorte, vous cédera sa place pour un instant* ». *Je lui pose enfin la question qui me brûle le cœur :* « *L'innocence est-elle un don?* » *Il me regarde avec des yeux pleins de larmes.* « *Peut-être, me dit-il, êtes-vous incapable d'aimer — je dis : peut-être...*»

CE DIXIÈME CAHIER, LE DIXIÈME DE LA QUATRIÈME SÉRIE ET DE CETTE SÉRIE LE QUATRIÈME DE L'ANNÉE MIL NEUF CENT TRENTE, A ÉTÉ TIRÉ A TROIS MILLE HUIT CENT QUATRE-VINGT-DEUX EXEMPLAIRES, DONT SOIXANTE-DEUX EXEMPLAIRES SUR MADAGASCAR, NUMÉROTÉS MADAGASCAR 1 à 50 ET I à XII; CENT SOIXANTE-DIX EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS VÉLIN PUR FIL 1 à 150 ET I à XX; TROIS MILLE SIX CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR ALFA SATINÉ NAVARRE, NUMÉROTÉS ALFA 1 à 3300 ET EXEMPLAIRE DE PRESSE I à CCCL; ET EN OUTRE DOUZE EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL CRÈME LAFUMA, NUMÉROTÉS VÉLIN PUR FIL CRÈME L. H. C. I à L. H. C. XII.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 25 FÉVRIER 1930
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
A MAYENNE (FRANCE).

LES CAHIERS VERTS

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE DANIEL HALÉVY

DEUXIÈME CYCLE

1	PRINCESSE BIBESCO. . .	Catherine-Paris.
2	PAUL MORAND	Bouddha vivant.
3	ANDRÉ MAUROIS. . . .	Un essai sur Dickens.
4	JEAN GUÉHENNO. . . .	L'Evangile éternel.
5	ANDRÉ CHAMSON. . . .	Les hommes de la route.
6	JULIEN BENDA	La Trahison des clercs.
7	ALFRED FABRE-LUCE. .	Russie 1927.
8	FRANÇOIS MAURIAC. . .	Destins.
9	E. DE GRAMONT	Au temps des Équipages.
10	RENÉ SCHWOB	Profondeurs de l'Espagne.

TROISIÈME CYCLE

1	PAUL MORAND.	Magie Noire.
2	JEAN GIRAUDOUX . . .	Siegfried.
3	PIERRE CHAMPION . . .	Calendrier royal 1471.
4	ANDRÉ MALRAUX . . .	Les Conquérants.
5	RENÉ BÉHAINE	Avec les yeux de l'esprit.
6	ROBERT DREYFUS . . .	Monsieur Thiers.
7	JACQUES BAINVILLE . .	La tasse de Saxe.
8	JEAN GIONO	Colline.
9	JOSEPH D'ARBAUD . . .	La Sauvagine.
10	FRANÇOIS MAURIAC. . .	Trois récits.

QUATRIÈME CYCLE

1	Cdt CHARLES BUGNET .	En écoutant le Maréchal Foch.
2	E. DE GRAMONT. . . .	Les Marronniers en fleurs.
3	PIERRE JEAN JOUVE . .	Le Paradis perdu.
4	ANDRÉ THÉRIVE. . . .	Le Charbon Ardent.
5	JEAN GIRAUDOUX . . .	Amphitryon 38
6	EDOUARD PEISSON. . .	Hans le marin.
7	ANDRÉ MAUROIS . . .	Byron (*tome I*).
8	— . . .	Byron (*tome II*).
9	VICTOR BÉRARD . . .	La Résurrection d'Homère.
10	LOUIS GUILLOUX . . .	Dossier confidentiel.

IMP. GROU-RADENEZ, 11, RUE DE SÈVRES, PARIS. 35022 — 3-30

PQ2613. U495D6 1930

a39001 009002547b